

CHARLOTTE NIESE

LA FEMME ET L'ŒUVRE

THÈSE

Présentée à la Faculté des Lettres de Montpellier

Le 20 Juin 1913

PAR

M^{lle} Henriette HOFFGAARD

Pour obtenir le Grade de Docteur de l'Université

(MENTION LETTRES)



MONTPELLIER

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE

14, Avenue de Toulouse — Téléphone: 8-78

1913

CHARLOTTE NIESE

LA FEMME ET L'ŒUVRE

CHARLOTTE NIESE

LA FEMME ET L'ŒUVRE

THÈSE

Présentée à la Faculté des Lettres de Montpellier

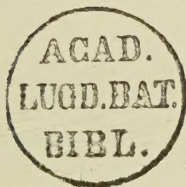
Le Juin 1913

PAR

M^{lle} Henriette HOFFGAARD

Pour obtenir le Grade de Docteur de l'Université

(MENTION LETTRES)



MONTPELLIER

IMPRIMERIE COOPÉRATIVE OUVRIÈRE

14, Avenue de Toulouse — Téléphone: 8-78

1913



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MON PÈRE

A MA MÈRE

En témoignage d'affectueuse reconnaissance.

H. HOFFGAARD.

Avant d'entrer en matières, qu'il nous soit permis d'adresser nos remerciements à M. le professeur J. Merlant, qui a bien voulu diriger la rédaction de ce travail, ainsi qu'à M. le professeur A. Levy, qui l'a relu avant l'impression, et à M. J. Prost, professeur au Lycée de Montpellier, dont nous avons mis souvent à contribution la haute compétence.

H. HOFFGAARD.

CHARLOTTE NIESE

LA FEMME ET L'ŒUVRE

CHAPITRE PREMIER

LA FEMME

I. — Première période (1854-1868)

Charlotte-Marie-Lucie Niese (1) se fit d'abord connaître sous le nom de Lucian Bürger. Elle naquit le

(1) Niese, du grec *διονυσος*, par suppression du son initial comme dans Nysius, Nys, Niess. En Schleswig-Holstein sur la côte on rencontre plutôt la forme génitive du mot Niese : Nissen (Albert Heintze, *Die deutschen Familiennamen*. P. Cascorbi, éditeur, Halle).

7 juin 1854 à Burg, petite ville de Fehmarn (1), située à 1.500 mètres de la côte nord-est du Holstein.

Tout insignifiante que soit encore cette île, elle a joué un rôle assez considérable dans l'histoire du Schleswig-Holstein. En 1420, le roi danois Eric vint détruire la forteresse de Glabeck, bâtie par les comtes de Holstein sur la côte méridionale. Le traité de Rendsburg 1580, la rendit à la maison de Gottorp; et, en 1773, elle fut incorporée en même temps que le Holstein-Gottorp à la couronne danoise. En 1864 seulement, l'île de Fehmarn fut enlevée aux Danois et réunie au Holstein.

Il résulte de ces événements que Charlotte Niese passa la plus grande partie de son enfance dans un pays danois. Les bouleversements politiques agitant le Schleswig-Holstein après les malheureuses années de lutte (1848-1851) (2) retentirent sur l'éducation de Char-

(1) Fehmarn est une île extrêmement cultivée avec 4 églises et 5,000 habitants; les localités principales sont la ville de Burg et le hameau de Petersdorf. A l'extrémité nord-est non loin de Puttgarden se dresse un phare. La population vit en partie du commerce; l'île n'offre pas de forêts, mais elle est fertile: le seigle et particulièrement le froment y viennent à merveille. Le climat en est rude.

(2) En 1848 s'éleva la grave question des duchés de l'Elbe. Le Holstein, ancienne terre d'Empire devenue fief danois, était peuplé de colons allemands: des querelles de races et de nationalité éclatèrent; le duc Christian d'Augustenbourg, soutenu par un parti séparatiste puissant que l'Allemagne secondait, revendiqua le Holstein en sa qualité de descendant de la branche aînée de la famille ducale. L'Université de Kiel et toute la noblesse se prononcèrent pour l'Union indissoluble des duchés et la constitution d'un Schleswig-Holstein indépendant, séparé du Danemark et relié à l'Allemagne. A cette agitation menaçante, Christian VIII

lotte Niese. La domination sévère des Danois pénétra jusqu'à l'île isolée de Fehmarn. La langue danoise même fut introduite à l'école et le service divin se fit alternativement en danois et en allemand, organisation qui se maintient jusqu'à nos jours dans les petites cités septentrionales du Schleswig-Holstein (Apenrade et Hadersleben). Les vrais patriotes préférèrent quitter leur pays que de se rendre; ils furent remplacés par des fonctionnaires danois dont la discipline était assez sévère. D'autres habitants du Schleswig-Holstein, traités à leur patrie, flattèrent le gouvernement par une politique ultra-danoise.

Toutefois le règne de Frédéric VII, fils de Christian VIII, ne fut ni paisible, ni heureux. Si, à la place d'une femme privée de sens moral et de conseillers égoïstes, Frédéric VII, doué de quelque vertu, mais de caractère faible, avait eu une épouse digne et un seul conseiller désintéressé, la situation aurait été différente : Frédéric se serait fait aimer et non haïr en Schleswig-Holstein. Les patriotes restés dans leur pays, bien que réduits à l'obéissance passive, nourrissaient l'idée d'une vengeance lente, mais sûre. La « Voix des hérauts d'armes » d'Emmanuel Geibel retentissait dans leur cœur. Dans cette poésie, ils virent briller :

avait répondu dès 1846 par des lettres patentes qui confirmaient l'union indissoluble et héréditaire des duchés avec la couronne de Danemark. Sous Frédéric VII, la guerre éclata; une armée prussienne appuya d'abord les troupes des duchés; mais, en 1850, le roi de Prusse dut la rappeler; les insurgés furent vaincus à Idstedt. Le traité de Londres (1852), garanti par les puissances, maintint l'unité et l'intégrité du Danemark.

« Jenen Morgen von Gott gesandt,
Der bei klingendem Schwerterstreich
Im zerstückelten Vaterland
Neu aufrichtet das Deutsche Reich (1). »

Parmi les plus ardents patriotes, nous trouvons le pasteur Emile-Auguste Niese. Né dans une petite ville du Holstein du Nord, à Rendsburg, le père de celui-ci, aumônier de l'armée, lui avait inspiré dès l'enfance l'attachement au sol natal.

Emile-Auguste, devenu homme, manifesta son amour pour la patrie qui lui fit un devoir de rester dans son pays aux heures d'épreuve. Comme mille autres compatriotes, il se résigna à la dure loi des vainqueurs, mais il fut plus qu'un autre blessé profondément. Homme aimable, intelligent et imposant, il sut gagner la confiance de ses paroissiens, même des moins expansifs. Le digne pasteur éleva ses enfants dans une sage discipline, avec bonté et justice.

Charlotte garde de son père un souvenir ému : « Depuis longtemps s'est éteinte sa voix aimée et patiente ; et pourtant, je crois l'entendre souvent », écrit-elle dans « Toutes sortes d'hôtes d'été et autres histoires » (2).

(1) E. Geibel, *Heroldsrufe*, p. 95. Halte die Hoffnung fest ! strophe 4.

(Ce matin envoyé par Dieu,
Matin, qui au bruit des glaives
De la patrie dispersée.
Restaure l'Allemagne unie.)

(2) *Allerhand Sommergäste und andere Geschichten*, p. 65 : « Lange schon verklang die geliebte, geduldige Stimme, und dennoch meine ich sie noch oft zu hören ! »

Elle ajoute encore : « Il n'y avait pas d'homme au monde pour lequel nous eussions autant de respect que pour notre père. Quand il se fâchait, c'était pour nous quelque chose de terrible (1). »

Ces deux pensées marquent bien les sentiments d'amour et de crainte que le père avait su inspirer à ses enfants. Il est probable qu'en traçant le caractère du pasteur Kleinert dans le roman « A Sandberghof », Charlotte Niese s'est souvenue de quelques particularités du caractère paternel. Cet homme magnanime souffrant des disputes politiques d'une population allemande danoise, consciencieux dans tout ce qui concerne son saint ministère, supportant la vie telle qu'elle lui avait été imposée, ne cherchant qu'à suivre le droit chemin, aimant les pauvres et les faibles plutôt que les riches et les puissants, c'est l'image de son père.

Charlotte trouva toujours en sa mère un modèle de vertu et d'amour maternel : Marie-Benedicte Matthiessen était fille d'un avocat de Fehmarn ; très jeune, elle épousa le pasteur Niese. Elle goûta ainsi la double joie de rester près des siens et de lier son sort à l'élu de son cœur.

En 1907, la mort ferma les yeux de la mère de Charlotte Niese ; et ce fut pour l'âme délicate de notre écrivain une indicible douleur. Il nous semble retrouver dans la femme du docteur Bardenfleth de « Lumière et Ombre » l'image attendrie de cette femme de bien. L'exercice

(1) Allerhand Sommergäste und andere Geschichten, p. 17. : « Es gab keinen Menschen auf der Welt, vor dem wir so viel Respekt hatten wie vor unserm Vater. Wenn er böse wurde, so war das für uns etwas ganz Schreckliches. »

d'une charité émue, la douceur du caractère, le culte du passé témoignent ardemment que Charlotte Niese s'inspire des qualités maternelles dans ce personnage.

La vie intime de cette famille sacerdotale rappelle par certaines analogies la vie de Luther. De même que le réformateur protestant, le pasteur Niese joignait à la dignité du prêtre, celle du chef de famille, véritable patriarche. Les huit enfants constituaient le bonheur des parents. C'est dans ce milieu que germèrent les premières qualités morales de Charlotte. Malgré son éloignement prématuré de la maison paternelle, elle resta en intime communion de pensées avec son père et sa mère. Aussi leur influence devenait-elle fertile en résultats heureux.

Ce n'était pas un esprit religieux étroit qui régnait dans le vieux presbytère. Le rire franc et la gaieté sereine y résonnaient ; une atmosphère pure, éthique environnait l'enfant. L'amour des pauvres naissait en elle. Nous la voyons en compagnie de ses frères se faire un grand plaisir de visiter les malades, de leur répartir des friandises et de se préparer joyeusement, vers Noël, au grand festin offert aux indigents de Burg dans la vaste cuisine resplendissante de l'éclat des cuivres et des faïences ; festin de joie où le cœur et l'estomac trouvaient une ample satisfaction et qui faisait penser aux agapes romaines !... Le sentiment de la fraternité humaine, conçu dès lors, était plus qu'un sentiment fugace, il devenait l'essence même de ses tendances religieuses se révélant par de bonnes actions, par la tendresse et l'affection. Ses parents lui inspirèrent le culte de la vérité, l'amour du travail. Le bonheur familial, la douceur de ce foyer modèle laissèrent d'ineffaçables traces dans le cœur de Charlotte.

La maison qui vit naître notre écrivain est aussi simple que l'étaient ses habitants. Elle se trouve à côté du cimetière qui entoure l'église bâtie sur une petite colline. Moitié ferme et moitié presbytère, cette demeure n'a qu'une vague ressemblance avec le presbytère typique du Schleswig-Holstein. C'est que le caractère essentiel de cette province, celui qui la distingue parmi les autres contrées allemandes, réside dans quatre éléments :

1° Les limites naturelles des champs se composant d'arbustes de toutes espèces ;

2° Les fermes basses au toit de chaume, à l'ombre d'énormes arbres ;

3° Les cigognes, fidèles habitantes des villes et des villages ;

4° Le presbytère (1).

Dans le roman « A Sandberghof » nous en trouvons une description parfaite : » Une atmosphère voilée enveloppe l'intimité du presbytère ; à côté du cimetière s'élève le sombre toit recouvert de chaume, derrière la maison se trouvent les étables et un grand verger... La demeure est installée simplement : de vieux meubles dans le style franconien sobre d'ornements sont rangés dans un ordre froid et sévère, des fleurs sur les fenêtres et aux murs quelques gravures de caractère religieux (2).

(1) Voir l'article : Schleswig-Holstein's Eigenart (Sonntagsblatt der Itzehoer Nachrichten du 24 août 1912).

(2) Auf Sandberghof, p. 60, 69 : « Ein gedämpfter Ton liegt über dem behaglichen Pfarrhause, dessen dunkles Strohdach sich neben dem Friedhof erhebt, und hinter dem Stallungen und ein grosser

La maison natale de Charlotte rappelle ce presbytère par la situation autant que par la simplicité du mobilier, et le vaste jardin où, avec ses frères, elle se livrait au plaisir de la course, comme Victor Hugo aux Feuillantines. L'aspect extérieur de la demeure diffère un peu pourtant puisqu'il lui manque le toit de chaume, et les tilleuls devant la façade y paraissent de trop. En tout cas, la vieille maison s'adapte bien au caractère de la ville.

La petite cité de Burg était propre à éveiller dans l'enfant l'amour du passé. A la vérité, rien n'y faisait songer à l'architecture classique : toutefois l'empreinte de l'ancien temps était conservée dans toute son authenticité. Les vieilles maisons bordaient les rues étroites dont la lune seule, quand elle voulait bien paraître, constituait l'éclairage. Au milieu du marché s'élevait alors un grand hôtel de ville carré, datant du XVII^e siècle, dont les voûtes avaient pu cacher le supplice de quelque prisonnier d'Etat. Une vaste grange d'auberge tenait lieu de théâtre : là, les habitants peu amateurs d'art assistaient aux spectacles. Une fois par semaine paraissait un périodique pauvre en nouvelles, et, si l'orage sévissait, on restait isolé du reste du monde, jusqu'à la fin de la tourmente. Les citoyens eux-mêmes, véritables insulaires de caractère, de mœurs et de langue, complétaient l'image de ce monde éloigné, auquel la mer faisait si souvent une barrière infranchissable.

Obstgarten liegen... Das Wohngemach ist einfach eingerichtet : fränkischer, kunstloser Hausrat, peinliche Ordnung und blühende Blumen in den Fenstern und an den Wänden einige Stiche religiösen Inhalts. »

Charlotte Niese subit évidemment l'influence de ce milieu. La mer exerce sur elle son enchantement ; soit qu'aux jours tièdes d'été, la vague vienne mourir sur la grève, soit qu'aux heures de tempête automnales, les flots s'échevèlent en courroux et chassent sur la terre les mouettes effrayées : « Aujourd'hui l'eau, sur le rivage, paraît verte, et dans le lointain, elle est bleue. Parfois des rayons éclatants de soleil passent sur les cimes blanches des vagues ; et parfois il semble qu'un voile gris d'acier s'étende sur la surface brillante... toujours elle se meut (1). » Charlotte Niese note, avec une rare délicatesse d'observation, les mille et mille aspects chatoyants de la Baltique, qui berça de sa mélodie puissante et charmuse l'enfance de notre romancière.

A l'âge de quatre ans à peine, Charlotte dut quitter la maison paternelle et rejoindre ses grands-parents. Ceux-ci ayant souvent demandé en vain à leur fille de leur confier la petite Charlotte, la regurent à bras ouverts. La séparation ne fut pas des plus douloureuses, car la maison du grand-père, appelée « le bureau », se trouvait de l'autre côté du cimetière, à quelques pas du presbytère. Malgré la perspective agréable d'une existence heureuse chez ses aïeuls, Charlotte, au commencement, se trouvait dépaysée : « A pas de loup », nous dit-elle, « je quittais ma chambre le soir, et, traversant le cimetière, j'allais aux écoutes sous les fenêtres du presbytère,

(1) Aus dänischer Zeit, p. 102 : « Heute sieht das Wasser in der Nähe grün und in der Ferne blau aus ; manchmal fliegen funkelnde Sonnenlichter über die weissköpfigen Wellen ; manchmal ist's, als wenn ein stahlgrauer Schleier über die glitzernde Fläche gebreitet würde... immer bewegt es sich. »

espérant entendre encore le bavardage de mes frères. » Pourtant elle s'habitua vite à ne voir ses parents et ses frères que quelquefois dans la journée et s'attacha de plus en plus à ses aïeuls. Combien de fois dans ses nouvelles se rappelle-t-elle la bonté du grand-père et l'amour maternel de la grand'mère, qui si tôt lui fut ravie.

Le grand-père, un véritable fils de Schleswig-Holstein, descendait d'une famille distinguée. C'est d'un de ses aïeux que Charlotte Niese raconte la chronique sous forme de roman dans « Cajus Rungholt ». Le grand-père était un « homme » dans toute l'acception du terme : brave, simple, instruit, au cœur large et noble. Il répandait son bien-être avec libéralité. Conseiller à la Cour, Matthiessen était le second parmi les nombreux fonctionnaires de l'île. La constitution de l'île de Fehmarn, à cette époque, était absolument indépendante de celle du Schleswig et de celle de Holstein. Aussi un homme tel que le grand-père de Charlotte devait-il se départir de ses fonctions d'avocat pour revêtir la toge du juge. Assisté par les paysans de Fehmarn, il tenait conseil deux fois par semaine, dans les villages les plus éloignés et les plus petits de l'île.

Dans ces tournées, le grand-père emmenait avec lui ses petits-enfants qui partageaient alternativement le plaisir de la promenade. Charlotte eut le bonheur d'accompagner le plus souvent son aïeul. Un nouveau monde s'ouvrit à elle : la campagne. La comparaison de la vie du citadin avec celle du paysan, si dissemblables l'une de l'autre, lui donna l'idée que la ville et la campagne étaient deux mondes à part. Avec son grand-père elle entra dans des maisons aussi nombreuses que diverses. L'intrépidité et la curiosité enfantines l'aidaient à faire maintes connaissances, dont les traits de carac-

tères originaux se gravèrent dans la mémoire toute fraîche de Charlotte. Ses fréquentes promenades en voiture la familiarisaient avec cette nature non pas grandiose, ni puissante, mais austère et calme de son île. C'est l'époque où naissait en elle l'amour du pays.

Toute jeune elle défendit sa patrie contre les reproches humiliants d'une de ses parentes : « Nous autres enfants, nous ne trouvions rien à reprocher à notre ville. Sans doute les maisons formaient des rues tortueuses, aux pignons bizarres et aux cheminées penchées, mais sur chacun des habitants nous savions des détails. Nous connaissions le propriétaire, sa femme, ses enfants, nous savions où était né un bébé, où un autre était mort, et nous participions à toute la vie locale (1). »

Elle avait déjà voué à sa ville natale une tendresse si profonde qu'à l'âge de dix ans environ, pendant un séjour dans le Holstein méridional, elle dépérit presque de nostalgie et que ses yeux se mouillaient de larmes, en pensant à sa maison.

La première instruction de Charlotte fut dirigée par Lucie Burmester, devenue gouvernante dans la maison du grand-père, après la mort de la grand'mère. Elle était originaire de Hambourg et avait dans sa jeunesse su se faire accepter comme lectrice à la cour danoise, qu'elle ne

(1) Aus dänischer Zeit, p. 1 : « Wir Kinder fanden an unserm Wohnorte nichts auszusetzen. Wohl waren die Häuser krumm gebaut, mit verzogenen Giebeln und windschiefen Schornsteinen ; aber wir wussten von jedem, der darin wohnte. Wir kannten den Besitzer, seine Frau, seine Kinder, wir wussten, wo ein Kleines geboren, wo eins gestorben war, und an allem nahmen wir teil. »

quitta qu'à un âge assez avancé. L'influence exercée par cette première éducatrice sur Charlotte fut très considérable. En même temps que Fräulein Burmester donnait à son élève des leçons élémentaires, les soirs d'hiver, dans le silence de sa chambre de vieille fille, elle lui racontait les temps passés : soit la vie à la cour qu'elle avait observée de si près, soit les années de lutte ardente lors de l'émigration française à Hambourg, dont sa mère avait été témoin. La valeur de son instruction dépassait de beaucoup celle d'une gouvernante ordinaire. Charlotte aimait et vénérail sa chère « Fräulein Burmester », aussi s'alarmait-elle en l'entendant parler àprement politique avec le grand-père. Les sympathies danoises de la vieille demoiselle vont retentir dans le cœur de l'écrivain futur et la préserveront d'un particularisme étroit en politique. Il est étonnant que dans les nouvelles si nombreuses de notre auteur le nom de M^{lle} Burmester ne soit même pas mentionné, tandis que d'humbles demoiselles enseignant le tricot et la danse y sont évoquées.

Charlotte reçut ensuite l'enseignement de son père. Outre les leçons de latin que le pasteur Niese donnait à ses fils, l'homme si doué trouvait le temps de surveiller les premiers exercices d'anglais et de français de sa fille. En même temps, il fut convenu que Charlotte assisterait aux cours faits par le professeur danois Erichsen (1). Quelques familles d'élite de Burg lui avaient confié leurs enfants, auxquels ce maître donnait chaque après-midi une heure de leçon dans la grande salle de

(1) Mentionné sous le nom de Sørensen dans « De l'époque danoise », p. 9.

l'école. Charlotte au début ne fut pas enthousiasmée par cet enseignement, mais dans la suite elle devint une élève attentive, quoique parfois portée à l'espièglerie. Ainsi, au grand émoi du professeur patriote, au cours de géographie, elle se plaisait à prononcer « Schleswig-Holstein » d'une seule haleine, sans y entremettre le « et » prescrit. Ou bien elle imitait d'une manière admirable le bourdonnement d'une grosse mouche et le grignotement des souris, à la joie unanime des camarades. Les leçons de M. Erichsen lui ont laissé le meilleur souvenir, car ce professeur était aussi bon qu'indulgent et il ne punissait à la dernière extrémité... que les garçons.

Six leçons particulières par semaine n'empêchaient pas Charlotte de jouir de la douce liberté avec ses frères. Ils goûtaient les joies de l'enfance sans mélange, ce qui est devenu presque impossible de nos jours où l'examen, épée de Damoclès, est suspendu sur la tête de chaque enfant : « On apprenait parce qu'on aimait à apprendre », nous dit-elle, « parce que c'était un changement agréable, et parce que nous nous réjouissions, lorsque notre père nous souriait en disant : Comment, tu sais déjà cela ? A la bonne heure ! » La louange, toute petite qu'elle fût, encourageait les enfants à de nouveaux efforts. Cette indépendance influença heureusement la vie de Charlotte. Sa jeunesse joyeuse, entourée de ses frères, devint pour elle une source inépuisable de petits événements et d'aventures qu'elle rappelle dans ses nouvelles. Aucun arbre à cette époque ne lui paraissait trop haut pour y grimper, aucun ruisseau trop large pour le sauter, afin de renforcer son autorité auprès de ses frères. Aussi éprouva-t-elle une joie immense à entendre un de ses frères répondre : « Nous sommes huit garçons

dont l'un est une fille (1). » Aux enfants trop vifs les contes de Grimm semblaient bien ennuyeux. Ils préféraient entendre de vraies histoires. Le sort d'un oncle étudiant, frappé par une balle danoise, les intéressait beaucoup, et le flux de paroles des domestiques, dans les deux maisons du père et du grand-père, les ravissait. Ils avaient parmi les habitants de la petite ville de nombreux amis. Les superstitions, si vivaces encore dans l'esprit des classes moyennes et dans celui du peuple, se retrouvaient vivantes dans les conceptions de Charlotte et de ses frères. Le cimetière avait un certain attrait pour eux. Là, s'assemblaient le dimanche, sous les tilleuls, les habitants de Burg. Quelques vieillards taciturnes, anciens marins, échangeaient des causeries à voix basse et tremblante, rappelant le passé au bruit cadencé des vagues lointaines et au doux bruissement du feuillage d'été. Parmi les auditeurs les plus recueillis étaient Charlotte et ses frères.

Elle doit beaucoup à son enfance, et elle le sait : Mon enfance, assure-t-elle, se passa comme l'été de notre pays du Nord qui, il est vrai, ne manque pas de journées sombres et pluvieuses. Pour elle l'état politique représente le mauvais temps, tandis que l'amour des parents, la bienveillance du grand-père lui paraissent être le soleil brillant, dans le ciel de l'enfance.

L'année 1862 amena un changement complet dans l'existence de Charlotte. Le père, étant nommé pasteur de la petite ville d'Eckernförde, dans le Schleswig oriental, n'hésita pas à changer de domicile. Par une

(1) Marie Niese, sœur cadette de Charlotte, naquit à Plön bien plus tard.

journée d'hiver rigoureux, Charlotte, restant auprès du grand-père, fit ses adieux aux chers parents et aux frères, fidèles camarades de son enfance. La séparation inattendue paraissait cruelle à Charlotte. Son désespoir attendrit les grands frères eux-mêmes qui, jusqu'au dernier moment, n'avaient vu dans ce départ que le plaisir de la nouveauté. Les journées d'hiver qui suivirent la séparation lui semblaient mortellement longues. Toutes les fois qu'elle passait devant le presbytère, elle sentait son cœur se serrer. Peut-être si elle avait eu une amie du même âge aurait-elle été moins sensible au vide laissé par sa chère famille ; mais Charlotte ne se lia d'aucune amitié avec ses condisciples. Une antipathie instinctive l'éloignait des fillettes de son âge : « Je croyais les fillettes fausses », écrit-elle dans une lettre à O. Weltzien (1). A notre question au sujet de cette boutade, elle a répondu : « Enfant, je surprenais les petites filles en délit de mensonge, plus souvent que les garçons ; c'est la seule raison qui me faisait préférer ces derniers. »

Toutefois la solitude de cette période lui valut de riches ressources : elle se créa des amis fidèles dans les livres et elle s'attacha définitivement à eux. Charlotte se mit à lire les fables de Bechstein et celles des frères Grimm. Les contes d'Elise Averdieck (2) l'enchantèrent, les contes de cet écrivain qui la première en Allemagne comprit que les histoires de chevaliers et de brigands,

(1) O. Weltzien : Charlotte Niese, Niedersachsen, II. Jahrgang, n° 13, p. 239 : « Mädchen galten bei mir für falsch ».

(2) Elise Averdieck, auteur de Hambourg, née le 26 février 1808, décédée le 4 novembre 1907 : Karl und Marie. R. Kittler, éditeur, Grossbothen. 24 éditions.

qui peuvent amuser et exciter l'imagination des enfants un moment, ne doivent pas cependant être éclipsées par la peinture de la maison, du jardin, de la salle d'études, afin d'intéresser aussi l'enfant à la réalité. Charlotte lisait et relisait les historiettes aux titres significatifs tels que : La promenade, Les mères sauvages, Le cousin vient, La cigogne. Avec le même plaisir, elle goûtait la lecture des 52 dimanches ou journal de trois enfants (1) » que notre génération a appréciés autant que celle de Charlotte Niese.

Deux ans plus tard, elle fut témoin d'un fait inoubliable. Elle assista à l'affranchissement de sa petite ville du joug danois. Le souvenir du 15 mars 1864 s'est gravé profondément dans sa mémoire. Avec la mort du roi Frédéric VII commença cette époque mémorable dans l'histoire du Schleswig-Holstein. Charlotte croit toujours entendre sonner à toute volée les cloches de son église, dont la voix d'airain avait annoncé aussi que le roi était mort. Elle se rappelle le ciel gris d'hiver au-dessus de la petite ville et voit le monde sous l'aspect d'un hiver éternel. « Guerre ! » elle entend ce mot redouté. Des soldats danois abordent dans l'île. Le cœur palpitant, elle voit un matin des hommes d'armes étrangers passer devant sa maison, baïonnette au bout du fusil. La curiosité l'appelle dans la rue. Les premiers coups sont tirés. Un petit combat se déroule devant ses yeux. Voyant mourir un des vieux amis de sa famille, un pressentiment vague s'empare d'elle. Toute jeune qu'elle soit, elle com-

(1) A. Stein (Margarete Wulff) : 52 Sonntage oder Tagebuch dreier Kinder. Winckelmann et fils, éditeurs, Berlin. 33 éditions.

prend que la guerre entre le Danemark et le Schleswig-Holstein est une guerre fratricide. Le départ des soldats emmenés par les Prussiens rend à la petite ville de Burg le calme habituel.

S'évadant de cette atmosphère qui pesait sur la ville, Charlotte se replie de plus en plus sur elle-même. Elle met à profit les loisirs que lui laissent la vieillesse et l'état maladif de sa gouvernante pour s'adonner à la lecture. Notons spécialement à ce point de vue le choix des livres qu'elle nous indique. « Entre ma dixième et ma quatorzième année je m'occupais du « Lederstrumpf », de l'histoire universelle, et, dès que je compris l'anglais suffisamment, je m'appliquai à traduire « Ivanhoe (1) ». L'impression laissée par cette dernière étude nous paraît assez fugitive (2), néanmoins remarquons cette sûreté du sentiment esthétique qui lui fait distinguer le vrai du faux. L'art classique et non les « romans de jeunes filles » l'intéresse. Le fait que toute lecture l'attirait sitôt qu'elle y découvrait un intérêt historique explique ses connaissances en histoire, qui, plus tard, lui serviront de cadre pour ses meilleurs romans. Ce travail intelligent et assidu de Charlotte Niese, malgré une présence intermittente à l'école, nous permet d'apprécier ce qu'elle nous a dit elle-même : « En somme, je n'apprenais pas moins que d'autres enfants. »

(1) Correspondance intime de Charlotte Niese à H. H. du 13 novembre 1912 : « Zwischen meinem 10. und 14. Lebensjahr habe ich mich mit dem Lederstrumpf beschäftigt, mit Weltgeschichte, und als ich genügend Englisch konnte, machte ich mich an Ivanhoe. »

(2) Voir p. 53.

II. — Deuxième période (1868-1888)

Une date mémorable dans la vie de Charlotte fut l'année 1868. Agée de quatorze ans, elle fut appelée par son frère à Eckernförde où eut lieu sa confirmation. Le grand-père ne se sépara qu'à contre-cœur de sa petite-fille, mais il consentit à la laisser partir tout de suite à la nouvelle de la maladie de son gendre. La santé du père de Charlotte s'était altérée et il désirait avoir sa fille auprès de lui. Charlotte aida sa mère dans les soins prodigués au cher malade. Peu de temps après, le père fut enlevé à l'affection des siens par une attaque subite, laissant orphelins de tout petits enfants. Sa perte fut un chagrin immense pour sa fille. La mère, ne croyant plus pouvoir vivre dans la ville où le douloureux souvenir la poursuivait, se retira avec ses enfants à Ploen, située dans cette belle partie de la côte orientale du Holstein qu'on appelle la Suisse du Holstein (Holsteinische Schweiz). La situation pécuniaire de M^{me} Niese n'était pas des meilleures, aussi sa fille aînée se décida-t-elle à entrer dans l'enseignement. Le choix de cette profession ne dut lui causer aucun embarras, car tout le monde sait qu'à cette époque c'était la seule carrière ouverte aux jeunes filles de la condition de Charlotte Niese.

Son instruction, jusqu'alors un peu incohérente, ne reçut pas encore à ce moment une base solide. Au lieu de fréquenter une école normale d'institutrices,

Charlotte alla en Suisse préparer ses examens dans un pensionnat de Clarens-sur-Montreux. Le résultat des cours qu'elle suivit ne fut pas celui qu'elle avait souhaité. Tout en se perfectionnant dans les langues modernes et dans la musique, Charlotte sentait bien que les autres matières de l'enseignement étaient négligées. C'est pourquoi la jeune fille se mit à travailler toute seule les mathématiques, la géographie et l'histoire. Autant elle détestait les mathématiques, autant elle s'intéressait aux lettres. L'étude de l'histoire ancienne surtout l'occupa. Après un séjour de quinze mois en Suisse, elle retourna dans son pays pour se présenter à l'examen de l'enseignement supérieur des jeunes filles pour l'école normale de Schleswig, dirigée alors par M. Schneider. « J'étais hardie », nous avoue-t-elle, « de tenter l'examen après une si courte préparation, mais le directeur m'encouragea lui-même. » Elle fut reçue première à sa grande satisfaction, ayant obtenu les meilleures notes pour les langues modernes, la composition allemande et l'histoire, quoi qu'elle eût été interrogée sur l'histoire moderne.

Les frères, étudiants aussi, eurent comme elle de brillants succès. L'un se fit pasteur, un autre avocat et un troisième privat-docent à l'Université de Göttingen (1), sans qu'on puisse dire qu'aucun de ces enfants ait été poussé à l'étude ou surchargé de travail.

Après un petit séjour de Charlotte auprès de sa mère à Ploen, elle accepta une place de gouvernante dans la vieille et aristocratique famille danoise

(1) Benediktus Niese, professeur successivement à Marburg, Breslau, Halle.

von Crogh, habitant un petit village non loin de la frontière du Danemark. Pendant deux ans, elle se consacra à l'instruction d'une jeune fille du même âge qu'elle-même. Dans ce milieu distingué, où Charlotte fut entourée de respect et d'affection, elle ne put toutefois se défendre des atteintes de la nostalgie. Il est certain que les sympathies danoises qu'avait éveillées en elle M^{lle} Burmester s'affirmèrent dans cette famille.

L'éducation de sa première élève achevée, Charlotte quitta le Schleswig du Nord pour les bords du Rhin. Là, dans une petite ville de l'Eifel, elle devint la gouvernante des enfants du conseiller Delius. Elle trouva l'occasion de faire de longues promenades dans ce pays, dont la nature majestueuse et agreste l'enthousiasma. C'est dans cette contrée catholique qu'elle placera l'action de ses premiers contes : « Les aventures de Philippe Reiff », « Mon ami Gaspard » et autres. De même dans la première partie de « Printemps d'homme » elle a peint une région montagneuse de l'Eifel :

« Souvent le père se tenait près des rosiers et par-dessus le mur regardait les montagnes qui limitaient le ciel de tous côtés. Quelques-unes étaient hautes et dénudées, d'autres basses et boisées, et entre elles était située la petite ville avec son clocher pointu, ses vieilles portes et ses toits en ardoise. Le soleil brillait et les montagnes se détachaient moutonneuses et sombres sur le ciel bleu (1). »

(1) Menschenfrühling, p. 2-3 : « Der Vater stand oft unter den Rosenbüschen und sah über die Mauer hinweg auf die Berge, die den Himmel von allen Seiten begrenzten. Einige waren hoch und kahl, andere niedrig und bewaldet, und zwischen ihnen lag das

Cette description cependant ne peut se comparer à celles que fait une autre romancière contemporaine, Clara Viebig (1), véritable enfant de l'Eifel. Qu'on nous permette de citer quelques lignes d'une de ses œuvres :

« Derrière les rians coteaux de vigne paraissent les cimes arrondies de l'Eifel auxquelles conduisent des pentes raides. Les sorbiers sauvages qui bordent la route agitent leurs cimes blanches et touffues sous la bise âpre, des lacs à l'apect sombre s'étendent silencieux dans leur lit volcanique, des forêts sans fin entourent, pour ainsi dire, de leurs vagues sombres des villages solitaires, des landes perdues s'étendent, mélancoliques, sous les rayons d'un soleil aveuglant. La terre est vierge encore et attend, plongée dans le sommeil, comme la belle au bois dormant, le baiser libérateur, à des distances infinies de la vie active. Seules les cloches des églises résonnent dans le silence, et l'âpre bise de l'Eifel emporte ces sons uniques, ici et là, partout (2). »

Städtchen mit dem spitzen Kirchturm, den alten Toren und den grauen Schieferdächern. Die Sonne schien, und die Berge standen sanft und dunkel gegen den blauen Himmel. »

(1) Clara Viebig, née le 17 juillet 1860 à Trèves, fille du conseiller d'Etat Ernst Viebig, vécut successivement à Düsseldorf et à Posen, aujourd'hui mariée à Berlin : *Kinder der Eifel* (1897), *Rheinlandstöchter* (1897), *Es lebe die Kunst* (1899), *Das Weiberdorf* (1900), *Das tägliche Brot* (1900), *Die Wacht am Rhein* (1902), *Das schlafende Heer* (1904). Egon Fleischel & Co, éditeurs, Berlin.

(2) *Die drei Brauten*, eine autobiographische Skizze, p. 2 : « Hinter den lachenden Rebenhügeln tauchen die runden Eifelkuppen auf, steil führen die Pfade hinan. Die Ebereschen, die den Chausseerand säumen, lassen weisse Mooszipfel im rauhen Wind flattern, ernste Maare ruhen schweigend im vulkanischen Bett, endlose

En 1880, nous retrouvons encore Charlotte exerçant sa profession d'éducatrice auprès de la plus jeune fille du comte de Brockdorff-Ahlefeld, propriétaire du magnifique château d'Ascheberg, dans la partie la plus pittoresque du Holstein. La vie distinguée, élégante même de cette famille ne fut pas indifférente à la carrière littéraire de Charlotte. Ainsi, entre autres, le roman « Guil-laumette de Söhlenthal » offre une peinture excellente de la vie des grands.

La vie de Charlotte prit une autre direction après le retour auprès de sa mère. Jouissant d'une liberté de travail absolue dans le silence d'une ville charmante, Charlotte ne résista plus à l'impulsion dominante de son cœur qui l'entraînait vers les lettres. Ce goût s'était déjà affirmé dans son enfance par la rédaction d'un petit recueil d'historiettes soigneusement dissimulé aux yeux profanes. Hélas ! pour les grands frères rien n'était assez caché. Charlotte un jour les surprit se moquant de ses héros, mourant déjà à la première page.

De longues années s'étaient écoulées depuis cet incident resté gravé dans la mémoire de Charlotte, jusqu'au jour où, âgée de trente ans, elle écrivit son premier livre. « Nous autres, écrivains du Nord, mûrissons lentement (1) », a dit le grand romancier du Schleswig-

Wälder schlagen die dunklen Wogen um einsame Dörfer, verlorene Heiden träumen im blendenden Sonnenglanz. Jungfräuliches Land noch, das im Dornröschenschlaf des erlösenden Kusses harrt — weltenfern, weltenweit das rührige Leben. Nur Kirchenglocken dröhnen durch die Stille, und der herbe Eifelwind trägt diesen einzigen Klang hierhin und dorthin, überall hin. »

(1) Voir Hermann Krüger-Westend, Charlotte Niese, p. 14 : « Wir hier oben reifen langsam ! hat Gustav Frenssen einmal zu Theodor Rethwisch gesagt. »

Holstein Gustav Frenssen, propos correspondant à celui de Fritz Reuter : « Nous autres, Allemands du Nord, sommes comme le bois dur qui prend feu lentement, mais, une fois allumé, répand une chaleur ardente (1). » Cette assertion commune à ces auteurs présente cependant des exceptions. Nous n'avons qu'à rappeler le talent précoce d'Hélène Voigt-Diederichs (2) du Schleswig oriental dont le talent s'éveilla dès la jeunesse.

Le premier résultat de l'œuvre de Charlotte Niese fut une déception pour elle. Pendant deux ans le « Cajus Rungholt » attendit la bonne volonté d'un éditeur avant de paraître en 1886 à Breslau, chez S. Schottlaender, sous le nom de Lucian Bürger, pseudonyme dans lequel elle allie pieusement le souvenir de son propre nom à celui de sa ville. Cette date marque le commencement de la période active dans la production de l'écrivain.

Deux ans plus tard, la famille Niese changea encore de résidence. Auparavant, il est vrai, Charlotte entreprit un voyage en Amérique. Elle séjourna pendant plus d'un an dans la maison d'un de ses frères, Heinrich-Ernst Niese, Allemand émigré aux Etats-Unis. Les coutumes, les mœurs et la langue de la libre Amérique la captivèrent. Tel un globe-trotter, elle parcourut les Etats-Unis

(1) Fritz Reuter's Leben und Werke, Introduction. — A. Wilbrandt, p. 34 : « Er selbst sagt einmal : Wir Niederdeutschen sind ein hartes Holz, das langsam Feuer fängt, dann aber auch Glut gibt. »

(2) Helene Voigt-Diederichs, née à Marienhof, le 27 mai 1875, vit à Iéna : Schleswig-Holsteiner Landleute (1898), Abendrot (1899), Regine Vosgerau (1901), Leben ohne Lärmen (1903), Dreiviertelstund vor Tag (1905), Unterstrom, Gedichte (1901). Eugen Diederichs, éditeur, Iéna.

du nord au sud, visitant les écoles, assistant aux divertissements, aux représentations théâtrales, aux réunions des suffragettes, et s'intéressant aux auteurs américains modernes. Ainsi le voyage d'agrément devint un voyage d'études. En effet, il nous a valu le recueil « Images et Esquisses d'Amérique ».

En 1888, Charlotte se fixa à Altona-Ottensen. Elle habite une vraie maison d'artiste, cachée sous le feuillage des arbres séculaires, aux fenêtres et aux balcons enguirlandés de roses. La demeure offre un aspect féérique. Derrière la villa tournent les ailes du moulin « Roland », ornement romantique conservé grâce à un bourgeois riche de ce pays ; et, tout autour, s'élèvent les villas blanches du faubourg. Contrée charmante ! à deux pas de la « Chaussée d'Elbe » (Elbchaussee) qui présente une si curieuse analogie avec la fameuse route de la Corniche. Pendant un mille et demi, on côtoie le puissant fleuve, des jardins, des champs plantés de chênes et d'ormes gigantesques, débris d'immenses forêts du temps de César ; et de tous côtés s'érigent les maisons de l'aristocratie du commerce hambourgeois, semblables à des châteaux princiers, témoignant de la puissance, de l'initiative heureuse, de la joie et des succès du commerce hanséatique. C'est là qu'habite notre auteur dans le calme des champs. De loin seulement, elle entend le bruit assourdi de la grande ville et les voix des sirènes des navires montant et descendant l'Elbe. On croirait lire en lettres dorées sur la porte :

« Hoc erat in votis ».

L'intérieur de la maison correspond à l'extérieur. Les grandes et belles pièces nous enchantent par ce mélange

de confort élégant et de je ne sais quoi d'intime, si particulier à la demeure allemande, cette « Gemütlichkeit » dont nous ne pouvons rendre l'équivalent par une expression française. Aux murs les portraits de chevaliers représentent les aïeux de l'écrivain. Dans le cabinet d'études, Goethe occupe la place d'honneur, fixant la fille des muses penchée sur son ouvrage.

Tout en vivant dans la solitude d'un faubourg, Charlotte Niese ne perd pas contact avec le monde réel. Toujours fidèle à ses propres théories, elle peint les êtres et le milieu d'après nature. Elle va passer des heures entières dans les grandes villes voisines, étudier de préférence les vieux quartiers. Les romans « Passé », « Lumière et Ombre » et « Rue Klabunker » attestent sa connaissance approfondie des divers aspects de Hambourg et d'Altona. La soif de savoir lui donne le goût des voyages. Autant de pays elle connaît, autant de langues elle parle ; c'est là la meilleure preuve de l'application-tenace de Charlotte pour pénétrer mieux dans l'esprit du peuple même. En 1892, elle retourne en Amérique. Quelque temps après, elle visite le Danemark et Paris. Pendant l'hiver de 1903, elle séjourne à Rome où elle revient cinq ans après.

Mais aussi les journées passées dans le calme apaisant de son appartement sont précieuses pour l'activité littéraire de Charlotte. Une fillette aux yeux bleus et aux cheveux blonds, flottant au vent âpre de l'ouest, se dresse devant elle : c'est son enfance, l'entraînant à travers les vagues ondoyantes de la moisson dorée des champs d'une petite île. A ce moment, au son lointain des voix juvéniles évoquées dans sa pensée, le bonheur de son enfance revit dans ses nouvelles.

Charlotte Niese se rattache à la race du Schleswig-Holstein par des traits essentiels.

Sa taille moyenne, ses yeux bleus, ses cheveux blonds aujourd'hui cendrés par les ans rappellent bien le type de ses compatriotes. Son abord, d'une réserve aristocratique, paraîtrait froid et sévère sans le regard doux et parfois malicieux de ses beaux yeux. Cet air distingué est l'expression d'une simplicité native qu'on jugerait affectée, précieuse, si l'on ignorait que l'aversion pour l'excentricité est moins un mérite personnel de la femme du Nord que simplement un goût inné. Inutile de dire que ce dédain de la parure ne dégénère point chez elle, en ce déplaisant laisser-aller qui ferait sûrement pardonner l'excès contraire. Le goût pour la simplicité que professe Charlotte Niese est tout à fait naturel, son éducation n'a contribué qu'à l'affirmer. Il se relève dans sa coiffure et dans son costume, dans l'installation de son petit salon, véritable sanctuaire d'où est banni le luxe déployé dans les autres pièces. Les manières de Charlotte Niese sont empreintes de la même simplicité de bon ton. Sa causerie n'est pas celle d'une femme du monde, fêtée dans la société, amie des conversations banales, d'où l'esprit et le cœur sont absents. C'est bien de ses antipathies pour les mensonges de la politesse qu'on peut dire avec Heine :

Hände küssen, Hüte rücken,
Knie beugen, Häupter bücken,
Kind, das ist nur Gauckelei,
Denn das Herz denkt nichts dabei (1).

Ajoutons que Charlotte Niese ne possède point la beauté éblouissante des reines de salon, pourtant la fraîcheur de son teint brave les ans comme les roses qui fleurissent la neige, et décèle sa robuste santé. Le feu de son regard se voile sous le lorgnon que sa myopie exige.

Au moral Charlotte Niese garde des traits communs à ses compatriotes : l'endurance, la ténacité au travail, le secret besoin d'approfondir que possèdent presque tous les Allemands, ne sont pas exclus du caractère de l'habitant du Schleswig-Holstein ; mais ce dernier y ajoute des signes particuliers. Déjà la situation géographique de sa province étroite paraît faite pour justifier un caractère spécial en écartant, par les frontières naturelles de l'est et de l'ouest, l'influence étrangère. Ainsi isolé, l'homme se replie sur lui-même et devient presque insociable, lourd de pensée, lent de parole, privé du contact utile avec le monde extérieur, et aujourd'hui encore il semble donner raison à l'antique dicton : « Holsatia non cantat. » D'autre part les luttes innombrables de l'habitant de ce pays contre les ennemis naturels, les envahis-

(1) H. Heine, Bei Gelegenheit eines Besuches im Batignolles.

(Baiser les mains, ôter le chapeau,
Plier les genoux, incliner la tête,
Enfant, ce sont seulement des grimaces
Avec lesquelles le cœur n'a rien à faire.)

seurs et les flots, lui valurent deux qualités suprêmes : l'énergie et l'attachement au sol natal. De même que les habitants des petites îles basses sur la côte occidentale du Schleswig-Holstein se défendent encore aujourd'hui contre l'impétuosité de la mer, fidèles à leur maxime : « Je veux mourir, mourir dans la « Hallig (1) », de même depuis des siècles l'habitant du Schleswig-Holstein a lutté bravement. Chaque nouveau combat a aiguisé sa force, chaque goutte de sang a fécondé vigoureusement la terre natale et a fortifié encore l'attachement pour la petite patrie. La nature de ce pays a laissé sa trace sur le caractère de la nation. Elle a rendu les hommes sensibles aux moindres détails des paysages qui n'ont pas la beauté sensationnelle des montagnes couvertes de neige, ou des champs de fleurs aux nuances éclatantes, mais ont les teintes pâles du ciel nuageux, les grandes plaines monotones, fertiles, presque dénuées de charme pittoresque. L'habitant bercé par le murmure des flots, par le cri strident des canards s'envolant au loin vers le ciel bleu et le soleil, par le bruissement mystérieux des forêts de hêtres, le souffle du vent dans les herbes, a senti s'éveiller en lui un sentiment pénible : la nostalgie des plages natales. C'est la nature qui lui inspire ces nombreuses fables et qui lui fait aimer la poésie. L'idéalisme de l'habitant du Schleswig-Holstein le rendant dédaigneux des réalités, le porte vers la rêverie.

Ces particularités font comprendre le caractère de Charlotte Niese. Les traits essentiels de sa nation personnifiés en elle-même révèlent une personnalité intéres-

(1) Hermann Allmers, *Dichtungen*, p. 77 : « Der Halligmarose. »

sante. Dans Charlotte Niese s'observe ce bizarre mélange d'énergie, d'attachement au sol natal et de tendance à la rêverie, caractéristique de la race.

Un sentiment viril s'est développé en elle dès l'enfance, car toute petite, laissée à elle-même au milieu de ses frères, « garçon » parmi eux, elle connut autrement que par les livres le fléau de la guerre. Elle donna la première preuve d'énergie au moment où, très jeune, elle dut s'adapter à la situation de sa famille subitement changée par la mort du père. Elle embrassa résolument une profession. Nous savons d'elle-même que ce ne fut que peu à peu qu'elle trouva du plaisir dans l'enseignement, mais nous n'ignorons pas non plus que Charlotte Niese n'a jamais déploré la condition médiocre où la réduisit le sort. Enseigner ses propres enfants est doux, mais « Dieu te garde d'aller enseigner les enfants des autres », dit non sans raison un proverbe hébreu. Charlotte s'appliqua à son devoir avec patience et avec douceur ; aussi l'affection de ses élèves qui la suivit même après que le temps l'eut libérée de ses fonctions, lui fut-elle une source de joie.

Sa lutte contre l'indifférence du public pour ses œuvres fut bien plus dure que les petites contrariétés qu'elle rencontra dans l'exercice de sa profession. Si elle obtint quelque notoriété dans son pays par les « Histoires du Holstein », éditées en 1896, ce n'est que vingt ans après la publication de son premier ouvrage que parut une critique importante de son œuvre la révélant au monde littéraire (1). Elle ne connut point les grandes faveurs

(1) Hermann Krüger-Westend, Charlotte Niese, eine literarische Skizze. Christian Adolff, éditeur, Altona-Ottensen, 1906.

de la renommée; mais grâce à son énergie elle a pu attendre, dans la douce paix de l'étude, la riche moisson qui lui était réservée. Elle n'a pas laissé se paralyser son effort comme Mathilde v. Eschstruth (1), victime des préjugés de son temps. Charlotte Niese, par la ténacité de son activité littéraire, a donné la meilleure preuve de son art, écrivant sous l'impulsion du travail libérateur, ne se trouvant heureuse qu'en créant.

A la vérité la lutte de notre auteur, toute pénible qu'elle fût, a été de beaucoup facilitée par sa situation pécuniaire plus heureuse dans sa maturité que dans sa jeunesse. Son frère aîné, riche marchand établi en Amérique, aplanit pour elle les difficultés de la vie matérielle, en faisant bâtir la superbe demeure d'Altona-Ottensen.

Délivrée du souci de gagner sa vie, Charlotte Niese ignore l'activité fiévreuse de la femme écrivain d'aujourd'hui. Les sentiments donnent à notre auteur une source pure d'inspiration, mais jamais elle ne suit le fâcheux exemple de celles qui « se racontent » plus ou moins dans leurs œuvres et font, selon l'expression d'un critique autorisé, « de la littérature avec leur cœur ». La sentimentalité des écrivains féminins est grande aussi bien à présent qu'autrefois. On ne le supposerait pas à une époque essentiellement occupée d'industrialisme, de

(1) Mathilde v. Eschstruth, née à Cassel en 1839, écrit sous les pseudonymes M. v. Eschen et M. von der Eichen. Très jeune elle commença à écrire, ce qui mécontenta ses parents, et elle dut attendre de longues années avant de publier : *Kinderleben* (1892), *Zwei reiche Frauen* (1892), *Mädchenschicksale* (1899), *Wandlung einer Seele* (1904).

politique et dans laquelle la technique semble remplacer les sciences et où les questions sociales occupent le premier rang. D'après certains romans particulièrement écrits pour un public féminin, on croirait encore que de notre temps l'amour joue le plus grand rôle. Aussi faut-il apprécier un talent tel que celui de Charlotte Niese qui se garde de cette erreur. Dans ses œuvres l'amour n'est pas rigoureusement exclu, mais il est accessoire. Lorsqu'il devient le ressort de l'action, l'artiste montre une rare délicatesse. Ce tact révèle le bon équilibre moral et physique de la femme du Nord, pour laquelle l'amour n'est pas le mobile essentiel de tous les actes de la vie.

L'amour du pays est le sentiment le plus vif chez Charlotte Niese, sans lequel son œuvre serait de beaucoup amoindrie. Elle est la voix de son peuple, la représentante de l'art régional du Schleswig-Holstein. Dans toutes ses nouvelles, le pays et le peuple, l'histoire, les mœurs et le langage, appartiennent à la province natale. Elle considère le passé et le présent dans le cadre de son pays. Disons-nous, pour justifier l'assertion de quelques critiques niant à la femme le don de l'imagination créatrice, que Charlotte Niese n'a pas souvent donné dans ses œuvres de vraies créations originales? Elle prend les modèles dans la nature qui l'entoure, crée d'après la vision de la réalité, mais n'invente pas. Pourtant ce n'est pas dans un réalisme froid qu'elle relate les faits les plus ordinaires de la vie, car le souffle de l'amour du pays les ennoblit. A quel point l'auteur introduit-elle ce sentiment élevé dans ses livres? Elle nous le dit elle-même :

« Je sais que mon inspiration ne vient pas de l'étranger, mais de ma patrie. Dans mes nouvelles il est

toujours et nécessairement question du Schleswig-Holstein, sans quoi il me semble être étrangère à moi-même (1). »

Cette parole sincère rappelle celle de Jörn Uhl :

« Que se passe-t-il ailleurs ? comment y vit-on et s'y meut-on ? Je n'en sais rien. Mais ce qui se trouve dans ce pays, dans la terre, ce qui y pousse, ce qui y circule, voilà ce que j'ai examiné, et ce dont je peux parler sérieusement (2). »

L'attachement au sol natal, l'idée dominante de l'importance de ce sentiment pour l'art ont fait surgir tout un groupe d'écrivains régionalistes contemporains dont Charlotte Niese paraît être la digne émule. Encore récemment on lisait dans un journal allemand, relativement à cet accroissement rapide du nombre des écrivains : « La gloire littéraire de l'Allemagne du Nord est enviable. Les Dieux bénissent cette région (3). » Cette prospérité cependant s'applique moins au nombre même qu'à l'art pur de ses représentants. Qu'il s'agisse d'un poète comme Detlev v. Liliencron, d'un nouvelliste comme Theodor Storm, d'un romancier comme Gustav

(1) Krüger Westend : « Ich weiss, dass mein Können nicht in der Fremde, sondern in der Heimat liegt. In meinen Geschichten muss immer etwas Schleswig-Holsteinisches sein, sonst fühle ich mich selbst darin fremd. »

(2) G. Frenssen, Jörn Uhl, p. 449 : « Wie es anderswo aussieht und was anderswo lebt und webt, davon weiss ich nichts. Aber was hier in dieser Gegend in der Erde liegt und darauf wächst und darüber hinläuft : das habe ich untersucht, und davon verstehe ich etwas. »

(3) Wochen-Rundschau f. dramatische Kunst, Juli 1912 : « Der Norden Deutschlands ist beneidenswert. Die Götter segnen ihn. »

Frenssen, d'un écrivain en dialecte local comme Klaus Groth, ou bien d'un écrivain dramatique comme Hebbel, chez tous vit l'ardent amour du pays. Quoique chez les uns il soit plus développé, ou plus profond que chez les autres, il est impossible de méconnaître en chacun l'empreinte originale de la province natale. Le moins régionaliste, Hebbel, ne pourrait accepter même en pensée les théories d'un Schiller, d'un Lessing ou d'un Heine qui volontiers admettent l'universalité de l'art.

Longtemps avant que les femmes écrivains eussent participé en si grand nombre au mouvement littéraire de l'art régional, Charlotte Niese fut un précurseur dans le Schleswig-Holstein. Elle montra par son amour du pays natal que celui-ci peut égaler en profondeur l'amour du foyer, de la maison si naturel à la femme. Nous nous figurons qu'elle n'aurait pas sans peine accepté de sacrifier sa nationalité, si son destin l'avait favorisée d'une union heureuse. Elle a gardé jalousement le respect de son origine et elle restera fidèle au Schleswig-Holstein.

L'image de Charlotte Niese serait incomplète si nous ne disions pas un mot de son penchant à la rêverie. Petite fille nous la voyons s'abandonner aux songes, mollement étendue sur le sable au soleil, près des ruines d'un vieux burg de pirates. Elle écoute le bruit du vent dont elle aime la voix caressante ou furieuse. A l'exemple des enfants, elle aime la nouveauté, l'inconnu l'attire ; plus tard elle gardera ce don à la fois doux et cruel de « vouloir connaître ». N'est-ce pas cette aspiration même qui lui fait dire dans « Passé » : « Il vaut

mieux connaître le désir violent et jamais satisfait que vivre ici-bas dans un morne contentement (1). »

De ce sentiment jamais satisfait naît une source de joie et de tristesse : joie de trouver et peine de chercher. Dans son métier d'écrivain se reconnaît cette nostalgie du beau. La poursuite du terme propre, unique, l'afflige : elle pourrait dire avec l'immortel auteur de *Salammbô* qu'elle connaît les « affres du style ». Son activité littéraire est admirable : on la reprocherait à Charlotte Niese si ses livres eux-mêmes n'absorbaient pas, par leur intérêt et leur perfection, cette prolixité.

Comme ceux de son pays, Charlotte Niese garde aussi l'amour du passé, ce sentiment romantique pour les vieilles rues, les vieilles maisons, même pour les superstitions et toute cette poésie des légendes du Nord, mais la tendance virile de son âme l'empêche de s'abandonner entièrement à ce sentiment.

Son caractère n'exclut pas les traits d'une personnalité propre. Une modestie rare la distingue : non pas cette modestie des gens timides qui fait douter de soi et qui est pénible aux écrivains qui veulent s'imposer. Notre auteur, après un essai malheureux dans la poésie au commencement de sa carrière littéraire, reconnut sagement les dons de sa nature et renonça à écrire des vers. Elle comprit de bonne heure que, si le génie ne commande pas de produire, il ne faut pas vouloir le faire (2).

(1) *Vergangenheit*, p. 226 : « Besser ist es, die Sehnsucht zu kennen, als in stumpfer Zufriedenheit unter der Sonne zu wandeln. »

(2) M. v. Ebner-Eschenbach, *Aphorismen*, p. 8 : « Künstler, was du nicht schaffen musst, das darfst du nicht schaffen wollen. »

Charlotte Niese n'envie pas la gloire littéraire, c'est ce qui constitue l'essence même de sa modestie. Jamais artiste ne fut moins avide d'être connu par le grand public. On dirait qu'elle a toujours voulu garder l'anonymat des premiers livres, chose exceptionnelle à notre époque de réclame et de mercantilisme. Lorsqu'à l'occasion de son cinquantième anniversaire, le 7 juin 1901, le fameux critique Iven Kruse (1) vint lui demander une interview, Charlotte Niese le reçut ainsi :

« Non, non ! pas d'interview ! Je viens précisément de passer mon temps à griffonner des tas de choses ennuyeuses, et maintenant assez questionné pour aujourd'hui ! D'ailleurs je ne tenais pas à ce que l'on parlât de mon anniversaire. J'ai été très surprise de lire dans votre numéro d'aujourd'hui un article me concernant. Remettez tranquillement votre carnet en poche (2). »

Un pareil dédain de la réclame cache une très grande noblesse d'âme et une rare fierté. Il nous semble que la louange et le blâme d'une critique saine ne peuvent être que très utiles à l'écrivain, en l'encourageant, non seulement à donner des œuvres nouvelles, mais meilleures. Nous ne pouvons nous empêcher cependant de souligner

(1) Iven Kruse, rédacteur au « Hamburger Fremdenblatt », né, à Ruhwinkel (Holstein), le 11 avril 1865 : *Schwarzbroteser, holsteinische Geschichten und Gestalten* (1900).

(2) Hermann Krüger-Westend, Charlotte Niese, p. 16 : « Nein, halt ! Interviewt wird nicht ! Eben komme ich von einer langweiligen Schreiberei, und nun soll's für heute mit der Fragerei genug sein ! Ueberhaupt wollte ich von meinem Geburtstag garnichts bekannt haben, und ich war sehr erstaunt, als ich in Ihrer heutigen Nummer eine Betrachtung über mich vorfand... Stecken Sie Ihr Papier nur ruhig wieder ein ! »

cette modestie de Charlotte Niese en si complète opposition avec les mœurs nouvelles des femmes de lettres. Charlotte Niese a horreur d'une publicité vulgaire. Nous ne saurions mieux caractériser ce sentiment que par ces vers de Schiller :

Den lauten Markt mag Momos unterhalten,
Ein edler Sinn liebt edlere Gestalten (1). »

Il est indiscutable que, si notre écrivain avait été moins modeste, la renommée l'aurait plus vite signalée et le nombre de ses lecteurs se serait accru.

Dans ses œuvres, Charlotte Niese manifeste le même dédain pour cette erreur des féministes qui veulent à toute force sortir de l'ombre. Elle est trop aristocrate pour participer à la polémique banale des femmes écrivains de nos jours. Aussi paraît-elle « démodée » (2), « défavorable au mouvement féministe » (3). En analysant cependant l'œuvre de Charlotte Niese nous constatons la relation intime qui existe entre son intention et ses créations réelles. Elle laisse volontairement de côté les questions brûlantes du féminisme militant, elle ne veut pas

(1) « Das Mädchen von Orleans » :

(Que Momos divertisse le marché bruyant,
Un cœur noble préfère des divinités plus nobles.)

(2) Hermann Krüger-Westend, Charlotte Niese, p. 9 : « Charlotte Niese ist in ihrem ganzen Wesen ziemlich unmodern. »

(3) W. Lennemann : Charlotte Niese, eine Skizze (Der alte Glaube 9. Jahrgang, n° 29, p. 689) : « Allen den modernen, auch den auf Emancipation der Frau hinzielenden Strömungen steht eine unserer besten deutschen Schriftstellerinnen völlig fern : die Altonaerin Charlotte Niese. »

entrer en lice, telle Ilse Frapan (1), mais elle n'est pas indifférente à l'importance de ce mouvement. L'auteur expose relativement à ses opinions féministes une tendance modérée. Dans les « Images et Esquisses d'Amérique », elle se prononce en faveur des femmes modernes de la « Women's Christian Temperance Union ». En appréciant dûment les projets, les aspirations, le talent oratoire et l'adresse de l'Américaine moderne, elle combat le préjugé de l'étranger l'appelant : un objet de luxe. La réponse de Renée dans le roman « L'héritier » nous montre la nuance modérée de Charlotte Niese en féminisme :

« Je suis tout à fait persuadée que M^{lle} Lina pourrait aussi bien faire la cuisine, si elle savait les poèmes de Schiller par cœur. On peut faire l'un sans être obligé de se dispenser de l'autre, pourvu qu'on n'exagère ni d'un côté ni de l'autre » (2).

L'Union évangélique des femmes allemandes (Deutsch-Evangelischer Frauenbund), dont Charlotte Niese est membre depuis quelque temps, est la vraie bannière sous laquelle elle s'enrôle. Ce groupement qui est né comme tous les autres en Allemagne de l'« Association générale des femmes allemandes » (Allgemeiner deut-

(1) Ilse Frapan-Akunian, née à Hambourg, le 3 février 1855, étudia à Stuttgart, vécut à Zurich et Genève. Auteur de nombreuses nouvelles : *Hamburger Novellen* (1886), *Zwischen Elbe und Alster* (1890). Prit le parti du féminisme militant dans « *Wir Frauen haben kein Vaterland* » (1899).

(2) *Der Erbe*, p. 81 : « Dass Fräulein Lina noch ebenso gut Kochen könnte, wenn sie Schillersche Gedichte auswendig wüsste, davon bin ich ganz überzeugt. Mann kann das eine tun und braucht das andre nicht zu lassen, nur muss man nach beiden Seiten nicht übertreiben. »

scher Frauenverein), fondée à Leipzig en 1865, est celui qui, par ses réformes modérées, se rattache le plus au mouvement féministe primitif de ce pays. Charlotte Niese admet ses aspirations : suffrage communal et non politique, émancipation intérieure et non extérieure, appui de l'Eglise afin d'amoindrir la détresse morale des femmes qui travaillent, soit à l'usine, soit à l'atelier. Les statuts de cette Association sont opposés aux outrances des partis extrêmes.

De même le sentiment politique de Charlotte Niese est plus fort en elle qu'on ne le supposerait d'après la plupart de ses livres. Dans ses romans « Dans la lande » et « A Sandberghof », elle se place à un point de vue tout à fait objectif concernant le différend allemand-danois. Le volume « De l'Epoque danoise » nous fournira les meilleurs points d'appui pour juger ses idées politiques. Dès ses premières années nous pouvons trouver l'origine de sa politique future, car aujourd'hui encore l'enthousiasme du 15 mars 1864 anime l'écrivain. L'accord final de « Toutes sortes de choses politiques » est la confession civique de Charlotte Niese. Elle y prête serment sur tout ce qu'il y a de plus saint pour elle au monde : sur la nature de son pays :

« Tant que la mer du Nord et la Baltique se briseront contre nos côtes, tant que verdiront nos forêts de hêtres et que le vent soufflera sur nos Marches, nous resterons désormais : up ewig ungedeelt ! » (A jamais indivis) (1).

(1) Aus dänischer Zeit, p. 236 : « So lange Nord- und Ostsee an unsere Küsten schlagen, so lange unsere Buchenwälder grünen, und über unsern Marschen der Sturm pfeift, so lange wollen wir nun bleiben : up ewig ungedeelt ! »

Charlotte Niese se rattache à la grande Allemagne sans oublier la petite patrie. Elle appartient à l'Allemagne par sa langue vigoureuse et pleine d'harmonie comme celle qui valut à Luther et à Bismark le nom des deux plus grands Allemands de tous les temps.

Le patriotisme de Charlotte Niese admet une certaine philanthropie cosmopolite. Au fond de son cœur, elle approuve la belle parole de Gertrud Pfander (1) :

« N'est-ce pas que nous sommés tous frères, que nous soyons Danois, Prussiens, Finlandais, Français ou Suisses (2) ? »

Se souvenant du caractère charmant d'anciennes connaissances danoises, dans « De l'époque danoise » l'auteur prend fait et cause pour les attaques éventuelles contre cette nation :

« Dans notre ville l'élément danois n'était pas le plus désagréable... du reste on aurait tort de vouloir croire que tous les fonctionnaires et professeurs danois inondant alors le Schleswig-Holstein étaient méchants et intrigants (3). »

Son libéralisme ressort encore mieux dans le second

(1) Gertrud Pfander, née à Bâle le 1^{er} mars 1874, décédée le 9 novembre 1898 : Passifloren. Karl Henkell, éditeur, Zurich.

(2) L. von Greyerz, Gertrud Pfander, ein früh gewelktes Dichterkind (Monatsblätter für deutsche Literatur, III. Jahrgang, 12. Heft), p. 562 : Nicht wahr, wir sind doch alle Brüder, ob wir Dänen, Preussen, Finnen, Franzosen oder Schweizer seien !

(3) Aus dänischer Zeit, p. 8 : « In unserer Stadt war das dänische Element nicht das schlechteste... wie es denn überhaupt verkehrt ist, anzunehmen, dass alle dänische Beamte und Lehrer, die damals Schleswig-Holstein überschwemmtten, schlechte, intrigante Menschen gewesen seien.

volume des « Aventures juvéniles de Michel Schneidewind ». Là l'auteur satisfait aux exigences d'un bon livre d'éducation, par la manière dont elle provoque l'enthousiasme de l'adolescence à la pensée des temps durs de la patrie allemande sans exprimer le moindre sentiment de fanatisme prussien.

Par l'intérêt que Charlotte Niese porte à la question sociale nous voyons qu'elle n'est pas étrangère à la vie moderne. Précisément cet intérêt révèle sa propre philosophie, qui se manifeste par un mélange d'optimisme et de résignation. L'optimisme de notre écrivain naît de sa foi en la bonté native de l'homme, en sa volonté d'amélioration ; elle croit en la susceptibilité de perfectionnement. Cet optimisme se base sur la religion : Charlotte Niese place la noblesse du cœur au-dessus de l'aristocratie d'argent, du rang social, même de celle de l'esprit et de l'intelligence. Bien qu'elle soit foncièrement conservatrice, elle veut qu'on travaille à l'amélioration du sort des humbles, elle incline au socialisme chrétien, et se rencontre dans cette voie avec Marie v. Ebner-Eschenbach.

Charlotte Niese ne veut voir nulle part le mal sans remède, aussi n'est-elle jamais pessimiste : L'élément triste ne provoque dans son œuvre ni noire mélancolie, ni désespérance : Les enfants mourant du choléra dans « Lumière et Ombre », attendant avec impatience leurs camarades célestes, nous touchent sans nous désespérer. L'auteur lui-même a traduit le caractère de sa propre résignation dans la nouvelle « Il en fut bien ainsi » dont le titre déjà semble la révéler :

« Je demeurais encore quelques instants devant le tombeau. Tout d'abord je voulais plaindre Théodore d'avoir vécu si peu et d'avoir été si vite oublié, mal-

gré son action héroïque. Je ne le fis pas cependant, car en réalité il n'y a rien de plus beau que d'avoir une vie courte et une mort courageuse. Et qu'importe que l'oraison funèbre que l'on prononce sur votre tombe dise que vous aimiez les oreilles de porc ou que vous étiez un exemple de toutes les vertus : la véritable oraison, ce n'est pas ici-bas qu'elle est prononcée (1). »

Qu'on ne croie point que Charlotte Niese est morne et confite en dévotion : elle rit de bon cœur, aime le théâtre et le concert. Si elle n'est pas une « assidue des salons », c'est qu'elle préfère les douces heures passées auprès de sa sœur bien plus jeune qu'elle, et tout récemment encore à côté de sa mère. Dans ce milieu Charlotte Niese trouve son plus grand bonheur. Une amitié intense lie les deux sœurs. Elles se rendent mutuellement des services. Marie Niese copie le manuscrit de Charlotte et celle-ci accompagne la voix bien cultivée de sa cadette qui se voue à la charité.

L'écrivain prend sa récréation dans la musique qui la révèle artiste par la technique autant que par le senti-

(1) Die braune Marenz und andere Geschichten, p. 262 : « Ich blieb noch einen Augenblick vor dem Grabe stehn. Zuerst wollte ich Tete bedauern, dass er so kurz gelebt und dass man ihn trotz seiner tapferen Tat so schnell vergessen hatte; schliesslich aber habe ich es nicht getan. Denn es gibt eigentlich doch nichts besseres auf dieser Welt, als kurz zu leben und tapfer zu sterben. Und ob die Leichenrede, die über einen gesprochen wird, dahin lautet, dass man gern Schweinsohren ass, oder dass man aller Tugenden voll war, das ist auch einerlei. Die wirkliche Leichenrede wird einem doch nicht hier auf der Erde gehalten. »

ment qu'elle exprime. Elle estime hautement la musique. Les paroles d'un de ses personnages (Marthe) sont le reflet vivant de sa pensée à cet égard :

« Le violon est meilleur que moi. Il est mon plus vieil ami et le plus fidèle. Il ne me quitte pas si tous les autres m'oublient. Je peux lui raconter mes pensées et il ne me trahit pas (1). »

Charlotte Niese fait partie comme toute femme allemande de nombreuses associations. Elle est membre de comités pour les ouvriers féminins. Aux approches de Noël surtout ses mains bienfaisantes sont occupées à confectionner des vêtements chauds pour les orphelines. Chaque hiver le doux charme de cette fête se réveille en elle. Encore aujourd'hui, cette solennité lui paraît la plus belle. Elle en a compris profondément la poésie. Dans « Près de Noël » elle nous a peint le « Weihnachtsabend » tel qu'il vit dans son souvenir :

« Se réveiller quatre fois encore et alors ce sera la veille de Noël : on allumera les bougies sur les grands arbres, la sonnette tintera et nous pourrons entrer dans la salle ; papa lira de sa voix de basse, tranquillement, l'évangile du jour qui parle de la Sainte Vierge, de l'Enfant Jésus et des anges qui chantèrent : Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !... »

(1) Auf der Heide, p. 153 : « Die Geige ist besser als ich. Sie ist meine älteste Freundin und meine treueste. Sie verlässt mich nicht, wenn alle andern mich verlassen. Ich kann ihr meine Gedanken erzählen, und sie verrät mich nicht. »

C'est la nuit où se manifesta la magnificence du Tout Puissant (1). »

Le sentiment charitable de Charlotte Niese se révèle le mieux dans une de ses plus chères pensées qu'elle envoya à Hélène, comtesse de Schrötter, collectionnant des maximes autographes des auteurs du Holstein : « Si tu t'oublies toi-même, tu ne courras pas le risque d'oublier les autres (2). Ce texte est analogue à l'aphorisme de Marie v. Ebner-Eschenbach : « Souviens-toi des oubliées, un monde s'ouvrira pour toi (3) », et rappelle la jolie phrase de George Sand à son fils : « Mets le bonheur de celui que tu aimes à la place de celui qui te manquera. » Cette communion de pensées n'est-elle pas un hommage à la tendresse du cœur féminin ?

Le sentiment maternel de Charlotte Niese qui l'attire vers les pauvres lui fait aimer les enfants. D'après son œuvre on lui attribuerait la parole de Werther : « A mon

(1) Aus dem Jugendland, Um die Weihnachtszeit, p. 92 : « Viermal noch wach werden, dann kommt Weihnachtabend. Die Lichter an den grossen Bäumen werden angezündet, die Klingel ertönt, und wir dürfen in den Saal kommen. Dann liest Papa mit seiner tiefen, ruhigen Stimme das Weihnachtsevangelium vor, von der Jungfrau Maria, dem Jesus Kinde und den Engeln, die da sangen : Friede auf Erden, und den Menschen ein Wohlgefallen... Dies ist die Nacht, da uns erschienen des grossen Gottes Herrlichkeit. »

(2) H. Freifrau v. Schrötter, Charlotte Niese zu Hause (Die Woche, Heft 16, 1906, p. 710 : « Vergiss dich selbst, dann läufst du keine Gefahr, die anderen zu vergessen. »

(3) M. v. Ebner-Eschenbach, Aphorismen, p. 124 : « Erwinnere dich der Vergessenen, eine Welt geht dir auf. »

cœur les enfants sont les plus proches!» Charlotte Niese comprend excellemment cette forme nouvelle de l'éducation basée sur l'amour de l'enfant; on la dirait même par son attachement aux tout petits une émule d'Ellen Key (1) qui a triomphalement établi le «baby-worship» (culte de l'enfant).

Enfin notre écrivain fait une place dans son cœur à nos frères inférieurs : les animaux. Ceux qui lui ont nié cette tendresse ont méconnu ses sentiments (2). Avec quelle grâce attendrie ne nous a-t-elle pas présenté son compagnon fidèle, un beau chien-loup fauve, qui répond au nom de Schnauzi! Toute l'œuvre atteste son amour des animaux.

La personnalité de Charlotte Niese offre une riche nature dans laquelle tout s'harmonise. Cette personnalité explique son œuvre, elle nous la fait comprendre à l'avance.

(1) Ellen Key, née à Sundsholm, le 11 novembre 1849, y vécut jusqu'en 1880. Ensuite professeur à Stochkolm et lectrice à l'Institut pour les ouvriers; célèbre surtout pour ses idées avancées: Le mariage et l'amour, Le siècle de l'enfant, Le mouvement féministe.

(2) Vossische Zeitung Berlin, du 19 janvier 1912: Zu den Tierfreunden ist Charlotte Niese nicht zu zählen.

CHAPITRE II

SOURCES DE L'INSPIRATION

Charlotte Niese montra dès l'enfance un goût très vif pour la lecture ; son activité littéraire ne fut pourtant pas guidée par ce penchant. Elle déclare elle-même que Walter Scott, dont l'œuvre la ravit, n'eut aucune influence sur son inspiration. Charlotte Niese sut trouver les maîtres de sa pensée assez tôt, grâce à son esprit critique précocement développé.

Elle commença à écrire à l'époque où l'école naturaliste brillait d'un vif éclat. L'influence de Zola se faisait sentir en Allemagne parmi les auteurs qui prenaient Berlin pour cadre de leurs œuvres, d'où le nom de « Romans de Berlin » donné à ces productions. Les représentants de cette école : Paul Lindau, Hermann Heiberg et d'autres plus célèbres encore, qui plus tard s'enrôlèrent sous la bannière de Gerhart Hauptmann n'eurent pas une grande influence sur Charlotte Niese. Elle inclinait plutôt à une forme concrète qui caractérise la génération actuelle

par l'observation exacte de la vie réelle et le culte de la province natale, d'où une tendance marquée vers le régionalisme (1).

Les romans parus en feuilleton dans les grandes revues allemandes ne lui fournirent point de modèles. Ceux d'Eugénie John Marlitt (2) et de Wilhelmine Heimburg (3), édités dans la *Gartenlaube*, dont les lecteurs attendaient impatiemment chaque semaine la suite, ne l'enthousiasmèrent pas. Charlotte Niese avait déjà à ce moment, sur les lèvres, ce sourire sceptique que provoque la raillerie devant l'enchantement de la jeunesse goûtant avec un plaisir immense ces romans « Cœurs téméraires », « Crises du cœur ». Toute cette littérature où l'amour tour à tour luttant ou souffrant, triomphant ou résigné, excite l'intérêt au suprême degré, faisait rire notre écrivain.

Les feuilletons d'un autre genre édités dans le *Sonntagsblatt* du « *Nachbar* » par les pasteurs Fries et Nink ne trouvèrent pas grâce devant elle. Mais Charlotte Niese ne raillait pas comme ceux qui critiquent par impuissance, puisque le directeur du « *Nachbar* » ayant,

(1) Adolf Bartels, *Die Heimatkunst*, Kunstwart, 13. Jahrg., 6. Heft: *Die Heimatkunst hängt mit dem Naturalismus eng zusammen*.

(2) Eugénie John Marlitt, née à Berlin le 13 mars 1852, décédée à Berlin le 22 juin 1887: *Das Geheimnis einer alten Mamsell* (1868), *Das Heideprinzesschen* (1872), *Im Hause des Kommerzienrates* (1877).

(3) Wilhelmine Heimburg (pseudonyme de Bertha Behrens), née à Thale (Harz) le 7 septembre 1850, décédée à Desde le 9 septembre 1912: *Herzenskrisen*, *Trotzige Herzen*, *Aus dem Leben meiner alten Freundin*.

par hasard, lu un de ses contes de Noël, « Semaille et Moisson », la pria de collaborer à la revue qu'il dirigeait. Peu de temps après, au concours organisé par ce journal, elle envoya l'histoire assez longue intitulée « Aventures de Philippe Reiff ». Elle remporta le premier prix. Dès lors cependant Charlotte Niese refuse d'écrire ce genre de contes, elle reste insensible aux demandes réitérées de la rédaction du Nachbar.

Charlotte Niese ne se contente pas de ce mince succès, elle s'inspire des réalistes, de ceux qui étaient animés de nobles aspirations, tels Willibald Alexis, Otto Ludwig, Klaus Groth, Theodor Storm, Gustav Freytag, Theodor Fontane, et autres apôtres d'une foi nouvelle en la vie. Leur optimisme suscita de nombreux adeptes. C'est parmi ces écrivains qu'il faut chercher les modèles de Charlotte Niese. Leur nombre est bien plus restreint qu'on ne le supposerait d'après cette luxuriante floraison de talents qui, grâce à un idéal commun, auraient pu influencer l'art de notre écrivain. Au moment où elle s'adonne aux lettres, elle avait déjà étudié jusque dans les plus fines nuances la manière de quelques-uns de ces auteurs. Elle les avait appréciés ou répudiés selon son goût. Faut-il rappeler que vers cette époque, lorsque Fontane jouissait déjà de la réputation de grand romancier, Charlotte Niese préférait les ballades de cet écrivain à ses romans, et que le volume publié sous le titre d'« Effi Briest (1) », reconnu comme le véritable chef-d'œuvre de Fontane, ne l'a jamais intéressée. Il en fut de même pour l'œuvre de Luise v. François, « La dernière de la

(1) Effi Briest, Berlin, 1890.

Recklenburg (1) », accueillie avec un grand enthousiasme. Charlotte Niese reproche à cet écrivain spirituel de représenter son héroïne sous un aspect trop sentimental. D'autre part, nous ne croyons pas nous méprendre en affirmant que notre auteur, au début de sa propre carrière littéraire, ne connaissait pas toutes les œuvres de ses contemporains, pas même celles de son compatriote Wilhelm Iensen (2) avec lequel elle a pourtant quelque analogie. Elle a connu Klaus Groth, et, bien que ces deux écrivains se soient rencontrés dans la société, Charlotte Niese n'a pris connaissance de ses œuvres que lorsque les siennes avaient déjà paru.

Notre auteur n'a pas demandé à ses contemporains de diriger son inspiration en dehors des trois maîtres dont elle procède directement : Theodor Storm, Conrad F. Meyer et Marie v. Ebner-Eschenbach. Charlotte Niese est une personnalité qui puise en elle-même la richesse de ses conceptions, elle consent pourtant à chercher des modèles; différente en cela d'Ernst v. Wildenbruch dont la fantaisie le pousse à écrire suivant la théorie que seule l'individualité se développant en elle-même, prenant d'elle-même son énergie, peut servir

(1) Die letzte Recklenburgerin, Berlin, 1871.

(2) Wilhelm Iensen, né à Heiligenhafen, le 15 février 1837, réside depuis 1888 à Munich: Novellen (1868), Aus den Tagen der Hansa (1885), Aus schwerer Vergangenheit (1888). Il a dédié à Charlotte Niese le roman « Aus meiner Vaterstadt » (Schottlaender, éditeur, Breslau) avec cet autographe: « A sa voisine au delà du Sund, en témoignage d'amitié sincère ». Solstice d'hiver, 1893.

Paul Heyse fut aussi son ami, il lui a dédié le recueil: « Der Sohn seines Vaters und andere Novellen » (1898) (Wilhelm Herz, éditeur, Berlin).

l'écrivain. Charlotte Niese reconnaît que le souffle puissant d'un grand esprit peut ouvrir à l'artiste un nouveau monde, éveiller en lui des idées sommeillant dans un état vague, sans cependant admettre comme un dogme cette nécessité. Elle a célébré dans ses maîtres l'idéal de son art. Par là elle est devenue une des leurs. Nous n'hésitons point à la classer dans cette génération littéraire dont nous avons cité les plus célèbres représentants et parmi laquelle elle prend pour modèle Theodor Storm et Marie v. Ebner-Eschenbach (1). Comme chez cette dernière, les éléments modernes de Charlotte Niese ne sont pas assez puissants pour la mettre au rang des écrivains de transition.

I. — Theodor Storm (2)

L'écrivain qui a exercé le plus d'influence sur Charlotte Niese est Theodor Storm. Considérant le caractère essentiel de Charlotte Niese, il est aisé de comprendre que ce qui l'attire vers cet écrivain, c'est l'amour du

(1) Dr H. Spiero : « Marie v. Ebner-Eschenbach ist eine späte Bekennerin des alten Ideals der Lebenstreue. » (Velhagen und Klasing's Volksbücher, n° 14, p. 22.)

(2) Theodor Storm, né à Husum le 14 septembre 1817, devint avocat ; il dut quitter sa patrie après l'annexion par les Danois. Il essaya de trouver en Prusse une autre patrie, mais retourna à Husum aussitôt après la délivrance du Schleswig-Holstein, devint juge au tribunal de baillage et termina ses jours à Hardemarschen le 4 juillet 1888. — Nos notes ont été rédigées d'après l'édition de Georg Westermann (Theodor Storm's sämtliche Werke), Braunschweig, 1912.

Schleswig-Holstein. Theodor Storm devient son guide. Il est l'initiateur de l'art régional dans son pays, il réalise avec la plus grande perfection l'art inauguré par Matthias Claudius, « le messager de Wandsbeck », véritable enfant du Schleswig-Holstein, qui, sans préciser par des noms locaux, chante dans ses vers la forêt et les prairies natales (1). Bien que Theodor Storm soit le premier écrivain de sa province, la gloire n'arrive pour lui qu'à la fin de sa vie. A l'occasion de son soixantedixième anniversaire les témoignages de ses contemporains le fêtèrent, et en 1888, à sa mort, le regard de ses compatriotes était attiré vers Husum, « la ville assise sur la mer grise ».

Le début de Charlotte Niese dans la carrière littéraire coïncide à peu près avec cette date. Vers cette époque déjà elle était du petit nombre de ceux qui vénéraient en Theodor Storm plus que l'auteur de l'« Immensee ». Aussi à la mort de Theodor Storm a-t-elle pu dire avec Ernst Esmarch :

« Ich liebe deine Muse, denn ich bin
Bei ihren Liedern aufgewachsen, und
Der Worte Melodie erklang mir stets
Wie Himmelsreigen in der Frühlingsnacht.
Doch als ich älter wurde, als auch mir
Des Lebens Ernst die ersten Furchen grub,
Da lernte ich verstehen, was dein Wort
Mir in die Seele warf (2). »

(1) Abendlied.

(2) Ernst Esmarch, Zum 14. September (Monatsblätter für

Nous ignorons si Charlotte Niese s'est occupée en particulier des poésies de Theodor Storm, mais elle les a lues avant même de connaître les nouvelles de cet auteur. Ce sont les poésies qui enthousiasment Charlotte Niese. Bien que les nouvelles soient le reflet des vers, elle trouve d'abord dans l'œuvre poétique le véritable compatriote. Ainsi par la lecture, deux êtres de même origine, l'un de l'ouest, l'autre de l'est, se tendent les mains. Ce qui enchante Charlotte Niese dans les poèmes, ce n'est pas uniquement le côté lyrique, révélé admirablement dans « Le rossignol », « Automne », « Main de femme », mais encore ce sont les sentiments virils naissant d'une conscience ferme capable d'aimer et de haïr avec la même force. Un Julius Bardenfleth dans « Lumière et Ombre », modèle de vertu et de fierté bourgeoises, montre l'idéal de Theodor Storm. Il l'exprime dans les beaux vers dédiés à ses fils :

« Hehle nimmer mit der Wahrheit !
Bringt sie Leid, nicht bringt sie Reue,
Doch, weil Wahrheit eine Perle,
Wirf sie auch nicht vor die Säue.

deutsche Literatur, III. Jahrgang, September 1899, 12. Heft),
p. 553.

(J'aime ta muse, car j'ai grandi
Aux sons de ses poésies.
Et leur mélodie a toujours résonné à mes oreilles,
Comme une musique céleste dans la nuit printanière.
Toutefois, lorsque je fus plus âgé, lorsque la vie
Avec ses soucis eut creusé sur mon front les premières rides,
Alors j'appris à comprendre ce que
Tes paroles m'avaient jeté dans l'âme.)

Wo zum Weib du nicht die Tochter
Wagen würdest zu begehren,
Halte dich zu wert, um gastlich
In dem Hause zu verkehren (1). »

Charlotte Niese retrouve dans les détails de la vie de son maître des analogies avec sa propre existence. Comme elle, il grandit obscurément mais moins heureux puisqu'il était fils unique. Pourtant de quelle richesse intérieure se passe son enfance pour se fixer ineffaçablement dans l'âme ? Nous savons les délices qu'il éprouve dans les promenades à travers les champs verts où paissaient les bœufs, comment les après-midi de liberté il pénétrait jusqu'au centre du Schleswig-Holstein, dans les landes sablonneuses couvertes de bruyère ; il côtoyait les marais, et, de toutes les impressions de la nature, celles de la mer lui semblaient les plus belles. Nous le voyons attaché aux siens qui développaient en lui le sentiment de la famille. Ses parents, ses grand'mères, leurs vieilles amies veillèrent sur son enfance et versèrent dans son esprit le trésor des légendes, comme le fit pour Charlotte Niese, M^{lle} Burmester. Toutes les bénédictions d'une enfance heureuse ont con-

(1) Theodor Storm, Gedichte, p. 122, strophes 1 et 4.

(Ne dissimule jamais la vérité,
Si elle apporte des souffrances, elle n'apporte jamais le repentir.
Pourtant, parce que la vérité est une perle
Ne la jette pas aux pourceaux.

Si tu ne sens pas la force
De demander en mariage la jeune fille de la maison,
Considère-toi trop fier
Pour fréquenter la maison en hôte assidu.)

tribué à créer l'artiste dans l'un aussi bien que dans l'autre.

Mais c'est dans les nouvelles que s'établit le mieux la communion de leurs âmes. La prédilection de Charlotte Niese va vers trois nouvelles qui marquent distinctement les traits caractéristiques du talent de Theodor Storm.

« Une feuille verte » (1) est surtout pour Charlotte Niese une contribution à l'étude du pays natal. Elle aime dans cette œuvre la description de la nature que l'auteur traduit avec amour. Une analyse brève de cette nouvelle attestera ce que nous avançons :

C'est le journal d'un jeune docteur recueilli par un de ses amis. Nous n'assistons pas aux luttes des habitants du Schleswig-Holstein, quoique le héros soit un guerrier. Tout l'intérêt est concentré sur la nature. Soldat et poète à la fois, la fantaisie entraîne avant le combat Gabriel dans une lande au milieu de la bruyère fleurie. Il rêve d'une princesse voulant échapper d'un repaire de serpents, lorsqu'une enfant, à peine une jeune fille, s'assied à côté de lui. Il ne se réveille qu'au contact léger des tresses blondes de celle qui se penche sur lui, et avant même de regarder l'éclat de ses yeux bleus et se croyant toujours le jouet d'un rêve, il lui demande :

« — Comment t'appelles-tu ?

» — Renée.

» — Renée ? et moi je m'appelle Gabriel ! »

Après quelques paroles, elle l'entraîne hors du rêve dans la maisonnette du grand-père qui est agriculteur. Ils passent à travers les rayons solaires qui pareils à un

(1) (Ein grünes Blatt (1850), I, p. 63-74.

filet d'or sont suspendus sur les pointes des herbes et ils aspirent le parfum qu'apporte de temps à autre une brise chaude rasant la plaine. Presque sans mot dire ils arrivent. Il semble que le moindre bruit soit banni de cette solitude. Ils trouvent le vieillard derrière la maison auprès de ses ruches. Celui-ci leur parle de ses abeilles qu'il soigne depuis son enfance. Il narre ses noces, les baptêmes, les funérailles de ses enfants, de ses petits-enfants, et les abeilles semblent être associées à tous les incidents de sa vie. Soudainement Gabriel entend un son sourd et le sol sous lui s'ébranle. Il penche l'oreille vers la terre et écoute. Ce bruit retentit encore une fois. Qu'arrive-t-il ? Tire-t-on le canon ? Le soldat se lève vivement. L'impatience s'empare de lui, il ne peut rester dans cette incertitude. Renée l'accompagne jusqu'à l'endroit où il saura trouver son chemin.

« — Dis-moi encore ceci : pourquoi dois-tu aller à la guerre ? » lui demande-t-elle avant de prendre congé.

« — Ne le sais-tu pas ? »

Elle hausse la tête : « — Le grand-père n'en parle pas. »

Le regard de Gabriel répond pour lui. Un rossignol soudainement se met à chanter dans les buissons, le feuillage murmure.

« — Parle ! » dit-elle enfin.

Il saisit une branche penchée sur la tête de Renée et en coupe une feuille.

« — C'est à cause de cette terre », réplique-t-il, « à cause de toi, de cette forêt, afin qu'aucun être étranger n'y circule, qu'aucune parole que tu ne puisses comprendre n'y retentisse, afin qu'il reste comme il est, comme il doit être, si nous vivons ! Douce atmosphère merveilleusement pure du pays natal ! »

Theodor Storm grave tous les traits particuliers que la nature a empreints sur lui dans cette nouvelle. Le milieu est le pays natal. L'artiste en pénétrant la nature elle-même ne produit pas une copie morte et sans âme, mais une représentation vivante où les faits les plus insignifiants sont notés et nuancés dans toute leur vérité. Rien ne rappelle ici cependant le naturalisme de Gustav Frenssen qui célèbre ainsi la terre natale :

« La parure de ta tête est belle, ce sont ces forêts de hêtres ondoiyants qui moelleusement et chaudement t'enveloppent à la lumière du soleil ; tes yeux sont beaux sous cette chevelure, tes yeux d'un bleu très foncé, aussi profonds que les eaux de l'Uglei... Ton corps est beau par ces champs de blé luxuriants, ces bruyères aux couleurs foncées, douces comme du velours ! Que tu es belle ! Tu as tout ce que peut désirer le cœur, chère terre natale, riante, aux yeux bleus !... Mais tu es la plus belle, lorsque au matin aux premiers rayons du soleil tu apparais en negligé avec tes genoux éclatants, tes pieds blancs et nus... Ta chevelure claire sur la haute dune est agitée par la brise, et toi, tu es assise au bord de l'eau ; les vagues jouent avec tes pieds blancs et ton regard rêveur erre sur les siècles qu tu as vus, sur la mer vaste et houleuse... toi, ma chère terre natale (1). »

(1) G. Frenssen, *Die Sandgräfin*, p. 247 : « Schön ist das Haar auf deinem Haupt, wogende Buchenwälder, weich und warm um dein Haupt sich legend im Sonnenschein. Schön sind deine Augen unter deinem Haar, dunkle, tiefblaue Augen, wie der Uglei so tief. — Schön ist dein Leib, — weiche, üppige Kornfelder, braune Heide, wie Sammet so weich ! Schön bist du ! Du hast alles, was das Herz will, du süsse, lachende, blauäugige Heimat... aber am schönsten bist du, wenn du am Morgen beim ersten Sonnenstrahl, im kurzen

Ou encore : « Ceux qui n'ont pas vu tes mers, ô ma terre natale, ne te connaissent pas ; ils ignorent ta grandeur. Celui qui parcourt tes forêts et tes landes et qui se mire dans tes lacs, celui-ci se repose en quelque sorte sur ta poitrine : il voit les éclairs de tes yeux, il voit la magnificence de ton corps, il te sent vivre (1). »

Si Gustav Frenssen est lyrique, Theodor Storm l'est plus puissamment. L'harmonie de ses images est l'expression de son âme artiste. Il a épié le moindre murmure du sol natal dont il fait exprimer la poésie à son héros, Gabriel. Il semble qu'il fasse voir la chaleur vibrant dans l'atmosphère et il note jusqu'au vol des papillons.

La plus humble expression de la vie est traduite avec un charme intime dans les paysages de Theodor Storm : le patriotisme est l'élément créateur de son art. Les mots « qu'il reste comme il est, comme il doit être, si nous vivons » indiquent l'état d'une nécessité absolue, inséparable de l'existence terrestre des habitants. La nostalgie est exprimée dans ces mots, on sent la dureté de l'expatriation qu'une guerre malheureuse pourrait

Gewand, mit schimmernden Knieen, mit weissen, nackten Füssen über die hohe Düne kommst. — Dein helles Haar flattert im Meerwind, und du sitztest am Wasser und lässt die Wellen mit den weissen Füssen spielen und schaut mit deinen Augen träumend über die Jahrtausende, die du erlebt hast, über ein weites, wallendes Meer... du meine liebe Heimat. »

(1) G. Frenssen, *Die drei Getreuen*, p. 327 : « Die deine Meer nicht sahen, Heimat, kennen dich nicht. Sie kennen deine Grösse nicht. Wer durch deine Wälder und Heide wandert und in deine Seen blickt, liegt an deiner Brust ; er sieht deiner Augen Leuchten, deines Leibes Pracht, dein Atmen. »

amener. Ils veulent dire ceci : « Sous les hêtres de ma terre je peux vivre, sous les palmiers des contrées méridionales je dois mourir ! »

Theodor Storm révèle à Charlotte Niese les secrets de son art. Dans « Corisande » l'imitation d' « Une feuille verte » est le plus sensible. Les descriptions de la nature du Schleswig-Holstein tiennent la place prépondérante, et Charlotte Niese ne se montre ici pas moins lyrique que Theodor Storm lorsque les paysages de son pays l'inspirent.

Dans les œuvres postérieures de Theodor Storm, l'action supplante la nature, la place accordée au cadre est plus restreinte et Charlotte Niese suit cet exemple, mais jamais elle ne se montre indifférente à l'attrait du sol natal. Toutes les nouvelles l'affirment.

Theodor Storm lui a ouvert cette voie féconde où elle cueille ses plus beaux lauriers. C'est qu'elle n'abandonne pas au hasard dans ses nouvelles la peinture des caractères. Tous ses personnages sont issus de cette province avec leurs coutumes, leurs idiomes, leur tempérament. Par ces images si fidèles elle est, bien mieux que son maître, l'écrivain régionaliste.

Si Charlotte Niese doit à Theodor Storm le culte de la terre natale, elle néglige de suivre son maître dans les problèmes troublants de l'hérédité. On sait que par la part que cet écrivain accorde au naturalisme il peut être considéré comme un des adeptes de Zola.

La nouvelle « Carsten Curator » (1) nous en offre une preuve : toute la frivolité de même que l'amour du père semblent être légués par la mère mourante au fils immo-

(1) Carsten Curator (1877), III, p. 204-254.

ral. Dans « A l'Université » (1) notre écrivain répudie le procédé de son maître d'élever au centre de l'action une héroïne sensuelle et coquette. Elle ne veut pas accepter son réalisme ; ce qu'elle retient de lui, ce sont les sentiments intimes, le monde des mystères qui charment sa nature romanesque.

Chez aucun autre écrivain moderne autant que chez Theodor Storm ne se trouve aussi vivace l'amour du passé. Il possède ce don rare de se plonger tout entier dans un monde qui n'est plus. Très souvent c'est par la tradition orale qu'il a recueilli les vieux souvenirs, ou bien ils sont l'écho fidèle de sa jeunesse. Quelquefois un portrait seul ou l'aspect d'un tombeau de famille suffit pour le transporter dans les temps abolis qu'il révèle à nos yeux en les animant d'un souffle vivant. Tout palpite sous sa plume, la poussière même sur les vieux meubles semble se soulever pour danser dans la lumière rose pénétrant à travers les petites vitres des vieilles maisons.

Charlotte Niese admire sincèrement ce talent évocateur de Theodor Storm. C'est de cette admiration que naît chez elle le désir de suivre son maître. Or, parce qu'elle est naturellement douée de la faculté d'observation qui chez elle peut s'exercer favorablement dès l'enfance et qu'elle a le don de la résignation calme, elle réussit à peindre le passé avec la même maîtrise que Theodor Storm.

Dans « Le cavalier au cheval blanc » (2), notre auteur, selon son aveu personnel, s'incline devant l'élément

(1) Auf der Universität (1862), I, p. 275-324.

(2) Der Schimmelreiter (1886-1888), V, p. 1-94.

mystérieux du maître. Il est certain que son regard s'est arrêté à la première nouvelle, intitulée « Marthe et son horloge » (1). Elle a sympathisé avec cette vieille Marthe abandonnée dans sa vieillesse sans être solitaire. Ayant prêté des parcelles de son âme aux vieux meubles qui l'entourent, ceux-ci, dans le calme monotone de sa chambre, sont devenus des amis qui causent avec elle des jours abolis. Charlotte Niese a créé un pendant à cette œuvre dans « Le buffet de Lena Suhr ». Lena, vieille comme ses meubles et portant les marques des griffes du temps, se défait de ses objets. Elle se prive ainsi de cette consolation donnée par l'âme des choses qui a adouci l'isolement de Marthe, et en définitive elle reconnaît que la vente de son mobilier a aggravé sa détresse.

Charlotte Niese se conforme à Theodor Storm dans la religion du passé ; elle avoue ingénument : « Vieux temps ! Moi aussi j'aimerais d'être assise ainsi pour penser aux vieux temps... les vieux souvenirs sont les meilleurs (2) ! »

Elle se modèle sur son maître quand, au lieu de se complaire dans les sentiments intimes, il rentre dans le domaine de la fantaisie. Son culte pour ce qui fut la pousse à vénérer les croyances superstitieuses de son peuple. Elle est saisie par la force de cet élément qui devient si puissant dans « Le cavalier au cheval blanc ».

Cette nouvelle est empreinte d'un caractère très fan-

(1) *Martha und ihre Uhr* (1847), II, p. 80-84.

(2) *Licht und Schatten*, p. 300-301 : « Alte Zeiten ! Ich könnte auch so sitzen und an alte Zeiten denken... Alte Erinnerungen sind doch die besten ! »

tastique. Ce qui dans les récits antérieurs de Theodor Storm paraît accessoire, devient essentiel dans « Le cavalier au cheval blanc ». La trame lui a été fournie par une légende recueillie des lèvres de son aïeule. Avec un art très délicat, l'auteur utilise les détails des superstitions auxquelles il semble ajouter foi. Il choisit comme conteur un ancien maître d'école, vieillard sceptique.

Celui-ci se trouve dans une petite auberge écartée, sur la côte ouest du Schleswig-Holstein, par une nuit sombre. Le surintendant des digues (Deichgraf) et ses subordonnés y entrent aussi. Ils entendent la tempête siffler autour de la maison, ils craignent l'attaque des grandes eaux, car plus d'un parmi eux a vu passer le cavalier sur son cheval blanc. Le narrateur révèle à ses auditeurs l'origine pauvre de Hauke Haien, de celui qui est aujourd'hui le cavalier mystérieux. Il raconte sa vie, sa lutte, ses efforts pour réaliser les rêves de son ambition : se faire surintendant des digues, et il explique pourquoi, arrivé au but, les obstacles se dressent toujours de nouveau devant cet homme. Cette puissance d'énergie de l'ambitieux excite la défiance de ses compatriotes qui croient à toutes sortes de génies de la mer. Ils affirment en connaître un qui, au clair de lune, dans un ilot en face de leur côte, apparaît sous la forme d'un cheval blanc s'évanouissant cependant à l'approche de ceux qui osent aborder dans l'ilot. Chose étrange ! Depuis que le surintendant des digues, sur un cheval blanc que nul ne pouvait dompter, galope le long des digues, le spectre semble avoir disparu. Aussi le bruit court-il que Hauke Haien est le suppôt du diable. La haine pour lui s'accroît tout autant par la lutte entre-

prise contre leurs superstitions que par les impôts plus élevés, nécessaires à faire endiguer la partie conquise sur la mer. Espérant diminuer leur charge, Hauke Haien néglige de faire réparer une digue intérieure, bien qu'il voie le danger en cas de tempête. Sa faute tombe sur lui-même. Les eaux redoutées arrivent par une nuit obscure. Le surintendant des digues surveille le sauvetage. Au moment du danger cependant il laisse percer à jour son mobile par la défense d'ouvrir la nouvelle digue, suprême moyen de sauver le pays. Sa fin est lugubre. Les flots l'engloutissent avec son cheval, sa femme et son enfant périssent. Le héros est puni par où il a péché ; mais, plus encore que ses fautes, ce sont les superstitions de ses compatriotes qui l'ont fait périr.

Telle est la légende qu'aujourd'hui encore racontent les aïeules. L'ancien surintendant des digues chevauche son blanc coursier par les nuits d'orage, et, si nul n'entend le trot ni le hennissement, tous frissonnent de peur. On comprend aisément quel parti Charlotte Niese tire de cet élément mystérieux qui tient si fortement à l'esprit des habitants du Schleswig-Holstein.

Notre auteur n'a pas donné d'œuvres comparables au « Cavalier au cheval blanc », mais elle a compris combien les phénomènes de la nature ont agi sur l'esprit de nos ancêtres. Dans le roman « Dans la lande », le pays des bruyères brunes est décrit avec ses tumulus, ses vastes marais d'où sortent les vapeurs qui trompent le voyageur insouciant, en l'entraînant dans un gouffre de vase. Grâce à ce fond, Charlotte Niese éveille chez ses lecteurs une sombre disposition, où l'âme semble prête à s'envelopper dans cette atmosphère de terreur qui réunit maître et valet dans le même émoi.

Lorsque le comte de Trolle conduit lentement son

cheval vers Colslett, il voit Maren, son ancienne servante, au bord de la route :

« — Eh bien, ma vieille, dit-il en arrêtant son cheval : Tu as encore été te promener dans la lande ? Monte donc ici près de moi.

» Karen secoua la tête : — Mes pensées sont trop lourdes pour la voiture... Je ne dors pas la nuit et je prévois des malheurs. Je sais, vous autres gens de la haute, vous êtes tout autres que nous, les humbles, mais une couronne de comte ne protège pas non plus contre le malheur. Sois sur tes gardes ! En rêve j'ai vu flotter le drapeau cravaté de deuil sur Trolleborg.

» — Que m'importent tes rêves ! dit le comte d'un ton plus tranquille, mais un pli se creusa entre ses yeux (1). »

Dans une autre scène du même roman nous voyons cette vieille mystique guérir un soldat qu'elle vient de trouver sur la route. Pour panser la blessure, elle descend de sa voiture et commande à son compagnon :

« — Place-toi devant les chevaux et regarde vers le nord. Je vais faire une incantation !... Aux pieds du

(1) Auf der Heide, p. 239-240 : « Nun Alte ? » fragte er, sein Pferd anhaltend. « Bist du wieder einmal auf die Heide spaziert ? Steig bei mir auf »... Karen schüttelte den Kopf... : « Meine Gedanken sind zu schwer für den Wagen... Ich schlafe keine Nacht, und ich sehe Unheil kommen. Ich weiss, ihr Vornehmen seid anders als wir Niedriggeborenen, aber auch die Grafenkrone hilft nicht gegen Unglück. Hüte dich ! Ich habe im Traum die schwarze Fahne von Trolleborg wehen sehen ! » — « Lass deine Träume ! » sagte der Graf ruhiger, aber eine finstere Falte stand zwischen seinen Augen. »

valet se tortillait une petite couleuvre bleue à collier. Il leva le pied pour l'écraser de son lourd sabot, mais il la laissa continuer son chemin. Lorsque l'on prononce l'incantation on ne doit pas tuer d'animaux. Il savait cela aussi bien que tous ses compatriotes (1). »

L'élément mystérieux dans Charlotte Niese est moins compliqué que chez son maître, mais il est aussi fréquemment évoqué. Des rêves et des superstitions vont ensemble, de sorte que le conteur ne les distingue guère lui-même les uns des autres. Citons encore :

« Aux païens noyés dans les marais il advient toutes sortes de choses. Chez cet homme tout n'était pas dans l'ordre non plus. Nous avions alors une bonne à la ferme qui prétendait l'avoir vu. Il était assis sur le tumulus et avait demandé que nous le remettions dans sa tourbière. Plus tard elle dit cependant qu'elle avait seulement rêvé cela (2). »

Le plus souvent notre auteur se contente d'indiquer le merveilleux sans y insister. Ainsi dans les lignes suivantes :

(1) Auf der Heide, p. 9 : « Stelle dich vor die Pferde und sieh nach Norden. Ich muss den Blutsegen sprechen! »... Vor den Füßen des Knechtes schlängelte sich eine kleine blaue Ringelnatter. Er hob den Fuss, um sie mit dem schweren Holzschuh zu töten, dann aber liess er sie weiter gleiten. Wenn das Blutgebet gesprochen wird, darf man kein Tier töten. Das wusste er so gut wie jeder seiner Landsleute. »

(2) Auf der Heide, p. 53 : « Mit den Heidenmenschen im Moor passiert allerlei. Mit diesem Kerl war auch nicht alles so, wie es sein sollte. Wir hatten damals ein Mädchen auf dem Hofe, das wollte ihn nachher gesehen haben. Er hatte auf dem Hünen-grabe gesessen und gerufen, wir sollten ihn wieder in sein Torf-moor legen. Später sagte sie aber, sie hätte nur geträumt.

« Mon cheval prit peur ! interrompt Kurt. Sur le bord du chemin devait se trouver quelque chose d'anormal. Et en parlant il se souvint d'avoir vu une ombre grise qui, semblable à un fantôme, levait les bras et avait effrayé Kitty (1). »

Charlotte Niese trouve dans Theodor Storm des exemples où le merveilleux est représenté avec humour. Dans « A la maison du brasseur » (2) ce sont les croyances aux revenants qui ont détruit complètement la bonne renommée d'une maison. L'écrivain réagit contre ce jeu de la fatalité et empêche que la maison hantée ait un destin tragique. Dans ce but il ridiculise la hantise.

Notre auteur a raconté de la même manière sous le titre « Notre femme blanche » un mauvais tour de ses frères : Ceux-ci, déguisés en fantômes dans la nuit du 1^{er} janvier, apparurent aux domestiques terrorisés. Toutes les légendes dont les peuples du Nord ornent si volontiers cette nuit solennelle s'y révèlent. C'est la nuit où se montrent les spectres ; seul celui qui est né le vingt-neuf février a le droit de leur parler, celui qui veut leur échapper doit solidement fermer les yeux dans l'obscurité.

La ténacité des superstitions y est personnifiée par la vieille cuisinière Stina. Elle sent bien qu'elle a été

(1) Auf Sandberghof, p. 113: « Mein Pferd scheute ! » warf Kurt ein. Am Wege muss etwas Sonderbares gewesen sein. Und wie er sprach, kam ihm die Erinnerung an einen grauen Schatten, der gespenstisch die Arme erhoben und Kitty erschreckt hatte.

(2) Im Brauerhause (1878-79), III, p. 130-153.

jouée par les garçons, mais, selon Charlotte Niese, elle croit encore aujourd'hui fermement aux revenants qui viennent troubler les gens dans la première nuit de l'année.

En résumé, ni chez Theodor Storm, ni chez Charlotte Niese, le merveilleux n'est la production de leur imagination. Ils le recueillent tous deux de la bouche même du peuple. Theodor Storm par exemple dans « A la maison du brasseur » se rapporte à la chronique de Husum par Lassen (1), et Charlotte Niese nous dit elle-même :

« Dans notre île, les esprits ont toujours fait des leurs. Durant les soirées d'hiver entre enfants, nous entendions parler d'eux et nous échangeions nos connaissances. Il n'était pas du tout désagréable d'être assis devant un feu pétillant et de parler fantômes, surtout les soirs des journées froides où les corbeaux croassaient et où les arbres paraissaient murmurer, où l'on avait peur de descendre l'escalier médiocrement éclairé dans la maison du grand-père, où les vieux bahuts dans l'antichambre avaient un air si effrayant et où toute la maison était si tranquille ! si tranquille ! que l'on croyait, — tant le silence était grand, — percevoir des bruissements. »

Puis elle nous explique qui était la femme blanche.

Elle n'était pas de notre invention. Elle était le fantôme que tout le monde voulait toujours avoir vu une fois. Ou bien c'était un ivrogne qui mourait peu après, ou bien c'était le veilleur de nuit qui, tiré de sa somnolence, parcourait, ivre de sommeil, les rues et voyait près de notre maison quelque chose de blanc. Naturellement il

(1) Voy. Dr. Paul Schütze, Theodor Storm, p. 207.

n'avait pas voulu se rendre compte exactement du mystère, pour cette raison tout d'abord qu'il aurait dû mourir bientôt après. On nous racontait toutes ces histoires et bien d'autres encore. En vain nous protestions et déclarions ne pas croire à la femme blanche, on se moquait purement et simplement de nous (1).

Malgré l'assertion de notre auteur, il paraît étonnant que de telles survivances à des croyances absurdes fussent encore vivantes chez le peuple, il y a à peine cinquante ans; mais n'oublions pas que la vie dans la petite île de Fehmarn, même aujourd'hui, est comme

(1) Die braune Marenz und andere Geschichten, p. 214-15, 18: Auf unserer Insel haben die Geister von jeher ihr Wesen getrieben; in jeder winterlichen Kindergesellschaft hörten wir von ihnen und tauschten unsere Kenntnisse aus. Es war auch durchaus nicht ungemütlich, vor dem prasselnden Feuer zu sitzen und von Gespenstern zu sprechen, besonders an den kalten, grauen Tagen, wo die Raben so krächzten, und die Bäume rauschten, wo es ungemütlich war, die matt erhellte Treppe in Grossvaters Haus hinabzuschlüpfen, wo die alten Schränke auf der Diele so sonderbar unheimlich aussahen, und das ganze Haus so still war, so still, dafs man glaubte, vor lauter Schweigen Geräusche zu hören. Uns gehörte die weisse Frau nicht. Sie gehörte zu Grossvaters Haus und waltete dort als Gespenst. Irgend jemand wollte sie auch immer einmal gesehen haben. Entweder war es ein Betrunkener, der bald darauf starb, oder der Nachtwächter, der, durch irgendein Geräusch aus dem Schlummer erweckt, schlaftrunken durch die Strassen ging und bei unserm Hause etwas weisses sah. Ganz genau hatte er natürlich nicht hinschauen mögen, schon aus dem Grund, weil er dann bald hätte sterben müssen. Wir erfuhren alle diese Geschichten und noch viele mehr. Vergebens war unser Widerspruch, dass wir nicht an die weisse Frau glaubten; wir wurden einfach ausgelacht. »

endormie ; et que les superstitions y sont plus facilement conservées qu'en province.

« Ma ville natale est encore de nos jours oubliée du monde, et sans doute il se passera bien des années avant que le sifflement d'une locomotive se fasse entendre dans son voisinage. Alors aussi elle perdra beaucoup de cette originalité que je voudrais conserver telle qu'elle a été (1). »

Disons-nous qu'au grand regret de notre auteur l'ouverture de la ligne Hambourg-Lübeck-Fehmarn-Laaland-Copenhague approche à pas de géants. Charlotte Niese semble être insensible aux avantages que le commerce allemand-danois en retirera. Que lui importe que l'on ne mette plus qu'un jour pour aller et retourner de Hambourg à Copenhague ! Son île telle qu'elle était jadis lui plaît bien mieux !...

En général le peuple du Schleswig-Holstein s'est montré en tous les temps fortement attaché à la tradition, même à tout ce qui touche aux superstitions. A l'époque où en Allemagne on s'éleva contre la magie, un pasteur (2) du Schleswig-Holstein maudit avec verve et passion dans une apologie tous ceux qui nient l'existence des revenants. Le partisan de l'occulte traite dans son livre de l'air extérieur des esprits, de leur essence, de leur puissance dans ce monde-ci et enfin de leur but :

(1) Aus dänischer Zeit, p. 12 : « Weltvergessen ist sie noch heute, und es wird wohl noch etliche Jahre dauern, ehe das Pfeifen der Lokomotive in ihrer Nähe gehört wird. Dann aber wird auch viel von ihrer Absonderlichkeit verschwinden ; ich möchte sie festhalten, wie sie gewesen ist ! »

(2) Pastor P. Goldschmidt (Sterup) : Der Hölliche Morpheus. Hamburg, 1704, Gottfried Liebernicket, éditeur.

« Dieu, explique-t-il, admet les visions pour corriger l'homme s'il est méchant. » Le vieux théologien aurait goûté avec un plaisir immense la petite nouvelle de Charlotte Niese « Mademoiselle v. Ehren ». En effet, c'est par la crainte des esprits que l'imagination crédule de la méchante demoiselle lui inspire une conduite moins rigoureuse à l'égard de sa propre famille.

Les nombreuses fables, chansons et contes collectionnés par K. Müllenhoff (1) font connaître combien de tous les temps, justement dans notre province, les superstitions ont fleuri. Les plus petits villages, tels que Tombüll et Puttgarden ont eu des légendes attestant les croyances aux fées, aux revenants et aux gnomes.

Aussi n'est-il pas étonnant que Theodor Storm et Charlotte Niese avec leur grand amour du passé aient mis en lumière le prestige des superstitions. Ils sont devenus les plus purs héritiers de la tradition de leur race. Aucun autre écrivain du Schleswig-Holstein n'égale dans la peinture du merveilleux Theodor Storm et Charlotte Niese, pas même Gustav Frenssen qui pourtant avoue: « Le pays est vieux et a beaucoup vécu. (2) »

Charlotte Niese a admiré la technique littéraire de son maître assez vivement pour l'adopter dans la composition de ses nouvelles.

Theodor Storm s'est imposé la loi de rester dans le cadre de la nouvelle sans aborder le roman. Il a rompu

(1) Karl Müllenhoff, célèbre philologue, né à Marne (Holstein) en 1818, professeur d'allemand à Kiel et à Berlin, décédé en 1884 : Schleswig-Holsteinische Sagen, Max Liebscher, éditeur, Sieben.

(2) G. Frenssen, Jörn Uhl, p. 291: « Es ist kein Ende des Erzählens. Dies Land ist alt und hat viel erlebt. »

en Allemagne avec la théorie de Tieck, d'après laquelle la nouvelle est le récit bref d'un évènement captivant par sa rareté et présentant un dénouement inattendu (1). Theodor Storm alla plus loin : « La nouvelle n'admet pas seulement, mais elle exige la perfection de l'art (2). » Nous n'ignorons pas que petit à petit seulement Theodor Storm finit par justifier sa propre théorie, mais nous reconnaissons déjà dans l'auteur de l'« Immensee » un novelliste original et attrayant.

Le procédé le plus caractéristique de la technique de Theodor Storm, et celui qu'adopté Charlotte Niese dans ses nouvelles, c'est la prédominance du discours direct. Il aime cette forme vive grâce à laquelle il donne au lecteur l'illusion de voir les évènements du passé reconstitués avec une telle précision, qu'ils semblent datés d'hier. Tantôt le récit est narré par un témoin oculaire, tantôt par un ami du héros, ou bien l'auteur se substitue au personnage. Le plus souvent il ajoute un élément nouveau. Il représente l'action d'abord sous la forme d'une courte introduction, puis une conclusion en rapport avec le sujet le met dans une sorte de cadre fait à souhait. Nous trouvons ce procédé religieusement suivi dans presque toutes les nouvelles, seulement il semble bien qu'à la fin de sa carrière Theodor Storm ait encore

(1) J. Minor : Tieck als Novellendichter (Akademische Blätter 1848, p. 129) et Heinrich Reiter und Tony Kellen : Der Roman (Fredebeul und Koenen, Essen-Ruhr, p. 87) : « Die Novelle ist für Tieck die kurzgehaltene Darstellung einer durch ihre Ungewöhnlichkeit fesselnden und überraschenden Wendepunkt darbietenden Begebenheit. »

(2) Dr Paul Schütze, Theodor Storm, p. 300 : « Die Novelle duldet nicht nur, sie stellt die höchsten Forderungen der Kunst. »

perfectionné son art. Dans « Immensee » l'introduction se présente sous ce titre « Le vieux », et à la conclusion ce retour vers le passé est dissipé par la venue brusque d'une servante apportant une lampe et rappelant ainsi le présent par un symbole.

Les « Histoires du Holstein » marquent glorieusement le profit que Charlotte Niese tire de l'étude de son maître. Les introductions sont aussi variées et aussi bien placées, et les conclusions moins tragiques ne sont jamais trop brusques. Au commencement dans « Flinsheim le fou » le lecteur voit les habitués d'un café se rassembler après l'enterrement d'un notable concitoyen. La conversation, plus animée que d'habitude, tombe sur un parent du défunt avec lequel un des habitués était lié d'amitié. Celui-ci va prendre la parole, c'est par là que Charlotte Niese familiarise l'auditoire avec lui :

« Pas un seul des personnages qui l'après-midi se réunissaient au café et buvaient du punch, ne savait tant d'histoires que le vieux conseiller privé ; et personne ne les racontait si bien. Mais il n'était pas toujours communicatif, surtout depuis que les ans avaient refroidi son ardeur, il pouvait rester assis des heures entières devant son verre, silencieux et indifférent. A ces moments-là, personne ne devait lui adresser la parole ; et, si l'on osait le faire, c'était à ses propres risques et périls ; il fallait s'attendre à une réponse polie, mais glaciale (1). »

(1) Geschichten aus Holstein, p. 117 : « Keiner der Herren, die nachmittags in der Weinstube sassen und Punsch tranken, wusste so viele Geschichten wie der alte Geheimrat, und keiner erzählte sie so gut. Aber er war nicht immer in mittheilsamer Stimmung. Besonders in seinen letzten Lebensjahren konnte er lange schwei-

Les lecteurs font sa connaissance par une journée où le don de la parole semble lui être favorablement rendu. Il retrouve une juvénile ardeur ; il excite notre intérêt si bien que nous croyons être au milieu des auditeurs.

Remarquons encore dans « Le chambellan peu sociable » l'habileté de Charlotte Niese pour faire la trame du récit : Elle suppose que, perdue dans un bois, elle a recueilli des lèvres d'un serviteur l'histoire de la vie de l'ancien chambellan.

Dans « Corisande » l'intérêt de l'action est porté sur la fin où l'artiste semble avoir voulu concentrer tous ses effets. On voit la malade fiévreuse étendue dans le jardin un jour de chaleur suffocante ; elle termine sa confession juste au moment où un orage paraît venir à point pour l'interrompre.

La manière de Charlotte Niese de mettre en scène le héros et d'amener la conclusion est aussi ingénieuse que celle de l'auteur d' « Immensee » et de « Le cavalier au cheval blanc ».

Les tendances de Theodor Storm dans sa période de maturité influencent notre auteur dans « Sur les traces à demi-effacées ». Nous savons avec quelle conviction elle se prononça sur la nouvelle « Aquis Submersus » (1) la proclamant « le plus beau fleuron de la couronne du maître ». Dans toute cette œuvre où les procédés s'enchaînent pour démontrer uniquement la

gend und anscheinend teilnahmslos vor seinem Glase sitzen. Dann durfte ihn niemand anreden, und wer es dennoch versuchte, der tat es auf eigene Gefahr und musste sich auf eine höfliche, aber kühle Abweisung gefasst machen. »

(1) Aquis Submersus (1875-1876), II, p. 211-270.

survivance du passé dans une famille, Charlotte Niese s'est surtout attachée à imiter la manière de Theodor Storm : elle puise l'intérêt dans une vieille chronique.

Au commencement de son récit elle conduit le lecteur dans la maison paternelle à une époque où le seul frère du grand-père y vit. Nous apprenons que ce parent, vieillard savant, connu jusque dans les environs de la petite cité de Burg comme collectionneur passionné, était la proie des antiquaires de toute espèce. Bien qu'il répétât cent fois qu'il ne s'intéressait qu'aux livres d'histoire, on lui offrait toujours de vieilles assiettes ébréchées d'une valeur douteuse. Un jour chez ce vieux parent Charlotte Niese voit une pauvre femme que l'oncle redoutait à cause de son importunité et qui comme d'habitude le pressait d'acheter un manuscrit. L'oncle Daniel accepta le marché ; il mit de côté les pages et les réserva pour charmer le loisir des soirées d'hiver. La mort interrompt son projet et Charlotte Niese en possession des vieux parchemins en tire la matière de son récit.

L'authenticité de l'évocation du passé s'affirme chez Theodor Storm et chez Charlotte Niese dans la manière de décrire la nature. Dans « Aquis Submersus » l'expression du sentiment de la nature nous semble cependant moins en conformité avec le sujet qu'elle ne l'est dans la nouvelle de Charlotte Niese :

« On n'entendait plus rien : seuls dans les profondeurs du jardin les rossignols chantaient et dans le lointain le petit ruisseau qui coulait derrière les haies, murmurait... Si, comme il est dit dans les chansons, la belle déesse païenne Vénus ressuscite parfois la nuit et se promène pour troubler les cœurs humains, ce doit être en une nuit comme celle-ci. La lune répandait sa clarté sur la

terre, par la fenêtre entraît le parfum pénétrant des fleurs et dans le lointain au-dessus de la forêt des éclairs muets se jouaient dans la nuit (1). »

Comparons à cette citation glanée chez Theodor Storm quelques lignes de Charlotte Niese:

« Nous nous trouvâmes bientôt dans un charmant jardin de couvent. Là fleurissaient et embaumaient maintes belles plantes que je n'avais jamais vues; et c'était agréable de regarder la verdure des arbustes et des buissons. Même un petit ruisseau le traversait; on aurait dit que c'était le moment où le rossignol entonnait sa chanson que j'aurais volontiers entendue (2) ! »

L'expression du sentiment de la nature chez Theodor Storm est plus humaine que chez Charlotte Niese qui idéalise le paysage. Theodor Storm se révèle plus moderne.

Quant au style, on reprocherait à l'un et à l'autre d'employer de nombreux archaïsmes, créant par là un

(1) Aquis Submersus, p. 242: « Kein Laut war mehr als aus des Gartens Tiefe das Schlagen der Nachtigallen und von fern das Rauschen des Wasserleins, das hinten um die Hecken floss... Wenn, wie es in den Liedern heisst, mitunter noch in Nächten die schöne heidnische Frau Venus aufersteht und umgeht, um die armen Menschenherzen zu verwirren, so war es dazumalen eine solche Nacht. Der Mondschein war am Himmel ausgetan, ein schwüler Ruch von Blumen hauchte durch das Fenster, und dorten überm Walde spielete die Nacht in stummen Blitzen. »

(2) Auf halbverwischten Spuren, p. 40: « Wir waren bald in einem lieblichen Klostergarten. Dort blühte und duftete manch schön Gewachs, das ich noch nimmer gesehen, und das junge Grün der Sträucher und Gebüsch war gut anzusehen. Auch ein Bächlein floss durch den Garten, und mir war, als wenn Frau Nachtigall ein Lied beginnen wollte, was ich gern gehöret. »

idiome qui n'a jamais existé. Charlotte Niese emploie autant que son maître les mots tombés en désuétude, elle reproduit avec habileté le style « naïf et sincère, quelque peu lourd et gauche du bon vieux temps » que la critique admire dans « Aquis Submersus » (1). Citons à ce sujet « Denn nichts Gewöhnliches will ich schaffen, wie es die Schreiber thun, sondern etwas, das lieblich ist vor Gott und den Menschen. Und oftmals ist es auch hier, im Städtlein, schwer, der Ruhe und Arbeit zu pflegen, da manche Leute mich gern besuchen, um mit mir zu reden, oder gar meinen Rat sich erbitten, wie es Herr Michael Kohlbaum fast täglich thut. Und ist dies der Pfarrer hiesiger Gemeinde, ein ernster, stiller Mann, so mich einen « Feuerkopf » nennet, mir aber doch zuhöret und nach vielem fraget (2). »

Dans la nouvelle « Sur les traces à demi-effacées » aucun détail décoratif ne manque pour compléter l'illusion du passé. C'est dans les superstitions, dans les doctrines hérétiques, dans la vie de la noblesse barbare, qu'on retrouve la méthode suivie par Theodor Storm.

(1) Dr Paul Schütze, Theodor Storm : « Er trifft die naive, treuherzige, etwas eckige und ungelenke Schreibweise der alten Zeit vortrefflich ».

(2) Auf halb verwischten Spuren, p. 12 : « Car je ne veux rien écrire de commun comme le font les « écrivailleurs », mais quelque chose d'agréable à Dieu et aux hommes. Et souvent il est difficile dans cette petite ville de se reposer et de travailler. En effet, beaucoup de gens viennent volontiers me voir pour causer avec moi, pour me demander un conseil comme fait M. Michael Kohlbaum presque chaque jour. C'est le curé de la paroisse, homme sérieux et tranquille, qui me traite de « soupe au lait » mais m'écoute néanmoins et me pose beaucoup de questions.

II. — Conrad Ferdinand Meyer (1)

Les nombreux efforts de Theodor Storm pour faire revivre le passé ont profondément influencé Charlotte Niese pour la composition de ses nouvelles. Ils ont servi d'heureuse initiation à l'étude d'un autre écrivain contemporain de tout premier ordre, qui ne se borne pas au cadre resserré de la nouvelle, mais qui s'élève jusqu'au roman historique. Charlotte Niese avoue : « En lisant les nouvelles de Theodor Storm dans lesquelles l'auteur est tout près de se révéler romancier (2), je sentais mes aspirations dépasser l'idéal que je m'étais formé, à ce moment je trouvais un nouvel initiateur : le roman « Jürg Jenatsch » de Conrad F. Meyer.

Theodor Storm a donc éveillé chez elle ce goût de perfection ; elle trouve dans l'art de Theodor Storm et dans celui de Conrad F. Meyer des points communs. Nous verrons qu'il en sera de même pour Marie v. Ebner-

(1) Conrad F. Meyer, né à Zurich le 12 octobre 1825, fit ses études au Lycée de sa ville natale. Il vécut ensuite à Lausanne et à Genève. Il s'adonna quelque temps à l'étude du droit, puis de l'histoire, et devint homme de lettres ; il fit un voyage à Paris et en Italie et se maria à son retour (1875) avec la fille du colonel Ziegler. Conrad F. Meyer mourut le 28 novembre 1898 : « Huttens letzte Tage », Gedichte (1872), Jürg Jenatsch (1876), Gedichte (1882), Die Hochzeit des Mönchs (1884), Die Richterin (1885), Die Versuchung des Pescara (1887), Angela Borgia (1891), Leipzig.

(2) Charlotte doit penser aux nouvelles « Aquis Submersus » et « Le cavalier au cheval blanc ».

Eschenbach. Bien des fois un rapprochement se fait dans la pensée des trois maîtres de Charlotte Niese et on éprouve un certain embarras à préciser exactement chez lequel des trois elle puise son inspiration. Le cadre étroit de ce travail ne nous permet pas de tracer strictement les tendances analogues de leur manière, nous admirons simplement avec quelle harmonie se fondent dans l'œuvre de Charlotte Niese les influences exercées par Theodor Storm, Conrad F. Meyer et Marie v. Ebner-Eschenbach.

L'aveu de notre écrivain cité ci-dessus nous semble assez important pour attirer l'attention. Conrad F. Meyer écrit tard son roman « Jürg Jenatsch », le seul livre que Charlotte Niese ait reconnu digne de lui servir de modèle. Ce fut dans la production de Conrad F. Meyer une œuvre de maturité; elle était née d'un labeur patient comme le fruit lentement mûri par les rayons de soleil. Charlotte Niese ne pouvait mieux choisir son maître. « Jürg Jenatsch » réunit au plus haut degré les traits essentiels de la manière de Conrad F. Meyer. Elle prend chez lui la peinture vivante du fond historique, le caractère des personnages et la forme.

« Jürg Jenatsch » se déroule dans une période guerrière de l'histoire du XVII^e siècle. La période française de la guerre de trente ans allait s'ouvrir, les protestants du Tyrol luttèrent désespérément contre le St-Empire et toutes les horreurs des guerres religieuses mettaient les habitants dans la cruelle nécessité de se soumettre ou de s'expatrier. Ces événements remarquables se déroulent au début du roman. Le désespoir s'empare des habitants qui croient tout perdu. Le narrateur nous montre un seul homme qui ne veut pas se décourager. « Le pays à présent, hélas ! dit-il, est une femme enchaînée au

rocher, déchirée par les dragons qui jettent des flammes, mais il recouvrera sa liberté. »

L'espoir de Jürg Jenatsch est actif. En effet, après diverses péripéties, sièges et prises de ville, le tableau de ces événements s'achève en apothéose par la libération de la Valteline.

Conrad F. Meyer conserve la donnée historique. Selon un critique, le goût de l'histoire chez cet auteur est un penchant naturel (1) ; de bonne heure il s'était adonné aux recherches historiques, aussi l'histoire fait-elle la base de ses conceptions ; mais son imagination brode un peu à la manière d'un Walter Scott ou d'un Alexandre Dumas.

Comment l'auteur de « Jürg Jenatsch » procède-t-il pour dérouler à nos regards son tableau ? La tâche qu'il assume consiste à donner l'impression de la vie, de telle sorte que l'esprit du lecteur malgré lui s'identifie avec le passé, semblable au voyage matinal, chez Geibel, qui, au bruissement des feuilles de hêtres et au murmure d'une source dans la forêt, tombe à genoux involontairement, croyant entendre le son puissant des orgues et prenant les troncs d'arbres pour des colonnes qui soutiennent la voûte du temple (2). Cet élan mystique que le maître de Charlotte Niese éveille chez ses lecteurs naît de la combinaison heureuse du paysage natal avec les événements. Loin d'accepter la théorie des écrivains qui admettent l'insensibilité de la nature, Conrad F.

(1) Wilh. Holzamer, Conrad F. Meyer (Die Dichtung, Band XXIII, p. 15) : Der Sohn hatte vom Vater die Lust an der Historie.

(2) E. Geibel, Gedichte, Morgenwanderung.

Meyer la fait participer intimement aux événements historiques ; chez lui elle sert de cadre à l'action :

« Dans l'écurie de l'auberge on entendait de temps à autre hennir un cheval, aucun autre bruit ne se faisait entendre. En effet, le mugissement des torrents dans la vallée s'était assourdi par le brouillard et était à peine perceptible à l'oreille. Et voilà que dans le lointain un son faible et clair, un bruit de grelots se fit entendre, quelques instants après il devint plus distinct... Waser tendit l'oreille : c'étaient évidemment des cavaliers (1). »

C'est encore la nature dans « Jürg Jenatsch » qui se lie à l'homme lui-même. Tout un peuple tire du sol natal l'enthousiasme de défendre la patrie. « Ni le ciel, ni l'enfer ne me rendent étranger aux destins de mon pays natal (2). » Telle est la parole qui illustre le fond historique du roman de Conrad F. Mayer.

Si le grand peintre rend si nettement le paysage alpestre avec les cimes dorées, les glaciers, les lacs et les sentiers, c'est que le charme puissant de la terre natale où il vécut heureux lui donne cette éloquence.

Lorsqu'il conduit son lecteur dans les pays étrangers, il n'est pas moins remarquable. Une parcelle de sa propre âme pénètre partout : l'impression des voyages

(1) Jürg Jenatsch, p. 28 : « Aus dem Stalle der Herberge erscholl von Zeit zu Zeit das Wiehern eines Pferdes, sonst blieb alles still. Das Brausen der Wildbäche aus der Tiefe war, vom Nebel gedämpft, dem Ohr kaum vernehmbar... Zuletzt löste sich von dem fernen Rauschen ein leiser, heller Ton ab, ein Geklingel das nun nach einer Pause deutlicher emporstieg... Waser horchte,... offenbar waren es Reiter. »

(2) Jürg Jenatsch, p. 113 : « Himmel und Hölle scheiden mich nicht von den Geschieden meiner Heimat. »

s'éveille dans son esprit. Dans le second livre de « Jürg Jenatsch » c'est l'Italie qui lui sert de cadre. Les impressions laissées par Vérone et Venise sont vives. D'autres exemples se retrouvent chez le romancier pour souligner son aptitude à jouir des particularités de chaque terre où il passe.

Le même effort d'une représentation vivante du passé s'affirme chez Conrad F. Meyer dans le détail précis du décor. Par exemple le poignard de Lucrèce, les armures, les chevaliers, tous ces accessoires jouent dans « Jürg Jenatsch » un rôle actif pour ainsi dire, ils ajoutent à la vigueur du récit ; l'auteur a déjà senti « l'âme des choses ».

Dans « Cajus Rungholt », « Lumière et Ombre », « Passé », et « Guillaumette de Söhlenthal », Charlotte Niese se montre fidèle disciple de Conrad F. Meyer. On peut ajouter encore « A Sandberghof » et « Dans la lande », car dans ces œuvres si l'histoire ne sert pas de fond elle est du moins mise à contribution plus largement que dans les nouvelles inspirées par Theodor Storm. Le premier roman de Charlotte Niese, « Cajus Rungholt », porte l'empreinte la plus vivace et la plus durable de Conrad F. Meyer qui s'efface un peu dans les autres. Prenons-le pour type du roman à base historique :

Comme son maître, Charlotte Niese remonte dans le passé du XVII^e siècle. L'action dans « Cajus Rungholt » se passe sous le règne de Christian IV qui (1) dans la

(1) Hinrich E. Hoff, Schleswig-Holsteinische Heimatgeschichte, II, p. 175 : « In König Christian IV. war die grosse Vergangenheit des kleinen Dänemark lebendig ».

vérité historique rappelle le grand passé du petit Danemark. La peinture de la vie animée à la cour, les perpétuelles expéditions contre les Suédois, les querelles de la noblesse et bien d'autres faits soutiennent l'intérêt. S'appuyant sur la vérité historique, notre auteur, comme Conrad F. Meyer, expose vivement les faits. Elle y réussit si bien qu'on ne peut retrouver l'esprit de la femme sous l'anonymat masculin au moyen duquel elle se dissimule dans ce roman. Cette dérogation à son ordinaire franchise a dû lui coûter, puisque désormais elle y renonce. Souvenons-nous de la description de la bataille navale de Kolberg (1^{er} juillet 1644) où Charlotte Niese montre la bravoure de Christian IV dont la nation danoise a perpétué le souvenir dans son hymne national :

« Kong Kristian stod ved højen Mast
i Rog og Damp.
Hans Vaerge hamrede saa fast
at Gothens Hjaelm og Hjerne brast.
Da sank hvert fjendligt Spejl og Mast
i Rog og Damp.
Fly, skreg de, fly, hvad flygte kan !
Hvo staar for Danmarks Kristian i Kamp (1) ? »

Chez notre écrivain nous voyons le roi tenir ferme malgré une blessure grave. Même lorsque le disque

(1) « Le roi Christian se trouvait debout à côté du mât haut
Dans la fumée et le brouillard.
Les armes frappaient si fermement
Que le casque et le cerveau des Suédois se rompit.
Alors chaque nef et chaque mât ennemis s'abîmèrent
Dans la fumée et le brouillard.
Sauve qui peut ! s'écrièrent-ils,
Qui ose résister au Christian de Danemark ? »)

rouge du soleil s'est déjà plongé dans la Baltique, le souverain reste fidèle à son devoir :

« Le soleil couchant éclairait une mer tranquille, des épaves noircies par le feu, des navires aux flancs troués par les boulets, des mâts arrachés par des obus, des cadavres sanglants. Le roi Christian était étendu dans sa cabine sur un lit de repos. Des vêtements ensanglantés recouvraient sa figure et sa poitrine; un éclat de bois lui avait crevé l'œil droit et fait une grave blessure à l'épaule. Mais il ne paraissait pas sentir la douleur. Un sourire fier aux lèvres, il écoutait le rapport que lui faisait l'amiral Galthé sur la marche du combat et d'un mouvement impatient repoussait la main de son médecin qui voulait lui donner une boisson rafraîchissante. « Finissez votre rapport, Monsieur Galthé ! s'écria-t-il avec hâte (1). »

La nature dans les romans de Charlotte Niese doit être représentée évidemment d'après l'inspiration de l'auteur d'« Aquis Submersus » et du « Cavalier au cheval blanc ». N'est-il pas possible cependant d'admettre

(1) Cajus Rungholt, p. 194 : « Die versinkende Sonne schien auf eine ruhige See, auf verkohlte Schiffstrümmer, zerschossene Flanken und Masten, auf Leichen und Blut. König Christian lag ausgestreckt auf seinem Ruhebette in der Kajüte. Blutige Tücher bedeckten sein Gesicht und seinen Oberkörper; er hatte durch einen Holzsplitter sein rechtes Auge verloren und noch eine schwere Wunde an der Schulter davongetragen. Aber er schien seine Schmerzen nicht zu empfinden. Mit stolzem Lächeln hörte er den Bericht des Admirals Galthé über den Gang der Schlacht an, und schob ungeduldig die Hand des Leibarztes zurück, welche ihm einen kühlen Trunk bot : « Sprecht zu Ende. Herr Galthé » rief er hastig. »

qu'elle approuve l'idée de Conrad F. Meyer sur la nature? C'est bien lui qui l'entraîne hors de sa petite patrie pour s'essayer à la peinture exotique dont les exemples chez Theodor Storm sont moins heureux et aussi rares. « Pèlerins de Rome » est le témoignage de cette nouvelle source d'inspiration. Les études d'autres contrées tiennent notamment une place dans « Cajus Rungholt ». Les descriptions des îles danoises de la capitale avec ses parcs et ses promenades rehaussent dans cette œuvre l'élégance de la société et éclairent les événements de ce reflet de poésie que Charlotte Niese garde de ses impressions personnelles.

« Dans le jardin de Rosenborg on ne respirait plus le parfum des roses ni du jasmin. De larges dahlias aux couleurs éblouissantes, des digitales jaunes et des asters bleus artistiquement disposés ornaient les pelouses et des grands arbres s'envolait mainte feuille jaunie qui tombait sur le gravier du chemin, annonçant ainsi l'approche d'un automne précocé. Il avait plu et de grosses gouttes tremblaient dans les calices des fleurs ou tombaient des branches basses. Le jour baissait et l'obscurité s'étendait tristement sur le jardin tout à l'heure encore si riant; triste aussi était la belle jeune fille, Gude, qui montait lentement, le regard penché devant elle, le long du chemin qui conduisait à la rocaille (1). »

(1) Cajus Rungholt, p. 235 : « Der Garten des Schlosses Rosenborg duftete nicht mehr von Rosen und von Jasminblüten. Breitköpfige Georginen in flammenden Farben, gelber Fingerhut und blaue Asten schmückten, kunstreich geordnet, die Beete, und von den hohen Bäumen flatterte manch gelbes Blatt auf die mit feinem Kies bestreuten Wege, das Nahen eines frühen

Si une pareille interprétation de la nature peut se rapprocher de la manière des deux maîtres, la suivante fait plutôt songer à Conrad F. Meyer qui entremêle l'action de rapides mais expressives notations de la nature :

« Le lendemain à midi, le baron accompagné de son fils allait à cheval vers sa propriété. On était en novembre, le temps était gris et de lourds nuages obscurcissaient la mer aux reflets d'acier, que la route côtoyait pendant quelque temps; une bise âpre sifflait aux oreilles des cavaliers et gênait leur course. Ils galopèrent en silence; pensif, le baron regardait la mer dont les petites vagues venaient se briser sur le rivage avec un bruit sourd; son œil perçant examina les navires qui çà et là étaient à l'ancre et se balançaient sur les vagues. « Un navire étranger ne serait pas ici à l'ancre », finit-il par faire observer à son fils (1). »

Herbstes verkündend. Es hatte geregnet, und grosse Tropfen zitterten in den Kelchen der Blumen oder fielen von den schwer niederhängenden Zweigen. Grau und düster lag das sinkende Tageslicht über dem einst so lachenden Garten, und düster blickten die Augen der schönen Jungfrau Gude vor sich hin, als sie langsamen Schrittes den breiten Weg entlang ging, welcher zur Muschelgrotte führte. »

(1) Cajus Rungholt, p. 81 : « Am nächsten Mittag ritt der Freiherr mit seinem Sohne dem heimischen Gute zu. Es war düsteres Novemberwetter, und schwere Wolken lagen über der stahlfarbenen See an deren Strand der Weg eine Weile führte; ein scharfer Wind blies den Reitern um die Ohren, sie und ihre Pferde am Vorwärtskommen hindernd. Schweigend ritten sie Seite an Seite; nachdenklich blickte der Freiherr auf den Oeresund, dessen kurze Wellen dumpf an den Strand schlugen; er sah scharf

Comme chez Conrad F. Meyer la voix secrète qui émane du sol natal s'élève dans cette œuvre, l'île de Fehmarn y joue à diverses reprises un rôle. Christian IV aborde dans l'île le lendemain de la bataille de Kolberg et le héros lui-même y séjourne pour attendre l'attaque des Suédois. Enfin le pauvre serviteur Hinnerk est un enfant de cet île et non moins attaché à sa patrie que le fort Jürg Jenatsch.

« — De quel pays es-tu ? s'écria Uhlfeld. — Je suis de Fehmarn, répliqua celui-ci fièrement en redressant sa taille courbée (1). » Vers la fin du roman nous apprenons qu'il a quitté secrètement le Danemark pour passer le reste de ses jours dans l'île natale.

Charlotte Niese précise aussi les détails. Elle donne un relief vivant aux vieux usages et même aux vieux décors.

« Il entra par la porte qui donnait directement sur une grande salle, appelée la salle des Pas-Perdus ; celle-ci faisait une très bonne impression : en effet, les lambris étaient en bois foncé tandis que le plafond et le parquet étaient clairs. La lumière pénétrait de deux côtés et les fenêtres en ogive étaient hautes comme des vitraux et de même couvertes de peintures coloriées. Au milieu se dressait une table en chêne massif ; quelques chaises sculptées, une cré-

nach den Schiffen hinüber, welche hier und dort vor Anker lagen und sich mit den Wellen hoben und senkten. « Es liegt kein » fremdes Schiff hier vor Anker ! » bemerkte er endlich zu seinem Sohn. »

(1) Cajus Rungholt, p. 37 : « — Wo bist du her ? rief Uhlfeld. — Ich bin von Fehmarn, versetzte Hinnerk stolz, seine gebückte Gestalt aufrichtend. »

dence chargée de cruches en étain, quelques banes le long des murs, tel était le mobilier de cette salle, dont un côté était orné d'une cheminée monumentale qui promettait de répandre en hiver une bonne chaleur (1). »

Malheureusement Charlotte Niese n'est pas toujours restée dans les limites prescrites par Conrad F. Meyer. Le souci d'une observation minutieuse qui ressort dans « Cajus Rungholt » se décèle plus encore dans son œuvre capitale « Passé ». Voulant embrasser les plus petits détails, croyant par là rendre hommage au culte du passé cher à son maître, le disciple oublie que les romans de six cents pages excèdent la bonne volonté des lecteurs et même des lectrices de notre temps.

Conrad F. Meyer est un psychologue de tout premier ordre. Le critique va jusqu'à dire que l'étude du caractère est le véritable terrain de ce romancier (2). Il s'impose l'étude de l'âme, il rend l'homme en homme :

(1) Cajus Rungholt, p. 9 : « Er trat in die Tür welche direkt in einen grossen Raum, Halle genannt, führte. Dieselbe machte einen hohen freundlichen Eindruck schon dadurch, dass die Wände mit dunklem Holzwerk bekleidet, während Decke und Estrich hell gestrichen waren. Das Licht fiel von zwei Seiten hinein und die Fenster waren hoch und spitz wie Kirchenfenster, auch wie diese mit farbigen Malereien bedeckt. In der Mitte stand ein schwerer Eichentisch ; einige geschnitzte Stühle, ein Credenzschrank mit Zinnkrügen und einigen Bänken an der Wand bildeten die Ausstattung der Halle, an deren einer Seite ein mächtiger Kamin für den Winter gute Wärme versprach. »

(2) Heinrich Reiter und Tony Kellen, Der Roman, p. 471 : « Psychologische Vertiefung der Charaktere war das eigentliche Gebiet der Dichtung Conrad F. Meyers. »

« Je ne suis pas comme un livre qui serait le résultat de profondes réflexions, je suis un homme avec ses contradictions (1). »

Cette parole tirée du volume « Derniers jours de Hutten » est applicable à tous les personnages de Conrad F. Meyer. Elle semble particulière au grand héros Jürg Jenatsch. La variété des événements trouve un écho dans son âme qui souvent répété se retrouve dans l'œuvre. Jürg est le modèle d'un caractère complexe. Cet homme que l'auteur nous montre ruisselant de sang après la bataille trouve pour parler à sa femme une douceur infinie. Il connaît les sentiments d'amitié, les devoirs d'un bon pasteur. Cette délicatesse d'âme en lutte avec ses devoirs fait le héros. Il souffre de la trahison qu'exige l'amour de la patrie, il pleure son crime : lui ancien pasteur a dû abjurer le protestantisme. La pâleur de ses joues, l'expression dure de ses traits seules témoignent du combat de son âme qu'il cache aux hommes.

L'auteur choisit à dessein des caractères de la trempe de Jürg Jenatsch pour illustrer sa philosophie. Nous en trouvons l'expression dans cette parole du héros : « Ne soyons pas au-dessous de notre destin (2). » Musset admet que rien ne nous rend plus grand qu'une grande douleur ; Conrad F. Meyer remplace le mot « douleur » par « force d'âme », puisque c'est elle qui nous rend capa-

(1) Huttens letzte Tage, p. 62 :

« Ich bin kein ausgeklügeltes Buch,
Ich bin ein Mensch mit seinem Widerspruch. »

(2) Jürg Jenatsch, p. 245 : « Lass uns nicht kleiner sein als unser Los. »

bles d'accomplir notre devoir. L'exemple du héros montre que rien ne doit nous arrêter dans la poursuite du but et dans la fidélité au devoir. Mais cet héroïsme ne semble pas hors de la nature humaine ; Jürg Jenatsch est avant tout homme et pour cela même suscite l'admiration.

Les personnages secondaires ne sont pas bien moins décrits, pas un seul qui ne trahisse par ses actes, ses idées, qu'il appartient bien à son temps. Rappelons-nous la scène où les marchands suisses expriment leur émotion après le massacre des protestants dans la Val-teline ? Cette calamité les émeut à tel point qu'ils pensent à la fin du monde.

Conrad F. Meyer dépeint aussi bien les caractères féminins : Lucie, l'épouse de Jürg Jenatsch, personnifie la beauté et l'amour, elle est la fidèle gardienne du foyer conjugal. Quel contraste avec Lucrèce qui est l'image de la passion déchaînée ! Ainsi sous deux aspects successifs dans le bien et dans le mal nous apparaît la femme.

L'étude de l'âme de Conrad F. Meyer sert l'inspiration de Charlotte Niese, mais elle emprunte plus largement à cet auteur pour le fond historique. Cajus Rung-holt rappelle bien Jürg Jenatsch. Nous le voyons après une jeunesse agitée devenu courtisan auprès du roi. Il s'éprend de la belle Gude v. Thienen. Elle devient son mauvais génie. Attaché fortement à la dynastie régnante, il se heurte aux intrigues de la femme du grand Uhlfeld qui veut faire de son mari un roi, après la mort de Christian IV. Cajus part pour soutenir le roi et M^{me} Uhlfeld pour se venger le noircit auprès de Gude qu'il va épouser. Celle-ci accepte de devenir la femme du frère de Cajus. Au retour le fiancé délaissé s'indigne et il tue

son frère. Cajus rappelle bien par son énergie les types masculin de Conrad F. Meyer, mais Charlotte Niese ajoute une note tendre absente chez le maître. Le sentiment religieux de l'expiation donne à Cajus la force de s'exprimer ainsi :

« Je vous aimais plus que ma vie. Maintenant la vie est passée et nos cheveux sont devenus blancs, séparons-nous en paix (1). »

De même dans les caractères féminins on observe que Charlotte Niese prend la manière de Conrad F. Meyer, tout en ne l'imitant pas servilement. Non pas seulement Gude, toutes les héroïnes imaginées par Charlotte Niese se révèlent franchement masculines, sinon aussi brutalement que Lucrèce de Conrad F. Meyer. Elles montrent une volonté rare au moment ou différentes circonstances les forcent à renoncer au monde. Mais un sentiment intime de religiosité, des âmes pures et nobles, un culte ardent de la pitié font des héroïnes de Charlotte Niese des créations d'un intérêt psychologique bien plus grand que celles de Conrad F. Meyer. Charlotte Niese semble mieux comprendre et surtout mieux traduire l'âme féminine que les circonstances peuvent ou viriliser ou au contraire affaiblir. Ses héroïnes portent la marque de ses propres sentiments : elles sont vraies.

Conrad F. Meyer lui a peut-être suggéré aussi le souci constant qu'elle manifeste de donner toujours à ses personnages l'esprit de leur temps et le procédé

(1) Cajus Rungholt, p. 272 : « Ich liebte dich mehr wie mein Leben. Jetzt ist das Leben über uns dahingegangen, und unser Haar ist weiss geworden ; lasst uns in Frieden scheiden ! »

pour décrire les personnages secondaires. L'importance attachée par le maître aux gens du peuple est identique chez Charlotte Niese, par exemple Hinnerk de « Cajus Rungholt », le capitaine de « Guillaumette de Söhlen-thal » et Folkert de « Lumière et Ombre », mais elle ne tire du maître que l'idée. Dans la description des caractères du Schleswig-Holstein, elle reste son propre maître : ni Theodor Storm, ni Conrad F. Meyer ne l'ont inspirée en cela.

Charlotte Niese a le souci de parfaire son œuvre, elle a médité sans doute ce mot du critique Holzamer qui compare le cabinet d'études de Conrad F. Meyer à l'atelier d'un forgeron où le travail se fait sans excitation et sans hâte (1). L'auteur de « Jürg Jenatsch » doit ses créations au travail pénible, et Charlotte Niese comme lui pousse jusqu'au plus haut degré la perfection du style. Elle se reproche elle-même de n'avoir pas toujours fidèlement suivi le grand artiste puisqu'elle nous a confessé : « Il n'y a pas longtemps je relisais mon premier roman. Je sentais qu'aujourd'hui je pourrais donner une forme plus pure à ces ébauches et je conçus l'idée de bientôt refaire cette œuvre au lieu d'en créer une nouvelle. »

Charlotte Niese divisant le « Cajus Rungholt » à l'exemple de Conrad F. Meyer n'a pas saisi l'ensemble qui lie les trois parties du roman « Jürg Jenatsch ». L'art de mettre le moindre détail en rapport avec

(1) W. Holzamer, Conrad F. Meyer, p. 7 : « In eines feinen Kunstschmieds stille Werkstatt tritt man ein. Langsam geht die Arbeit am Werktsick vor sich, ohne Erregung und eiliges Drängen. »

l'idée principale de l'œuvre est le fruit de ses productions postérieures. Elle comprit dès lors que le maître est un excellent modèle pour trouver le titre juste du livre. Depuis « Cajus Rungholt » jusqu'au dernier roman « Les vieux et les jeunes », les titres simples et significatifs sont encore une contribution aux emprunts faits à Conrad F. Meyer.

Charlotte Niese se sépare de lui lorsqu'elle donne une tendance légèrement pédagogique à son œuvre. Conrad F. Meyer reste plus artiste, et dans cette tendance elle se trouve plus proche de Marie v. Ebner-Eschenbach.

III. — Marie von Ebner-Eschenbach (1)

Une assez courte mais fort chaleureuse appréciation des qualités de Marie v. Ebner-Eschenbach faite par Charlotte Niese met en lumière l'auteur de « L'enfant de la commune » (2). Charlotte Niese est une des premières qui, en s'inspirant de Marie v. Ebner-Eschenbach, en ait mis en lumière la valeur avant même que l'Université de Vienne n'ait concédé à cet écrivain le grade de doctoresse « honoris causa ». Ceux qui analy-

(1) Marie von Ebner-Eschenbach, née comtesse de Dubsky, le 13 septembre 1830, au château Zislawitz (Moravie). Elle reçut chez elle, sous la direction d'une belle-mère, une éducation soignée. Elle épousa en 1849 le baron Eschenbach, elle habite Vienne : *Gesammelte Schriften*, Gebrüder Paetel, éditeurs, Berlin.

(2) *Das Gemeindekind* (1887).

seront l'œuvre complète de la romancière viennoise ne trouveront nulle autre part un jugement mieux établi.

Les drames de Marie v. Ebner-Eschenbach n'ont pas influencé Charlotte Niese. Il est pourtant certain que vers 1875, lorsque les journaux annonçaient la publication des premières créations épiques, cet auteur était déjà familier à Charlotte Niese. Était-ce hasard ou curiosité qui lui fit lire un des premiers livres de Marie v. Ebner-Eschenbach, « Bozena » (1), moins apprécié à l'époque de sa publication que de nos jours ? La lecture la captiva. Elle trouvait dans l'auteur une supériorité qui ne lui avait pas encore été révélée. Les « Aphorismes » (2) de Marie v. Ebner-Eschenbach lui furent une révélation plus complète. Là, elle découvrait la femme entière, son individualité personnelle et littéraire. Dans ces confidences, Charlotte Niese s'aperçoit d'une affinité morale entre elle et l'écrivain autrichien. Elle sent que de cette parité de vue naîtra pour elle une tendance nouvelle. Pénétrée de l'importance qu'exerce la sympathie entre le maître et le disciple, elle cherchera à s'identifier par la pensée avec ses maîtres. Elle dit : « La direction de tel ou tel écrivain ne pourrait jamais me persuader d'aborder un terrain inconnu, car ce n'est pas le nouveau qui m'attire en eux, mais mon aspiration vers ce que je voudrais être. » Nous sentons dans cette affirmation que Charlotte Niese ne copiera pas servilement la manière de l'un ou l'autre écrivain, mais qu'elle prendra dans chacun ce qui s'accorde avec son idéal. Prenons par exemple la vie noble et pure de Marie v.

(1) Bozena (1875).

(2) Aphorismen (1880).

Ebner-Eschenbach, modèle des épouses, et nous voyons que c'est là un côté de son caractère que Charlotte Niese admire. Elle élève ses regards vers la force virile de cette femme qui, malgré les luttes les plus opiniâtres contre de nombreux obstacles, ne s'est jamais découragée même devant l'indifférence que ses travaux ne vainquirent pas tout d'abord. Le sentiment délicat de l'artiste, qui se cherche inlassablement jusqu'à ce qu'il se soit trouvé, inspire à notre écrivain une sympathie profonde, qui va s'accroître de plus en plus. Ce qui à ses yeux embellit la fidélité de l'Autrichienne à son idéal, ce fut la noblesse de son caractère. Marie v. Ebner-Eschenbach sait avec sérénité descendre de la hauteur du drame où le souffle de Shakespeare et de Schiller l'avait poussée, jusqu'à la plus petite esquisse de mœurs paysannes. Elle avoue : « Il n'y a rien de plus beau qu'une résignation sereine (1). »

Charlotte Niese éprouve une sincère admiration pour la grande dame qui s'abaisse jusqu'aux humbles. Theodor Storm a éveillé chez Charlotte Niese les dons naturels qu'elle tenait de son amour pour le sol natal, Marie v. Ebner-Eschenbach a fortifié en l'embellissant sa personnalité féminine : Theodor Storm a parlé à l'intelligence de Charlotte Niese, Marie v. Ebner-Eschenbach à son cœur. Le sentiment est le plus grand facteur de l'œuvre entière ; c'est le sentiment qui révèle l'âme de Marie v. Ebner-Eschenbach animée de nobles idées et d'un idéal d'humanité. Cette application du sentiment à l'art exerce sur Charlotte Niese le

(1) Aphorismen, p. 185 : « Heitere Resignation — es gibt nichts Schöneres, »

plus fort attrait. Elle trouve à profusion dans l'œuvre de son maître l'amour et la pitié voués au faible, à l'infirme, au malheureux, qu'il soit de basse ou de noble condition. Ce n'est point par des qualités rares de style, de composition, que Marie v. Ebner-Eschenbach s'impose, c'est par cette particularité si féminine : le sentiment. Peut-être Charlotte Niese a-t-elle été charmée par ce caractère spécial : une aristocrate de naissance traitant dans ses livres, sans parti pris, du problème de la lutte de classes. Voyant l'être le plus humble trouver grâce à ses yeux, Charlotte Niese comprend que ce sentiment n'est pas une simple manifestation de sympathie, mais réellement l'amour maternel.

Nulle part ailleurs cet amour n'est exprimé plus harmonieusement et vigoureusement que dans l'histoire « L'enfant de la commune » (1). Ici Marie v. Ebner-Eschenbach met au centre de l'action un enfant du hasard, fils d'un assassin et d'une mère prisonnière, grandi sans discipline dans la honte et le crime. Pour mettre en relief toutes les misères de cette vie d'enfant abandonné, l'auteur parle en mère, et le dénouement que d'aucuns trouveront improbable est une preuve évidente du triomphe de l'amour filial même dans les cœurs déchus ; ce miracle ne peut s'opérer que lorsque l'amour maternel a pour ainsi dire donné le germe de cette floraison. Si l'on peut discuter cette possibilité du relèvement par le sentiment, on peut dire que Marie v. Ebner-Eschenbach a su la rendre vraisemblable, et c'est par là qu'elle a fait une si profonde impression sur Charlotte Niese.

(1) Das Gemeindekind (1887).

Comme Marie von Ebner-Eschenbach, Charlotte Niese admet que les créatures les plus déchues peuvent se relever sous l'impulsion de quelque noble sentiment. Par exemple dans « Il en était bien ainsi », visiblement inspirée de Marie v. Ebner-Eschenbach, elle nous montre un malheureux difforme, hideux, condamné comme incendiaire, se révélant sublime dans le dévouement et trouvant une mort héroïque.

Notre écrivain a voulu mettre en relief dans cette nouvelle l'héroïsme d'un être qui, tout à coup emporté par un sentiment de sacrifice, devient supérieur à tous, non dans l'idée de se faire apprécier, mais par simple impulsion vers le bien.

Elle suit Marie v. Ebner-Eschenbach lorsqu'il s'agit de comprendre et d'adoucir les souffrances morales des malheureuses de son sexe. Marie v. Ebner-Eschenbach accorde son pardon à ces sœurs de misère, mais dans un seul de ses livres au titre significatif « Inexpiable » (1) elle se montre sévère juge des fautes féminines. La fin saisissante de la comtesse Marie Dornach périssant tragiquement pour expier son péché est l'attestation de cette sévérité. Dans d'autres œuvres, « La garde du mort » (2) et « Bozena », les coupables expient d'elles-mêmes et se réhabilitent par la pénitence.

Charlotte Niese nous offre aussi des exemples où la femme déchue regagne une partie de l'estime, soit par une confession volontaire qui l'humilie aux yeux de la société, soit par la renonciation. Nous trouvons un bel exemple dans « Lumière et Ombre ». Là, Charlotte Niese

(1) Unsühnbar (1890).

(2) Die Totenwacht (1894).

illustre avec talent cette thèse que la femme tombée peut par sa volonté se racheter et recommencer une vie nouvelle, telle Rose dans le roman que nous citons ci-dessus. Les difficultés de la vie, les peines que s'impose ce personnage, le combat qu'elle se livre à elle-même pour rompre avec le passé sont autant de moyens ingénieux que Marie v. Ebner-Eschenbach trouve pour sauver son héroïne.

Pour Charlotte Niese autant que pour Marie v. Ebner-Eschenbach, l'honneur moral est le bien suprême, la couronne précieuse de la femme, mais ni l'un ni l'autre de ces deux écrivains ne sont dans leur for intérieur des juges inexorables. Charlotte Niese affirme : « C'est bien d'oublier (1) ! » Le sentiment élevé du pardon chez la catholique aussi bien que chez la protestante est plus que le simple résultat d'une éducation religieuse, il se base sur une conviction toute personnelle qui leur impose la loi : « Aime tous les hommes mais que le malheureux soit ton bien-aimé (2). » Combien s'oppose à cette théorie admirable celle de George Eliot :

« Les actions possèdent une vitalité indescriptible à la fois en nous et dehors nous (3). »

Pour elle les actions coupables laissent une impérissable trace. Dans plusieurs œuvres de la romancière anglaise nous pouvons voir quel cas elle fait de cette dure formule. Même la plus aimable de ses héroïnes,

(1) Licht und Schatten, p. 291 : « Vergessen können ist gut ! »

(2) Aphorismen, p. 90 : « Liebe alle Menschen, der Leidende aber sei dein Kind. »

(3) Romola (London and Glasgow, Collins Clear-Type Press), p. 197 : « They (our deeds) have an indestructible life both in and out of our consciousness. »

celle dont le père, un grand savant, affirme qu'elle est d'une autre trempe que les femmes ordinaires, « qu'elle aurait été l'idéal des poètes immortels », nous déplaît par la réponse faite à son père : « C'est un grand présent des dieux d'être né avec la haine et le mépris de tout ce qui est injuste et bas (1). » L'âpreté impitoyable que professe George Eliot pour les pécheurs la sépare vivement de Marie v. Ebner-Eschenbach et de Charlotte Niese.

Marie v. Ebner-Eschenbach puise dans son sentiment maternel l'amour des enfants qui lui inspirent des pages très douces. Elle, à qui les joies de la maternité furent refusées, se découvre des trésors de tendresse pour les petits. Elle trouve les nuances les plus fines pour analyser l'âme enfantine. En représentant le caractère de l'enfant, Marie v. Ebner-Eschenbach n'en fait pas une abstraction, elle observe directement, sur le vif : L'enfant se montre comme il est, passant rapidement de la joie à la tristesse, du jeu au travail, comme l'oiseau qui vole de branche en branche. Elle peut résumer son culte de l'enfant par cette pensée : Aimez, aimez les enfants et vous les comprendrez. « Bozena », « Un commandement » (2) et « Deux comtesses » (3) sont les œuvres de Marie v. Ebner-Eschenbach qui, à ce sujet, ont exercé leur influence sur Charlotte Niese.

Il est vrai que notre écrivain avait déjà trouvé en Theodor Storm un modèle parfait de la psychologie

(1) *Romola*, p. 66 : Father, it is a great gift of the gods to be born with a hatred and contempt of all injustice and meanness.

(2) *Ein Gebot* (1901).

(3) *Zwei Comtessen* (1885).

enfantine, développée tantôt avec une simplicité rare, tantôt avec un tragique dramatique comme dans « Le cavalier au cheval blanc. » Pourtant ce talent de Theodor Storm, naissant essentiellement de son sentiment profond de la nature (1), était moins disposé à agir sur Charlotte Niese que celui de Marie v. Ebner-Eschenbach dont le mobile est un art purement féminin. L'influence une fois établie suffit pour que l'étude de l'enfant devienne un mérite remarquable dans l'art de Charlotte Niese. Nous adoptons parfaitement le point de vue du critique attestant qu'aucune femme écrivain de notre temps n'a su mieux qu'elle représenter l'enfant (2).

Aujourd'hui de nombreux écrivains ont consacré à l'enfant des volumes intéressants. Citerons-nous parmi les auteurs français contemporains Anatole France « Le livre de mon ami » et Lichtenberger « La sœur de Trott », « Minne ». Sans doute l'un et l'autre ont observé l'enfant, mais leurs écrits semblent bien être des impressions d'enfants écrites par des hommes : nous y sentons à la fois trop et pas assez de science, c'est-à-dire que l'âme enfantine y est parfois représentée trop finement ou trop

(1) Voir Dr Leo Langer : Tier und Kindesseele bei Theodor Storm (Zeitschrift f. deut. Unterricht, 22. Jahrg., 9. Heft), p. 546 : Mit dieser Seite des Stormschen Geistes (Kinderpsychologie) ist aber sein ausgeprägter Natursinn so eng verbunden, dass er von einer Betrachtung seiner psychologischen Vorzüge nicht zu trennen ist.

(2) Hans Eschelbach, Charlotte Niese (Monatsblätter f. deut. Literatur, III. Jahrg., 1899, 5. Heft), p. 214 : Kein deutscher Schriftsteller und keine deutsche Schriftstellerin hat es bis jetzt verstanden, das Kinderleben so erfrischend wahr und warm zu schildern. Von den deutschen Schriftstellerinnen kommt ihr Johanna Sypri am nächsten. »

naïvement. Une femme nous paraît seule savoir lire dans l'âme de l'enfant, en savoir noter toutes les nuances délicates, en faire vibrer toutes les notes secrètes. Il est à regretter que les auteurs féminins contemporains dédaignent si souvent la psychologie de l'enfant. Charlotte Niese a senti ce besoin. Ses romans en sont la preuve. Elle a rendu le plus bel hommage à l'étude de l'âme enfantine dans le cycle « Printemps de l'homme », « Été », « Maturité ». C'est l'histoire de l'orpheline qui veut se faire chérir, qui se renferme cependant en elle-même devant l'incompréhension de ses sentiments, si bien qu'on la croit obstinée. Cette âme d'enfant froissée par l'indifférence est une des conceptions les plus originales de Charlotte Niese, elle sait trouver dans l'enfant « la miniature de l'homme ».

Une autre forme de la délicatesse du cœur féminin de Marie v. Ebner-Eschenbach se révèle dans sa tendresse pour les animaux. La petite nouvelle « Krambambuli (1) » a été signalée avec raison comme le modèle de l'expression de ce sentiment. L'auteur traite d'un conflit sentimental dans « une âme de chien ». L'animal hésite entre son dévouement à son nouveau maître et sa fidélité à l'ancien. Il finit par se décider pour le dernier et le pleure quand la balle du garde-chasse l'a tué. L'autre maître, indigné de l'infidélité du chien envers lui, est pourtant touché par cet amour qui n'oublie pas, et pardonne à son chien. Marie v. Ebner-Eschenbach voit ce chien à travers le mirage de sa tendresse, elle en fait presque un héros de fidélité. Les plus grands parmi les meilleurs des écrivains ont répandu un peu de leur bonté

(1) Krambambuli (1883).

sur l'animal qu'ils ont idéalisé, poétisé, grandi, tel l'héroïque loup de Vigny qui nous enseigne à mourir stoïquement.

Charlotte Niese partage cette tendresse, elle a donné un pendant à « Krambambuli » dans une petite nouvelle « Théière ». Théière, ainsi nommé à cause de sa forme en boule, a une « âme » très belle. Il console par sa fidélité sa maîtresse éplorée après la perte d'un époux. De petits épisodes de la vie des animaux qu'on rencontre dans « La rue de Klabunker » et « Mon Klaus » manifestent visiblement l'attachement de notre écrivain pour les animaux. Pourtant dans « Le patriarche rouge » un chat angora joue un rôle de fripon. Est-ce parce que Charlotte Niese n'aime plus les animaux ? Non, c'est pour faire mieux apprécier leur ressemblance avec nous, puisque parmi eux il y a aussi des bons et des mauvais.

Dans son œuvre entière, nous voyons quel intérêt lui inspirent les animaux : l'oiseau y chante, le chien y jappe, le chat y miaule avec autant de vérité aimable que dans celle de Marie v. Ebner-Eschenbach. Charlotte Niese aime le chant du rossignol, les mouettes blanches qui volent près du bateau retournant vers la petite île de Fehmarn. Elle connaît tous les habitants de la forêt natale ; ne dit-elle pas :

« Le brouillard pesait lourdement sur les arbres. Sur une branche un pic travaillait. Une tourterelle sauvage roucoulait et deux mésanges sautillaient, l'une devant l'autre, sur le tapis moelleux. C'était un couple d'amoureux qui voulait se construire un nid et s'amusait joyeusement dans l'intervalle, tandis que dans la cime des arbres retentissait le cri perçant d'un oiseau de proie. Parfois les renards passaient par là, et il y avait aussi des chats sauvages qui cherchaient les

nids d'oiseaux, mais on ne voyait ni les renards ni les chats. Seul un écureuil traversait le chemin, se glissait rapidement le long du tronc d'un hêtre et à distance respectueuse contemplait Eberhard ; en même temps il mangeait quelques fâines (1). »

La manière dont Charlotte Niese rend si intensive-ment la « Stimmung » par l'image des animaux rappelle plus encore celle de Theodor Storm que celle de Marie v. Ebner-Eschenbach. Si Theodor Storm fait mention d'un canari pour ajouter à la « Gemütlichkeit » de l'appartement (« Chez l'oncle Christian » (2), dans « Mademoiselle v. Ehren » de Charlotte Niese les poissons d'or muets aggravent le silence lugubre qui règne dans la pièce. Les animaux partagent la vie des hommes, s'associent à leur deuil comme à leur joie. Charlotte Niese n'a pas pour les animaux cette tendresse un peu falote des vieilles filles pour les animaux (3), mais elle leur découvre une âme qui vibre avec celles de ses maîtres.

(1) Die Alten und die Jungen, p. 25-26 : « Schwer hing der Nebel zwischen den Bäumen : irgendwo klopfte ein Specht, die Waldtaube gurrte und zwei Meisen tänzelten voreinander her auf dem weichen Untergrund. Das war ein Liebespaar, das sich ein Nest bauen wollte und inzwischen fröhlich miteinander spielte, während aus den Baumkronen der scharfe Schrei eines Raubvogels klang. Der Fuchs strich hier manchmal herum und wilde Katzen gabs auch, die den Vogelnestern nachstellten, aber weder Fuchs noch Katzen waren zu sehen. Nur ein Eichkater lief über den Weg, fuhr blitzschell an einer Buche in die Höhe und betrachtete Eberhard aus sicherer Entfernung, dazu verspeiste er einige Bucheckern.

(2) Beim Onkel Christian (1872), II, 271-292.

(3) Flaubert. — Cœur simple : Félicité et son perroquet.

Elle fait dans son œuvre de l'amour de l'animal un apanage exclusif des âmes bonnes, dont le maître Tobias nous offre l'exemple dans « Passé ». Nous ne trouverons point chez elle de tableaux si déplaisants que celui que peint Theodor Storm dans « Au Staatshof » (1) où il imagine qu'un jeune homme se plaît à torturer une mouche, tout en faisant sa cour à sa fiancée. Cette occupation en cette circonstance révèle, on l'avouera, une âme de médiocre qualité.

La question sociale si souvent agitée à notre époque a son retentissement dans l'œuvre de Marie v. Ebner-Eschenbach. Avec la même maîtrise qu'elle peint les plus misérables, elle décrit ce qu'elle voit autour d'elle : la vie des grands. Il ne nous manque pas, il est vrai, de passages où d'une plume subtile elle représente les passions et les plaisirs des riches. Elle attaque avec verve l'amour du « panache ». Nous la voyons même retourner jusqu'à la féodalité pour rappeler la barbarie des maîtres d'autrefois (2). Pourtant le blâme qui frappe les membres indignes de la société est tout à fait conciliable avec une appréciation juste des mérites du noble. En effet, quelle contradiction répréhensible résulterait-il de la théorie de Marie v. Ebner-Eschenbach si elle, qui respecte dans l'homme le plus simple un être extrêmement compliqué, restait insensible aux qualités de l'homme raffiné et intellectuel. Bien plus qu'aucun autre écrivain, elle est persuadée de la bonté de l'homme : « Il est plus aisé pour un homme méchant d'exécuter un bon projet que pour un homme bon d'en exécuter un

(1) Auf dem Staatshof (1858), I, p. 36-62 (voir p. 49).

(2) Voir « Er lässt die Hand küssen » (1886).

mauvais (1). » Cette croyance au bien lui permet de mettre en lumière les mérites de tous les hommes. Dans de nombreuses nouvelles : « Le capitaine de cavalerie Brand » (2), « Ce qui est nuisible » (3) et « Deux comtesses », elle nous fait voir la noblesse du cœur liée à la noblesse du rang. Tous ses héros sont capables de grandeur morale sans que la naissance y influe en rien. Elle veut admettre, peut-être un peu trop bénévolement, que le riche pourrait anéantir la haine du pauvre, s'il était bon et charitable. Le bon riche à lui seul pourrait supprimer la lutte de classes, s'il le voulait. Marie v. Ebner-Eschenbach n'a pas conclu pourtant par l'affirmative, elle se réserve devant les oppositions qu'offre ce problème. Malgré sa tendance en faveur du bon riche elle n'est point une apôtre du socialisme, elle reste inféodée à sa caste.

Charlotte Niese autant que Marie v. Ebner-Eschenbach se plaît dans les demeures de l'aristocratie, elle aussi reproche au parvenu ses petitesse, et ses mécomptes semblent la laisser froide. L'idée sociale même de Charlotte Niese rappelle dans ses grands traits celle de Marie v. Ebner-Eschenbach. Elle accepte la conception de cet écrivain par l'importance que celle-ci attache à la philanthropie qui doit lier les riches et les pauvres. Le roman « Lumière et Ombre » témoigne de cette attitude. Le fond lugubre y rend lumineux l'amour désintéressé du riche qui va jusqu'à dépenser le reste de sa

(1) Aphorismen, p. 140: « Ein böser Mensch vermag leichter einen guten, als ein guter einen bösen Vorsatz auszuführen. »

(2) Rittmeister Brand (1896).

(3) Das Schädliche (1894).

fortune pour amoindrir les souffrances d'une ville entière dévorée par une épidémie de choléra. Il nous semble cependant que Charlotte Niese a dépassé l'opinion tout idéaliste de Marie v. Ebner-Eschenbach en démontrant que les obligations chrétiennes doivent naître du devoir. Pourquoi l'ancien maître de Trine Hauberg se charge-t-il d'assurer le sort de la vieille servante devenue incapable de gagner sa vie ? Il nous le dit : « Ce n'est que justice de ne pas abandonner une fidèle servante, telle que vous l'étiez, ne m'en remerciez pas (1). »

D'après elle, chacun de nous doit remplir ses devoirs de solidarité. Tous les hommes, maîtres et serviteurs, ont leurs droits et leurs devoirs qui peuvent se concilier et se compléter les uns les autres. C'est la foi qui doit faire la base de cette loi d'amour entre les hommes. « Aimez-vous les uns les autres » illustre aussi bien l'œuvre de Charlotte Niese que celle de Marie v. Ebner-Eschenbach et l'on comprend que, chez l'une comme chez l'autre, cette croyance simplifie beaucoup trop la question sociale.

Mais chez Marie v. Ebner-Eschenbach comme chez Charlotte Niese le sentiment qui poétise leur œuvre ne peut se confondre avec la sentimentalité. Il est intuitif et sans artifice. Toutes deux haïssent ce qui affadit la pensée, elles peignent des âmes franches dans le bien comme dans le mal pour travailler à la culture morale du peuple ; ainsi elles se rattachent à la grande tradition du roman de culture d'un Goethe, d'un Tieck, d'un Keller

(1) Licht und Schatten, p. 30 : « Es ist meine Schuldigkeit, einen treuen Dienstboten, wie Sie es waren, nicht ausser Augen zu lassen, dafür brauchen Sie mich nicht zu loben. »

et d'un Fontane, c'est-à-dire qu'à l'exemple de ces écrivains elles veulent faire du roman un moyen de culture enjoignant à l'agrément des épisodes quelque chose de plus haut, de plus noble, qui contribue au développement moral du lecteur.

Ajouterons-nous, pour essayer de compléter cette imparfaite recherche des sources de l'inspiration de Charlotte Niese, que, malgré son attachement à suivre Theodor Storm, Conrad F. Meyer et Marie v. Ebner-Eschenbach, elle n'a pas pris chez ses maîtres le fonds même de son talent, elle l'a patiemment cultivé jusqu'au complet épanouissement, dont les œuvres que nous allons analyser rapidement sont le témoignage éloquent.

CHAPITRE III

L'OEUVRE LITTÉRAIRE

Vingt-cinq années s'écoulent entre les débuts littéraires de Lucian Bürger et le dernier roman de Charlotte Niese. Cette période fut employée à des productions diverses et nombreuses. Le talent de notre auteur se mûrit, se perfectionne même par l'exercice d'un art sincère, sans que la manière spéciale à l'écrivain se modifie sensiblement. Elle reste fidèle aux éléments de son choix ; nous nous permettons d'affirmer avec quelque sûreté la constance du caractère de son œuvre. L'aube de la vieillesse qui pour elle est prochaine n'a pas encore arrêté l'essor de l'écrivain. Si nous avons tenté de donner un aperçu de l'œuvre de Charlotte Niese avant que le temps ne l'ait consacrée, c'est surtout parce qu'il nous semble avoir trouvé dans ses nouvelles un puissant intérêt régionaliste. Notre étude portera sur les diverses manifestations du talent de Charlotte Niese. En effet, elle a publié au hasard de son inspiration et tour à tour :

Des articles insérés dans divers journaux ;
Des livres d'éducation ;
Des nouvelles ;
Des romans.

Dans sa courte carrière de journaliste, dans ses écrits pédagogiques, elle ne s'affirme pas encore écrivain de premier ordre, on dirait qu'elle cherche sa voie. Evidemment la brièveté obligatoire de l'article de journal ne l'attire pas, la simplicité du livre destiné à l'enfant la déconcerte un peu, la nouvelle et le roman où sa faculté d'observation et sa fantaisie se donnent libre carrière exercent sur elle un invincible attrait ; et c'est dans ces œuvres-là qu'elle donne toute sa mesure.

I. — Charlotte Niese, journaliste

Le journalisme tient la plus petite place dans l'œuvre de Charlotte Niese. Ses essais dans cette voie n'ont pas attiré l'attention de la critique, et, si nous en parlons, c'est simplement à titre documentaire. C'est bien dans le journalisme qu'elle a fait ses premières armes, mais hâtons-nous de dire qu'elle semble vouloir démontrer par l'évidence toute la véracité du mot jadis prononcé par un écrivain français fameux sous le second Empire (1) : « Le journalisme n'est une carrière qu'à la condition d'en sortir. »

Notre écrivain débute par douze articles, « Les Images et Esquisses d'Amérique », publiés dans le « Correspondant

(1) Jules Janin.

de Hambourg » (Hamburgische Correspondent) en 1885. Peut-être le premier voyage outre-mer a-t-il déterminé sa carrière. Aujourd'hui ces notes de voyage en Amérique pâlisent devant les nombreuses productions des écrivains qui ont parcouru le nouveau monde. Cependant la documentation sûre, les renseignements exacts sur le Far West, à cette époque encore peu visité, pouvaient exciter la curiosité dans une ville comme Hambourg où l'activité commerciale est si grande et où chacun est prêt à passer la mer pour s'enrichir et tenter la fortune.

L'étude de Charlotte Niese embrasse des sujets variés. Sous le titre « Impressions d'Amérique » elle accorde une place aux vicissitudes du voyage, aux ennuis de l'arrivée, à la difficulté de s'exprimer dans une langue étrangère. Son sentimentalisme s'émeut de la déconvenue du voyageur avant d'atteindre sa destination. Elle trouve pourtant une note attendrie pour décrire les émigrants. Elle plaint le triste sort de ces « déracinés » et nous pensons involontairement à la belle poésie de Ferdinand Freiligrath « Les Emigrants » (1). L'attrait de

(1) Die Auswanderei, strophes 8-9-10.

« O sprecht! warum zagt ihr von dannen?
Das Neckartal hat Wein und Korn;
Der Schwarzwald steht voll finst'rer Tannen,
Im Spessart klingt des Alplers Horn.

Wie wird es in den fremden Wäldern
Euch nach der Heimatberge Grün,
Nach Deutschlands gelben Weizenfeldern,
Nach seinen Rebenhügeln ziehn!

Wie wird das Bild der alten Tage
Durch eure Träume glänzend wehn!
Gleich einer stillen, frommen Sage
Wird es euch vor der Seele stehn. »

la nouveauté ne fait pas oublier à Charlotte Niese les difficultés matérielles qui l'ont assaillie dans le pays de Jonathan. Peut-être ces détails ordinaires auraient-ils gagné à être résumés.

Charlotte Niese enregistre la splendeur du luxe américain. Elle s'apitoie sur la souffrance des pauvres si aiguë dans les grandes villes des Etats de l'Union, le faste des millionnaires lui suggère des critiques. Elle nous introduit dans les salons magnifiques, resplendissants de lumière, dans les parcs élégamment entretenus, dans les théâtres, dans les églises. Le lyrisme de cette peinture de la vie américaine nous paraît un peu désuet en face des progrès actuels du faste et du luxe en Amérique.

L'article consacré à la femme américaine révèle de sincères convictions qui frappent encore l'esprit de l'étranger. Charlotte Niese a bien saisi la faculté d'assimilation de l'Américaine, elle rend hommage à l'étonnante initiative qui s'affirme dans tous les domaines de l'activité humaine. Elle souligne l'esprit entreprenant des femmes d'Amérique qui bravent toutes les concurrences masculines; cette agitation fébrile qui contraste tant avec le culte de la maison, le bien-être du paisible foyer allemand, frappe étrangement l'imagination de Charlotte Niese.

Elle mentionne la co-éducation pratiquée dans les écoles de l'Amérique du Nord. Elle n'apprécie pas les avantages de cette méthode et son aristocratismes lui fait considérer avec une certaine crainte le libéralisme américain. Elle ne peut pas dépouiller le « vieil homme » pour voir la libre Amérique s'élancer dans les chemins non battus et proclamer l'abolition de toutes les bastilles morales.

En somme, ces essais sont inférieurs à ceux que l'auteur résume dans le même recueil sous ce titre : « Les plus récents auteurs et leurs livres ». Nous noterons les pages de critique consacrées à Amélie Rives (1). Charlotte Niese ne lui reconnaît qu'un seul mérite : celui d'avoir composé des nouvelles où les personnages vivent et agissent avec intensité. Mais si quelques écrivains ont placé Amélie Rives parmi les disciples d'Emerson, Charlotte Niese ne veut pas que l'énergie soit employée pour le bien comme pour le mal, c'est le reproche qu'elle adresse à l'auteur de « Le vivant ou le mort ». Elle réserve son admiration pour les romans de George Cable (2), plus capables d'exciter l'intérêt.

Les « Images et Esquisses » sont un guide, elles initient à la vie américaine, elles mettent encore en garde ceux qui croient l'Amérique la terre des miracles, l'Eldorado d'où les hommes hardis peuvent facilement rapporter des trésors. Charlotte Niese veut prévenir le danger qui attend les naïfs. Elle insiste de toute sa force sur ce vieil adage de notre patrie : « Reste dans ton pays et gagne honnêtement ta vie (3). »

Notre auteur affirme bien son idée de protéger ses compatriotes contre l'esprit d'aventure : « La déesse de

(1) Amélie Rives (Princesse Tronbetzkoy), née à Virginia en 1863 : Virginia of Virginia, The quick or the dead, Barbara Der-ning.

(2) George Washington Cable, né à New-Orléans le 12 oct. 1844, depuis 1886 à Northampton, d'abord marchand, soldat, messenger, géomètre et journaliste : Old Creole Days (1879), The Grandissimes (1880), Madame Delphine (1881), The silent South (1885), Bonaventure (1888).

(3) Bleibe im Lande und nähre dich redlich.

la Liberté ! Nous allâmes la voir dans son île si bien située à l'entrée du port de New-York. Nous admirâmes sa beauté, ses dimensions, nous vîmes les centaines d'oiseaux que l'éclat de sa torche attire toutes les nuits et qui se brisent la tête contre cette lumière séductrice. Et si les petits oiseaux trouvent une mort rapide, de même plus d'un voyageur que les apparences trompeuses de la liberté ont attiré en Amérique y périt misérablement (1). »

Le pessimisme de Charlotte Niese devant cette fièvre de l'expatriation provoque la tristesse. C'est comme si après un rêve doré la sombre réalité s'abattait sur nous. L'Amérique n'est plus pour elle la terre d'élection des hardis pionniers. Charlotte Niese dédaigne les richesses arrachées au sol fécond de ce pays par ces hommes énergiques venus d'Europe, et cela nous surprend d'autant plus que dans sa famille même elle aurait pu trouver le démenti à son pessimisme : son frère aîné n'avait-il pas émigré et fait fortune au Texas ? Est-ce que la peine de cette séparation a voilé aux yeux de Charlotte Niese les avantages matériels de la vie en Amérique ? Est-ce encore une affirmation de son sentimentalisme

(1) Bilder und Skizzen aus Amerika, p. 120 : « Die Göttin der Freiheit ! Wir besuchten sie auf ihrer schön gelegenen Insel im Hafen von New-York, wir bewunderten ihre Schönheit, ihre Grösse und wir sahen die Hunderte von Vogelleichen, die allnächtlich durch den Glanz ihrer Fackel angezogen, sich den Kopf zerschellen an dem verlockenden Lichte. Und so wie den kleinen Vögeln ein jähes Ende bereitet wird, so geht es auch manchen menschlichen Wanderern, die vom Glanze der vermeintlichen Freiheit angezogen, nach Amerika kommen um elend zu Grunde zu gehen. »

incompatible avec le dur réalisme du « business-man ». Est-ce antipathie pour cet égoïsme qui semble enfermer dans une armure de fer le cœur yankee?... Nous ne pouvons pas conclure.

Laissons de côté quelques articles de peu d'importance publiés dans diverses revues (1), retenons seulement parmi les notes de voyage les jolies pages consacrées à Ploen (2). Le grand passé historique de la petite cité, le vieux château qui jusqu'à nos jours a servi de résidence aux princes impériaux (3) sont décrits avec sincérité.

Charlotte Niese met en lumière les légendes relatives au séjour des souverains de jadis. Elle les rapporte d'après le récit des vieilles gens.

Le château de Ploen reste vivant dans « *Guillaumette de Söhlenthal* ». La petite ville a pour l'auteur un intérêt archaïque, elle a encore pour elle le charme du souvenir personnel : elle y a vécu. Citons quelques lignes : « C'est un coin de terre d'un charme tout particulier, cette petite ville qui, entourée de bois et d'eau, dominée par son château, est l'un des plus agréables paysages du Schleswig-Holstein. La vue que l'on a de la terrasse du château sur le grand lac de Ploen aux bords couronnés de forêts a déjà provoqué chez plus d'un étranger une vive admiration, comme elle a aussi inspiré plus d'un

(1) Charlotte Niese a été une collaboratrice assidue du « *Daheim* », de la « *Gartenlaube* » et des « *Velhagen und Klasings Monatshefte* ».

(2) Ploen von Charlotte Niese, *Daheim*, XXXII. Jahrgang, 1896, n° 17.

(3) En automne 1910, Prince Joachim, fils cadet de Guillaume II, quitta l'Ecole des cadets à Ploen.

poète. Mais ce n'est pas seulement cette vue qui est belle ; de toutes parts, les yeux se posent sur des paysages attrayants. L'immense parc du château aussi grand qu'une forêt ne contribue pas moins à donner à toute la région un charme particulier : les bouquets d'arbres s'avancent jusqu'aux bords du lac et, pour peu que l'on s'éloigne du rivage, en quelques instants on admire les hautes futaies telles que le Holstein, la patrie des hêtres les plus élevés, seul les possède (1).

Ce ne sont plus des notes de voyage ou des articles de journaux que Charlotte Niese donnera au public, ce sont des chroniques ou des contes dans lesquels elle répand des idées évangéliques. La « Librairie évangélique de Hambourg » (2) s'est chargée de réunir en plusieurs

(1) Article Ploen, p. 266 : « Es ist ein Fleck Erde von eigenem Reize, jenes kleine Städtchen, das, von Wald und Wasser umgeben, mit seinem hochliegenden Schlosse von allen Seiten eines der anmutigsten Landschaftsbilder Schleswig-Holsteins dem Auge darbietet. Jener Blick von der Schlossterrasse über den grossen Plöner See mit seinen von Wald umkränzten Ufern hat schon manchem Fremden einen Ruf der Bewunderung entlockt, manchen Dichter begeistert. Aber nicht allein der Blick von der Höhe des Schlossberges ist schön; wohin man sich wendet, entdeckt man immer mehr des Anziehenden, und nicht zum wenigsten ist es der ausgedehnte, waldähnliche Schlosspark der der ganzen Gegend einen ausgeprägten Reiz verleiht. Hart bis an den See hinan treten seine Baumgruppen, und wer den Schritt vom Wasser wendet, der kann in wenigen Minuten in einem Stück Hochwald sein, wie ihn nur Holstein, das Land der schlanksten Buchen kennt. »

(2) Une autre partie des contes de Charlotte Niese ont été édités par les soins de Carl Hirsch, Christliche Buchhandlung und Kunstverlag, Konstanz.

volumes les premiers fruits du travail de notre auteur. Nous signalons entre autres le recueil « Mon ami Gaspard et autres histoires » et « Aventures de Philippe Reiff et autres histoires ». Charlotte Niese réussit à intéresser avec des sujets fort simples.

Dans presque tous ses récits les fêtes religieuses lui servent de thème, Noël surtout, cette solennité que même le pauvre célèbre avec joie. Charlotte Niese comprend bien avec quelle douceur l'Allemand de toutes les classes accueille ces contes, pensées, aphorismes de Noël. Qu'on ne croie pas que ce soient uniquement les écrivains médiocres qui s'adonnent à cette « littérature » spéciale. Il suffit de jeter un coup d'œil sur une revue quelconque de décembre 1912 pour s'assurer que les meilleurs auteurs répondent à ce désir de tout Allemand de laisser s'épanouir la « Weihnachtsstimmung ». L'année dernière il était permis d'associer le culte du souvenir historique à Noël ; n'était-ce pas le centenaire de 1812 ?

Le talent de Charlotte Niese se perfectionne dans « Aventures de Philippe Reiff ». Elle délaisse le conte peu développé pour des sujets d'une étendue plus considérable. A l'imagination des histoires antérieures s'ajoute une tendance fort marquée vers la réalité, la description du milieu encore vague prend plus de précision et de couleur. Le lecteur est conduit sur les bords du Rhin et dans la ville de Trèves. Cependant le cadre exact de cette contrée remplace entièrement le tableau historique qui se serait adapté admirablement aux aventures du héros. Celui-ci, emporté par le zèle religieux, voue sa vie à l'assistance des pauvres sans distinction de culte.

Il y a dans ce récit un peu de mysticisme. La foi

joue un rôle important. Ce conte est bien dans l'esprit des publications ordinaires du « Nachbar ».

Nous sommes forcée d'avouer que nous ne suivons pas Charlotte Niese dans la voie où parfois son sectarisme religieux l'entraîne, elle semble ne pas vouloir se souvenir de la parole évangélique : La foi ne doit pas séparer les hommes, mais les unir ! Si elle a quelquefois proclamé àprement la suprématie du protestantisme dans « Aventures de Philippe Reiff » et « Le retour des Vaudois » surtout, elle a reconnu elle-même, que ce chemin était périlleux. Elle ne suivra pas Conrad F. Meyer dans son fanatisme ; elle prend une nouvelle direction malgré la haute récompense obtenue par « Aventures de Philippe Reiff » dans le concours du Nachbar. Ce prix ne put l'encourager à continuer un genre incompatible avec son esprit, elle s'affranchit.

II. — Charlotte Niese, pédagogue

Il n'est pas étonnant que Charlotte Niese, ayant pratiqué l'enseignement pendant une dizaine d'années, ait écrit des livres d'éducation. Son expérience, ses observations personnelles lui offraient une moisson facile à recueillir. L'enfant, qu'elle avait patiemment et tendrement observé, lui était connu ; elle comprenait la valeur d'une étude particulièrement didactique. Sans dédaigner les exemples que lui offrait Marie v. Ebner-Eschenbach, elle s'affirme elle-même pédagogue de mérite.

Quatre livres destinés aux jeunes filles parurent successivement entre 1894 et 1898. L'époque de leur publication était sans aucun doute favorable à un accueil bien-

veillant. Une quinzaine d'années ont visiblement opéré un changement dans la littérature pédagogique. En 1898, un pédagogue allemand s'élève contre la profusion des livres pédagogiques de médiocre valeur (1).

Aujourd'hui les livres d'éducation ont tenté les meilleurs écrivains. En Allemagne surtout nous avons de nombreux exemples. Toute une pléiade d'écrivains cherche à donner à l'esprit de l'enfant un aliment substantiel, et non ces « niaiseries » qui formaient le fonds des œuvres destinées à l'enfance. Dans les maîtres de la littérature contemporaine, entre autres Theodor Storm et Deltev v. Liliencron, on peut trouver des pages propres à intéresser de jeunes lecteurs ; des livres écrits pour des enfants ne sont pas pour nous dénués d'intérêt, s'ils sont candides sans être « puérils ».

Dès le début, ni dans le journalisme ni en pédagogie Charlotte Niese n'atteint à la maîtrise. Les quatre livres d'éducation décèlent trop vivement le dessein de moraliser. Elle s'affirme décidée à ne pas offrir ses livres comme passe-temps à la jeunesse ; elle veut leur donner une valeur pédagogique et l'intérêt artistique est évidemment sacrifié. Dans « L'une des plus jeunes », « La plus jeune », « Erika » et « L'attelage à trois chevaux », l'auteur néglige le milieu, même l'intérêt de l'intrigue, pour renforcer la couleur de ses héroïnes. Qu'elles s'appellent Grete, la plus jeune, Erika ou bien Lisa,

(1) Hans Eschelbach : Als Mitarbeiter der meisten pädagogischen Fachschriften fand ich reichliche Gelegenheit, mich eingehend über den Stand der Jugendliteratur zu unterrichten : der überschwemmte Jugend-Bücher-Markt ist arm an vollwertigen Schriften (Monatsblätter für deutsche Literatur, Febr. 1899, p. 117).

elles sont favorisées par la fortune qui les prédestine au bonheur. Quand vient la désillusion elles n'apprécient que trop tard leur sort heureux.

Ce type de jeune fille fait le procès de l'éducation moderne. L'indulgence excessive des parents, l'abus du luxe, les gâteries dont on comble les enfants sont pour eux une source de malheur, si le sort devient contraire. Charlotte Niese montre que cette douceur dans l'éducation peut devenir une source de corruption. Elle veut que l'éducation de la jeune fille soit basée sur « être » et non « paraître ». Les lignes suivantes l'expriment :

« J'ai défendu qu'à l'occasion de la confirmation on fit des cadeaux à mes enfants. Pour le catéchumène ces présents sont une cause de distraction et de désordre intérieur. L'enfant pense plus aux bouquets et aux parures qu'à la sainteté de ce jour, et les amis qui lui font des cadeaux gémissent souvent d'être ainsi imposés. L'argent qu'en ce jour on dépense uniquement pour les fleurs pourrait améliorer le sort de beaucoup de gens dans le besoin. Rien que cette idée m'est désagréable et je ne veux pas participer à ce luxe malsain (1). »

Aujourd'hui bien des sociologues reprochent aux gens

(1) Eine von den Jüngsten, p. 259 : « Bei all meinen früher Konfirmierten Kinder habe ich die Schenkerei verboten. Für den Konfirmanden selbst sind diese Liebesgaben ein Anlass innerer Zerstreuung und Zerfahrenheit. Das Kind denkt mehr an die Blumen und Schmucksachen als an den Ernst des Tages, und die Leute die ihm schenken seufzen oft über die ihnen auferlegte Steuer. Das Geld, das an den Konfirmationstagen allein für Blumen ausgegeben wird, könnte viele Arme glücklich machen. Schon dieser Gedanke ist mir störend. Ich will nicht an diesem ungesunden Luxus theilhaben. »

du monde leur gaspillage inutile et semblent partager l'opinion un peu rigoriste de Charlotte Niese (1).

C'est encore parmi les livres pédagogiques qu'il faut ranger les deux volumes « Aventures juvéniles de Michel Schneidewind » et « Dans les temps difficiles ». Quelques années employées par l'auteur à écrire des nouvelles et des romans séparent la publication de ces dernières œuvres pour les jeunes filles de celles qu'elle destine aux jeunes gens. Elle varie le genre en se basant sur un fond historique. Il ne faut pas cependant négliger de montrer que Charlotte Niese reste fidèle à son intention de pédagogue, mais au lieu de moraliser, elle veut instruire.

Peu de livres donnent mieux que les « Aventures juvéniles de Michel Schneidewind » une impression vivante de la Révolution française. Nous suivons à grands traits les aventures du héros, un enfant de Hambourg. Il est envoyé à Paris par ses parents pour aider une vieille tante dans son commerce de limonadière. Nous assistons aux événements qui ont marqué en France les années 1789-90-91-92. Le jeune témoin oculaire des journées sanglantes de la Révolution sert la République en qualité d'engagé volontaire et retourne chez lui.

C'est un procédé ingénieux de Charlotte Niese pour enseigner l'histoire contemporaine à la jeunesse allemande. Michel, Allemand d'origine, est placé au centre de l'action pour servir de précieux intermédiaire entre la France et ses compatriotes. Il peut dire comme le pigeon de la Fontaine :

(1) Article du Dr Toulouse, « Demain », revue bi-mensuelle (10 mars 1913).

« J'étais là, telle chose m'advint,
Vous y croiriez être vous-même. »

Charlotte Niese rend les évènements compréhensibles à de jeunes lecteurs sans altérer en rien la vérité. Elle fait agir son principal personnage en conformité avec l'époque et la situation. Elle reste fidèle à son art par l'impartialité louable avec laquelle elle le représente. Elle dit : « A vrai dire, il avait oublié qu'il était Allemand, lui aussi (1) », comme pour montrer qu'il participait entièrement à la vie française.

Nous pourrions reprocher à Charlotte Niese de vouloir trop vivement décrire l'époque au détriment des personnages, et cela surtout dans le volume « Dans les temps difficiles », suite de « Aventures juvéniles de Michel Schneidewind ». Michel enfant est en somme une nature peu profonde. Mais il est susceptible d'enthousiasme, bien qu'il soit un curieux plutôt qu'un héros. Michel homme est un guerrier quelconque dans les armées de Napoléon, il s'efface devant les évènements. Le projet tenté dans le premier livre paraît abandonné dans le second. Nous avons une indication sûre que Charlotte Niese concentre à dessein, son étude sur le passé historique plutôt que sur le caractère de ce soldat. Est-ce par hasard qu'elle donne pour titre au second volume « Dans les temps difficiles » au lieu de le rattacher au premier par l'adoption de ce titre : « Aventures de Michel Schneidewind homme » ?

(1) Was Michel Schneidewind als Junge erlebte, p. 770 : « Eigentlich hatte er vergessen, dass auch er ein Deutscher war. »

Dans cette œuvre elle décrit minutieusement une période guerrière. La conception qui ressort de la peinture des faits, soit en Allemagne, soit en Russie, est celle de la résignation devant la rigueur du sort. La guerre est à ses yeux une nécessité inéluctable, le destin des armées n'est pas lié seulement à la bravoure, il est sous la dépendance de causes inconnues. En conclusion elle célèbre les vertus des défenseurs de la patrie, elle exalte l'idée de patriotisme.

Les livres destinés à la jeunesse sont abandonnés par Charlotte Niese après la publication de « Dans les temps difficiles ». Mais il est à souhaiter qu'elle reprenne ce genre qui lui a valu des triomphes.

« L'Association des professeurs berlinois pour favoriser le développement des arts » (Freie Lehrervereinigung für Kunstpflege in Berlin) a publié cinq nouvelles empruntées aux divers recueils de Charlotte Niese sous ce titre « Au pays de la jeunesse ». Apprécions le choix de ces œuvres qui souligne le mérite des nouvelles de notre auteur. En vérité ces nouvelles ne peuvent se rattacher à ses productions pédagogiques.

III. — Les Nouvelles

L'intérêt spécial des nouvelles de Charlotte Niese est fondé sur son culte pour le régionalisme. Le régionalisme ne sert pas un but politique mais il constitue en littérature une forme originale de l'art. Il fait revivre les provinces, les terroirs, les villes. Il révèle une heureuse disposition qui nous entraîne à reproduire les diverses manifestations de la vie, exception faite de celle de la capitale, à pénétrer dans l'âme d'un

peuple, à peindre ses mœurs et ses coutumes. Chaque province a son âme, chaque ville a son esprit, chaque coin de terre a sa poésie propre que l'artiste peut exhummer et qui lui fournit une source nouvelle, féconde et intéressante. L'amour du pays natal joint à la connaissance approfondie des mœurs populaires et de la contrée favorise le travail de l'écrivain : « Seul celui qui a vécu dans un pays, qui a vu vivre les habitants de leur vie quotidienne dans leur milieu et qui a des qualités d'observation pénétrante et d'analyse psychologique, celui-là seul pourra caractériser le peuple (1). »

L'art régional (Heimatkunst) est dans l'œuvre de Charlotte Niese représenté par soixante nouvelles formant un ensemble plein de cohésion dans les recueils dont nous donnons ici les titres : « Sur les traces à demi-effacées » (1888), « De l'époque danoise » (1892-94), « Histoires du Holstein » (1896), « La Marenz brune et autres histoires (1897), « La fille de Revenstorf et autres histoires » (1905), « Toutes sortes d'hôtes d'été et autres histoires » (1911).

Charlotte Niese se révèle écrivain régionaliste par excellence, elle met à profit tout ce qui peut la servir pour faire revivre le Schleswig-Holstein d'il y a cin-

(1) Else Riemann, Nordfriesland in der erzählenden Dichtung seit Anfang des 19. Jahrhunderts, p. 4 : « Nur wer in einem Lande selbst gelebt, seine Bewohner in ihrem alltäglichen Leben, ihrem Milieu kennen gelernt hat, dazu über die Fähigkeit scharfer Beobachtung und psychologischer Analyse verfügt, wird in der Charakteristik des Volkstums etwas leisten können. »

quante ans. Elle exprime le caractère de sa province :

1° Par la nature ;

2° Par les caractères ;

3° Par les coutumes.

Personne mieux qu'elle n'a montré le charme de cette nature ; elle a vu les aurores pourprées sur la Baltique, cet abîme où se plonge le soleil couchant. Dans son œuvre le vent souffle dans les juncs des plages natales et les étoiles versent leur clarté sur ce pays, autour duquel deux mers font une barrière mouvante. L'artiste traduit la poésie des forêts de hêtres, soit que mai fasse éclore les bourgeons naissants, soit que septembre revête d'or les flancs des coteaux. Les landes et les lacs se présentent avec leurs parures de bruyère et le miroir de leurs ondes. La côte de l'ouest apparaît comme elle est, plate, balayée par le vent du nord, et parfois dans la tourmente déchaînée les arbres clairsemés dans la plaine se tordent et gémissent, tandis que les pierres tombales vacillent sous l'assaut de ce terrible vent.

Le plus souvent, c'est l'île de Fehmarn qui nous est révélée avec toute la magie de son décor pittoresque. Charlotte Niese nous la montre sous tous les aspects. La verdure tendre célèbre le printemps, les violettes embaument les talus, les primevères rivalisent avec le coucou pour annoncer le renouveau. Sous le toit du colombier les bandes d'étourneaux gazouillent et les cigognes reviennent et reconnaissent la place du nid abandonné. Elles sont les messagères que l'on attend pour dire que les frimas sont finis, que tout renaît, tout vit, tout chante ! L'été a son charme aussi. L'auteur nous fait voir la nature en fleurs depuis la petite « Heidenröslein » que chante le poète jusqu'à l'éblouissante rose dont la blancheur pare la tombe des jeunes filles.

L'automne est évoqué dans la fécondité des champs, soit que la moisson « fasse plier la grange », soit que les fruits de pommier rougissent sur l'arbre. L'hiver, « tueur de pauvres gens », l'émeut. Les glaçons étincellent comme des diamants et les étangs gelés s'étendent jusqu'à la mer.

La variété avec laquelle elle produit les mêmes effets en évitant le danger des redites se manifeste dans les passages où elle décrit la mer. La tempête ou le calme plat parlent à son âme avec la même intensité.

« La pluie tombait à torrents et Borée à pleins poumons soufflait la tempête, tantôt du nord, tantôt du N.-N.-O., parfois enfin brusquement du sud. C'était ces ouragans connus de tous ceux qui habitent sur les bords de la mer : la vague écume, les nuages courent dans le ciel sombre et la pluie s'abat en trombe entraînant tout (1). »

A cette image nous opposons la suivante : « Le vent soufflait à peine, la grande voile rapiécée pendait en quelque sorte fatiguée le long du mât et le bateau n'avancait que lentement, bercé par le murmure des vagues comme par une caresse (2). »

(1) Revenstorfs Tochter und andere Erzählungen, p. 245 : « Der Regen prasselte in Strömen nieder, und der Sturm blies mit vollen Backen bald aus Norden, bald aus Nord-Nordwest und sprang endlich schrill zum Süden um. Es war ein Sturm, wie wir ihn alle von der Wasserkante ihn kennen. Das Meer brüllt, die Wolken fliegen über den düstern Himmel, der Regen ist zu einer Wasserwand geworden, die alles mit sich reißt. »

2) Aus dänischer Zeit, p. 108-109 : « Es war fast kein

Ces deux exemples attestent encore la manière dont Charlotte Niese exprime la nature. En peu de mots elle embrasse tout le tableau jusque dans les moindres détails. La note lyrique qu'elle entonne n'ôte rien à la réalité des faits : cette sincérité naît de son amour du pays. C'est bien à Charlotte Niese elle-même que s'applique le mérite qu'elle attribue à un de ses personnages :

« Lorsqu'il parlait de la petite île environnée de tempêtes, de la plage caillouteuse et de la mer bleue, on sentait qu'il l'avait aimée (1). »

La terre, la mer, les collines forment le décor et le fond dans les nouvelles. Les maisons, leur aspect extérieur sont de très peu d'importance devant la majesté de la nature qui gagne en valeur par sa connexion avec les événements. Dans « Corisande » un orage fournit à l'auteur un présage fatal : « Le ciel était devenu plus gris et la chaleur plus étouffante. En poussant des cris plaintifs les mouettes volaient au-dessus de la surface unie de la mer et les roseaux commençaient à trembler légèrement. La comtesse frissonnait et le feu de ses yeux s'éteignait (2). »

Wind, das grosse geflickte Segel schlug müde gegen den Mast, und das Boot bewegte sich nur langsam vorwärts... von den flüsternden Wellen liebkosend getragen. »

(1) Revenstorfs Tochter, p. 333 : « Wenn er von der kleinen windumbrausten Insel sprach, von ihrem steinigen Strand und von der blauen See, dann wusste man, dass er sie lieb gehabt hatte. »

(2) Geschichten aus Holstein, p. 28 : « Der Himmel war noch grauer geworden und die Hitze noch drückender. Mit ängstlichem

Plus souvent la nature agit sur l'homme et Charlotte Niese révèle avec tant de netteté cette action qu'elle retentit sur le lecteur. L'homme contemplant la nature devient ou triste ou gai, ou bien recueilli, tel le personnage dans « Le bourg des pirates » : « Le soleil avait disparu et la lune brillait d'un éclat beaucoup plus vif. Elle nageait pour ainsi dire sur le bleu foncé du ciel et se reflétait dans la mer aux ondes légèrement agitées. Dans le lointain se détachait la raie sombre du rivage et dans cette direction brillaient les feux d'un phare. Le marin respectueusement porta la main à sa casquette en s'écriant : Avec l'aide de Dieu, il n'est rien d'impossible (1). »

Charlotte Niese traduit les émotions de l'homme, par une sorte de communion avec la nature : c'est bien notre joie ou notre peine, notre sensibilité ou notre dureté qu'elle fait refléter dans l'éclat des étoiles, dans la lumière argentée de la lune, dans le parfum des lis ou des jasmins de son pays.

Les personnages qui agissent dans les nouvelles appartiennent à proprement parler à une seule catégorie. Ils représentent dans leur ensemble les gens de la province du Schleswig-Holstein au commencement de la deuxième

Schrei flogen die Möven über die glatte Wasserfläche, und im Schilf begann es leise zu zittern... Die Gräfin schauderte leicht zusammen, und ihre Augen blickten wie erloschen. »

(1) Aus dem Jugendland, p. 79 : « Die Sonne war verschwunden und der Mond viel heller geworden. Er schwamm im tiefblauen Himmel und glänzte auf der leise bewegten See. In der Ferne schimmerte der dunkle Streifen des Festlandes und von dorthier flammte ein Leuchfeuer auf... Der Schiffer griff an seine Kappe : Bei Gott ist kein Ding unmöglich. »

moitié du XIX^e siècle. C'est à cette époque et dans ce milieu qu'évoluent les petits bourgeois et les campagnards, les riches et les pauvres. Charlotte Niese s'impose le devoir de rendre vivant ce passé aboli, de le représenter avec toute son âme vraiment et sincèrement. Chaque personne semble symboliser une coutume, un usage, un caractère spécial. La façon de voir et d'agir tout à fait propre à chacun concourt à édifier une véritable galerie d'originaux qui éveillent l'intérêt.

Au physique, les personnages donnent lieu à de nombreuses observations. Jamais Charlotte Niese ne se départ d'un réalisme scrupuleux pour conformer le portrait à la réalité. Les héros représentent leur race, ils ont les mouvements lents et gauches, la langue peu déliée.

Ainsi Henri, le cocher du grand-père de l'auteur, fait partie de cette catégorie d'hommes qui bavardent peu, qui sont ménagers de paroles.

Presque tous ont une santé florissante : « Lorsque Heische eut vingt-sept ans, elle ne comptait en réalité plus au nombre des jeunes filles à marier. Et pourtant elle était superbe et agréable à regarder avec son visage placide, sa belle carnation, sa chevelure blonde et son corps robuste (1). »

Charlotte Niese semble encore avoir deviné l'influence qu'exerce sur l'homme le métier habituel. Ainsi que le

(1) Revenstorfs Tochter und andere Erzählungen, p. 91 : « Als Heische siebenundzwanzig Jahre alt wurde, war sie eigentlich aus der Liste der heiratsfähigen Mädchen gestrichen. Und doch war sie stattlich und wohl anzuschauen mit ihrem festen, ruhigen Gesicht, ihrem schönen Blondhaar und ihrer kräftigen Gestalt. »

démontrent aujourd'hui les travaux de psychologie expérimentale, on connaît presque mathématiquement à quel labour se livre un homme à l'examen de ses mains ou de son allure. Charlotte Niese nous montre l'habitant du Schleswig-Holstein selon la profession à laquelle il se voue :

Est-ce un marin ? Il fume, chique, ne répugne pas à quelques expressions triviales, prévoit le temps et parle de ses voyages.

Est-ce un menuisier ? Il ne peut s'empêcher de supputer la valeur du bois, de frapper au cœur des chênes dans la pensée qu'il taillera un beau buffet.

Est-ce le fossoyeur ? Il s'assied sur sa brouette remplie de feuilles mortes à l'approche de la fête des Trépassés ; sa casquette crasseuse posée de travers, il aspire l'air humide, en veut presque aux gamins de le regarder en dessous et leur crie ; Ne me regardez pas ainsi !

Le légendaire buveur passe aussi dans son œuvre tragique ou cynique selon qu'il est ivre de bière ou de schnaps.

Les anormaux même fournissent à Charlotte Niese des modèles aux traits bizarres. Pensons au portrait de Flinsheim le fou ou bien à celui de l'ancien soldat Mahlmann : « Il était très vieux et demeurait couché la plupart du temps ; cependant lorsqu'il faisait bien chaud il s'asseyait sur le banc devant sa petite maisonnette et « faisait le lézard » au soleil. Si jamais un peintre s'était fourvoyé dans notre petite ville somnolente, il aurait sûrement fixé sur sa toile la tête caractéristique aux traits prononcés du vieux Mahlmann. C'était un vieillard à la figure intelligente, aux lèvres pincées, aux yeux étincelants dont l'expression était dure et le regard

observateur (1). » Dans une autre nouvelle le même personnage reparait : « Il était assis dans son lit, dont la couverture était rouge, ornée de petits carreaux; il mangeait lentement un morceau de gâteau... il branlait sa tête chauve et ses doigts jouaient du tambour sur la couverture du lit (2). »

Au moral les héros ne trahissent pas moins leur origine. Le tonnelier Butenschön est l'exemple du sentiment réfléchi, marque caractéristique de l'habitant du Nord : « La réflexion est cependant ce qu'il y a de meilleur chez l'homme (3). » Cette parole sert de maxime à cet individu qui faillit perdre son bonheur à force de réfléchir.

Dans la fille de Revenstorf est personnifiée la fierté du paysan du Schleswig-Holstein qui « roi sur son domaine » vit indépendamment isolé du reste du monde.

Mademoiselle v. Ehren et Stina sont l'image des superstitions, la tante Julie représente les sentiments

(1) Aus dänischer Zeit, p. 27 : « Er war steinalt und lag meistens im Bett, und nur an besonders warmen Sommertagen sass er auf der Bank vor seinem winzigen Häuschen und liess sich von der Sonne bescheinen. Hätte sich nach unserm langweiligen Städtchen einmal ein Maler verirrt, so hätte er sicherlich den scharfgeschnittenen Charakterkopf des alten Mahlmann auf seine Leinwand gebracht. Es war ein kluges Greisengesicht mit festgeschossenen Lippen und funkelnden Augen, deren Ausdruck finster und beobachtend war. »

(2) Revenstorfs Tochter und andere Erzählungen, p. 159 : « Er sass in seinem rotgewürfelten Bett und ass langsam ein Stück Kuchen... er nickte mit seinem kahlen Kopf und trommelte mit den Fingern auf der Bettdecke. »

(3) Die braune Marenz und andere Geschichten, p. 180 : « Besinnen ist doch das Beste beim Menschen. »

rêveurs, Heilwig est la victime du mal du pays de l'habitant de cette région, de cette nostalgie qui indiqua à Johannes Dose (1) errant à l'étranger qu'il fallait rentrer et annoncer hautement, mais « les souliers enlevés et le cœur palpitant », l'histoire natale du Schleswig-Holstein.

Un bel exemple de simplicité native se retrouve dans le caractère d'Anna Abdecker. De riches parents lui donnent une éducation distinguée pour qu'elle fasse plus tard les honneurs de la société. Anna quitte secrètement ses parents pour retourner auprès du grand-père. Elle oublie la langue entremêlée d'expressions françaises en revoyant le vieil aïeul. C'est dans le dialecte plein de saveur qu'elle s'écrie : « Grand-père, croyais-tu vraiment que je deviendrais une « demoiselle » ? Oh ! grand-père, il m'est impossible de devenir une « demoiselle », je ne m'y entends pas (2). »

L'esprit d'un autre temps et la solitude d'une région peu fréquentée marquent leur empreinte sur la race. Les personnages de Charlotte Niese se découvrent d'une expérience singulière.

Quelle âme simple que Christiane qui attend impatiemment le Prince Charmant ! La bonne d'enfants Liesch est une figure du bon vieux temps. Peureuse d'entre-

(1) Johannes Dose, né le 23 août 1860 à Odis (Schleswig septentrional) émigra en Amérique, mais revint à Lübeck et publia : « Magister Vogelius » (1899), « Frau Treue » (1901), « Die Sieger von Bornhöved » (1903).

(2) Revenstorfs Tochter und andere Erzählungen, p. 325 : Grossvater, glaubst wirklich, ich wollt nich wiederkommen ? Ich wollt fein werden ? O Grossvater, ich kann nich fein werden, da versteh ich nix von. »

prendre un voyage en bateau à vapeur, elle dédaigne de même le progrès de son siècle, le chemin de fer :

« Non, mes enfants, je n'irai pas en chemin de fer, il n'y a pas même un cheval pour le traîner, du feu et de la fumée, voilà tout. Comment cela peut-il marcher? je n'en sais rien! mais j'ai toujours pensé que j'étais trop bonne pour me compromettre ainsi avec le diable. Si je ne puis aller à Hambourg de façon convenable, alors je resterai ici (1). »

Ce qui se cache sous la peinture des gens de province, c'est une étude psychologique assez singulière. Charlotte Niese se fait l'interprète de la naïveté de ses personnages dans le bien et dans le mal. Ici le talent de l'auteur se donne libre carrière. Voilà un homme de nature si modeste qu'on l'a surnommé « Monsieur Ose-rais-je ». Mais il ne se doute pas plus de cette vertu que le valet nonagénaire Detlef ne le fait de son attachement touchant au maître. Detlef est un émule du serviteur Just, de Lessing.

En revanche, l'égoïste n'éprouve point de scrupules de conscience. Entendons le fossoyeur Kelling dire du mal du voisin et se vanter lui-même. Debout au milieu du cimetière, il raille un pusillanime citoyen qui n'ose pas entrer dans le champ du repos : « Je crois qu'il a peur de la mort. Oui, oui, oui, les grands messieurs se font quelquefois de sottes pensées. Cela s'explique par leur

(1) Revenstorfs Tochter und andere Erzählungen, p. 230 : « Nee, Kinners, mit die Eisenbahn fahr ich nicht. Da is ja nich mal ein Pferd vor ; und dann is allens mit Feuer und Rauch. Wies angehen kann, weiss ich nich, abersten for son Teufelswerk hab ich mir ümmer zu gut gehalten. Wenn ich nich auhn anständige Manier nach Hamburg reisen kann, denn muss ich hier bleiben. »

naissance. Moi je ne me fais pas de pensées. Mais moi je suis un homme bon et brave, ce que tout le monde ne peut pas dire de lui-même. M. le pasteur me l'a dit toujours : — Kelling, dit-il, vous êtes bien brave ! — Monsieur le pasteur, dis-je, je fais mon devoir et ce que je dois faire (1). »

Aucun repentir dans ces personnages simples ne semble assez profond pour vaincre l'amour-propre. Citons encore la réponse d'Ahrens, homme d'affaires peu honnête, auquel son ennemi rendit le bien pour le mal en lui faisant cadeau d'une somme d'argent. Il avoue : « Non, vraiment, je ne l'ai pas mérité. Mais si j'en donne la moitié aux pauvres ? D'ailleurs ces dernières années j'ai toujours regretté de n'avoir pas été gentil avec Jobst. Car, Dieu m'en est témoin, j'ai d'ordinaire très bon cœur, pour les sapins seulement j'ai été têtue, c'était une si bonne affaire (2). »

Mais Charlotte Niese n'agit pas ainsi par dureté ; elle

(1) Revenstorfs Tochter und andere Erzählungen, p. 118 : « Ich glaub, er is bang vorn Tod ! Ja, ja, ja ! Was die feinen Herrens sind, die machen sich mannichmal dumme Gedankens. Das kommt von die Feinheit. Ich mach mich nie Gedankens. Abers ich bin auch ein guten und ein rechtschaffnen Mann, was nich jedwerein von sich sagen kann. Herr Propst hat es mich all ümmer gesagt : Kelling, sagt er, Sie sind ein sehr braver Mann ! Herr Propst, sag ich, ich tu mein Pflicht und Schuldigkeit. »

(2) Die braune Marenz und andere Geschichten, p. 210 : « Nee, eigentlich hab ichs nich verdient. Abersten wenn ich nun die Hälfte an die Armens gebe, und wenn es mich sowieso alle die Jahrens leid getan hat, dass ich nich nett gegen den Jobst war ? Ich hab sonsten warrafftigen Gott ein furchtbar gutes Herz bloss bei die Tannenbäumens, da bin ich eigen mit gewesen, weil es so'n gutes Geschäft war. »

traduit des sentiments instinctifs, éclos en liberté, et cette expansion de cœur qui est attribuée à l'habitant du Schleswig-Holstein. Elle n'oublie pas de noter le fait que chez nous à la campagne les gens simples parlent toujours de la mort en présence de leurs malades. Elle met sur les lèvres d'une mère dont le fils est mourant ce jugement-ci : « Aujourd'hui il vit encore, demain il vivra aussi, mais dans quelques semaines il suivra son père qui lui aussi était tuberculeux. Oh ! ce que j'ai souffert avant qu'il arrivât à la béatitude céleste ! Le bon Dieu rappellera bientôt à lui mon petit chéri : c'est la prière que je lui adresse soir et matin (1). »

Si une telle franchise répugne à l'homme dont les sentiments sont plus raffinés, Charlotte Niese sait que ce n'est point par manque d'affection que les habitants de sa province paraissent sans cœur, mais par naïveté. La mort est pour eux la conséquence naturelle de la naissance : pourquoi donc cacher aux malades ce qui les attend ?

Les faiblesses humaines prennent un aspect quelque peu grotesque dans le caractère du distingué Jean-Jacques et dans celui du conseiller d'Etat Lauritzen. Il n'en est ainsi qu'en apparence. La satire qui semble s'adresser à ces deux orgueilleux parvenus nous les montre voulant se dépouiller du passé aussi vite que de leur

(1) Aus dänischer Zeit, p. 120: « Heute is er noch da und morgen auch; abers in ein paar Wochen geht er seinem Vater nach, der auch die Zehrung hatte. O, was hab ich mit den durchgemacht, ehe er glücklich im Himmel war! Na, der liebe Gott wird mein klein süssen Jung nun all bald zu sich nehmen: da bitt ich ihn jeden Abend und Morgen um ! »

métier, mais Charlotte Niese ne veut pas trouver matière à plaisanter dans ces défauts, elle nous laisse libre d'en rire ou de les admirer et ne renchérit pas sur les ridicules.

Si les âmes simples qu'elle nous présente n'ont pas de complexité, elles sont vraies, dans la douleur comme dans le malheur, et s'affirment encore bien de leur pays par une résignation muette. Tante Feddersen et tante Auguste sont des résignées : l'une qui est passée à côté de l'amour sans le savoir accepte sa destinée, et l'autre, vieille fille qui sur le tard trouve un mari, se console d'être toujours et pour tous « Mademoiselle ». Son épitaphe seule dit qu'elle mourut épouse.

Le vacher Momme, victime des efforts vers la science, subit un échec qui lui déchire le cœur, et Karrel souffre de la trahison d'un ami. Or, tout dur et déplorable que soit le sort, une sérénité calme est commune à ces personnages. Charlotte Niese ne donne que de rares exemples d'une réaction ferme contre le malheur, mais elle démontre clairement que les caractères tendent à l'optimisme plutôt qu'au pessimisme. Son compatriote sait se résigner.

Notre auteur s'étend avec enthousiasme sur les vieilles croyances, sur les mœurs et les coutumes, sur les chansons de Noël qui l'ont émue dans son enfance. Les nouvelles témoignent d'une grande abondance d'informations à cet égard. Pour comprendre l'exactitude des renseignements, voici quelques exemples de la reconstitution des menus faits. Elle nous raconte qu'à Burg chaque gant perdu était publié à la clochette; l'élève devait se charger d'apporter en classe les après-midi d'hiver une mince bougie à la lueur de laquelle se faisait la lecture. Elle nous fait sentir les délices de l'habi-

tant de Fehmarn mangeant un plat de quenelles dures comme la pierre, si dures qu'avec elles on pouvait faire un trou dans la tête de son ennemi. Ces détails répondent tout à fait à l'idée qu'on peut avoir de l'atmosphère paisible qui régnait dans une petite ville de province, de l'honnêteté, de la simplicité et de la sobriété des gens à cette époque.

Elle insiste sur les fêtes de toutes sortes : Un mariage campagnard est ressuscité avec ses cérémonies et ses réjouissances de bonne chère et de danse. Nous connaissons jusqu'aux plus petits cadeaux des invités, de quel esprit était animé un tel festin : « Christophe Olten fit cadeau d'un assez grand sac de farine et de quatre pains noirs (1). »

La veille du mariage nous voyons les citoyens souhaiter le bonheur à la fiancée, jeter des tas de vaisselle d'argent, de porcelaine et de verre contre la porte de la maison de l'heureuse promise. Nous sommes même renseignés sur la façon de sacrifier à cette vieille habitude. Les gens experts en la matière nous disent qu'on remplissait d'eau ces projectiles pour que le bruit fût plus assourdissant.

Le théâtre, la foire, la leçon de danse sont, dans les nouvelles, les témoins fidèles des mœurs anciennes.

Les anciennes fêtes de la corporation des gantiers et de celle des tailleurs que rappelle Charlotte Niese nous ramènent au moyen âge. En tout cas, s'il n'est pas avéré que dans le Schleswig-Holstein au moyen âge on con-

(1) Die braune Marenz und andere Geschichten, p. 81 : « Christoph Olten schenkte einen ziemlich grossen Sack mit Mehl und vier Schwarzbrote. »

nût ces bizarreries, nous pouvons dire qu'aujourd'hui de telles coutumes n'existent plus, mais qu'on sourit encore en évoquant les souvenirs si fidèles, dans les nouvelles de notre auteur.

La peinture la plus originale est celle des funérailles dans un pays et à une époque où l'enterrement était, faute d'autres distractions, « une fête agréable » pour les assistants. Aussitôt que le mort est enseveli, le banquet commence. Toute une soirée et toute une nuit les chants résonnent à la grande table où sont assises plus de cinquante personnes. Donnerons-nous le menu d'une de ces ágapes ? La richesse du festin atteste l'aisance des héritiers. Il est servi huit rôtis de veau et cinq de porc, des côtelettes et plusieurs jambons fumés, des tas de gâteaux faits à la maison, cinq couronnes de macaron, sept tartes à la confiture, du pain de luxe et tout un tonneau de vin. Charlotte Niese ne cache pas le résultat fâcheux de cette intempérance. Les hôtes, excités par le vin, s'offensent l'un l'autre, et voilà les os de jambon transformés en armes défensives ou offensives. L'invité s'y attendait : il a apporté au banquet son linceul en cas d'être ramené lui aussi auprès de ses aïeux.

Les coutumes de Noël occupent une large place dans les nouvelles. Signalons entre autres le sacrifice du compagnon de saint Antoine. C'est la coutume de mas-sacrer tous les malheureux « habillés de soie » afin que leurs dépouilles succulentes servent à contenter les robustes appétits. Très pittoresque est aussi le cortège des petits pauvres allant quêter leurs cadeaux en chantant ces vers en bas-allemand qu'ils accompagnent du sourd murmure cadencé d'une cornemuse appelée « Rummelpott » :

« Annlischen, mak de Dören apen
Und lat den Rummelpott in !
Und wenn de Schipper vun Holland kümmt,
Dann hett he goden Sinn !
Schipper wullt du wiken,
Bootsmann wullt du striken.
Treck de Segel dal un op,
Und gif me wat in'n Rummelpott ;
En, twe, dre, veer,
Und wennt ok en halwen Daler weer ! » (1)

Ces détails démontrent l'attachement de Charlotte Niese au passé de son pays. Les traces de quelques-unes de ces coutumes se retrouvent encore de nos jours dans la vie du campagnard et du petit bourgeois du Schleswig-Holstein, sans un tel luxe cependant. Aux funérailles, le riche paysan n'offre à ses amis que du café et des gâteaux, et dans la plupart des régions de cette province où les enfants font le tour du village avec leur cornemuse, cette coutume n'est pratiquée qu'à la Saint-Sylvestre. La fièvre des temps modernes pénètre jusque dans les campagnes isolées et

(1) Aus dem Jugendland, p. 102-103 :

(Annalise, ouvre la porte
Et laisse entrer le joueur de cornemuse ;
Quand le matelot reviendra de Hollande
Il sera de bonne humeur ;
Batelier si tu veux partir,
Matelot si tu veux faire des filets,
Rentre tes voiles,
Donne quelque chose au joueur de cornemuse ;
Un, deux, trois, quatre,
Ne serait-ce même qu'un demi-écu !)

les mœurs traditionnelles se fondent comme la neige au soleil.

L'art de Charlotte Niese dans les nouvelles est essentiellement régionaliste. Non qu'elle se borne à circonscrire son œuvre à sa province natale ; dans une grande partie de ses créations elle ne semble voir que son île avec la petite ville de Burg et la campagne environnante. Elle est exclusiviste encore, car le plus souvent elle ne décrit que les mœurs de l'île. Si, d'après celles-ci, nous nous rendons parfaitement compte de l'esprit général de la petite ville et de la campagne, il y a cinquante ans, nous autres du Schleswig-Holstein, distinguons les nuances subtiles pour savoir qu'elle s'en tient strictement au caractère même de son île (1). Ce particularisme n'est pas à l'abri de toute erreur. Charlotte Niese épuisant son sujet tend à se répéter

(1) Comparez, par exemple, aux vers du joueur de cornemuse, ceux-ci tels qu'ils sont chantés dans le Schleswig du Nord :

« Fieken, mak de Dör op,
De Rummelp ott will in ;
Un wenn dat Schipp vun Holland kummt,
So hebbt wie mojen Wind.
Schipper, wullt du wiken ?
Bootsmann, wullt du striken
Sett en Segel op'n Topp.
Un giv me wat in'n Rummelpott.

(Sophie, ouvre la porte,
Le joueur de cornemuse veut entrer ;
Et si le bateau vient de Hollande
Le vent s'élèvera demain ;
Batelier si tu veux partir,
Matelot si tu veux faire des filets.
Largue la voile au mât de hune
Et donne-moi quelque chose pour ma musique.)

lourdement. En effet, nous nous heurtons à la seule manifestation du merveilleux dans les nouvelles : la croyance aux revenants qu'elle inspire à plusieurs personnages. Combien précisément le Schleswig-Holstein lui fournirait matière à d'autres superstitions intéressantes, si elle voulait bien porter l'observation sur le pays entier. Le particularisme des nouvelles a contribué à les laisser longtemps ignorées du grand public au delà de l'Elbe. Jusque dans les noms même que Charlotte Niese choisit pour ses personnages, l'intérêt reste lié à l'esprit local. Feddersen, Sörensen, Hansen, Butenschön, Rasmus et bien d'autres noms encore sont bien propres au Schleswig-Holstein (1). L'auteur a-t-elle reconnu le piège que lui tend sa méthode ? Dans le dernier recueil « Toutes sortes d'hôtes d'été et autres histoires », elle comprend que, tout en restant fidèle à la terre de sa jeunesse, elle peut élargir son cadre.

Dans les nouvelles, Charlotte Niese est soucieuse de mettre dans la bouche de ses personnages les locutions qui leur sont familières. Le dialecte qu'elle emploie renforce la couleur locale. Tout est en conformité avec l'intelligence des personnages. Pour rendre plus forte l'impression de naïveté, Charlotte Niese emploie un procédé technique fort original. Quatre enfants (elle-même et trois de ses frères, Heinrich, Jürgen et Milo) sont les intermédiaires sincères entre les personnages et le lecteur. C'est à ces petits auditeurs qu'un Mahlmann, une Mademoiselle v. Ehren et Marenz révèlent

(1) Voir Prof. Dr. R. Hansen, *Zur Geschichte der Personennamen in Schleswig-Holstein* (Die Heimat, 12. Jahrg., 1902, n° 11).

leur âme. Encouragés par les enfants, ils expriment tantôt en dialogues, tantôt en longs récits, les joies et les peines de leur existence. Les enfants n'ont pourtant pas un caractère très tranché. Ils ne veulent que nous mettre en rapport avec les « bons amis » de leur enfance.

L'impression générale que nous laisse la lecture des nouvelles est d'une rare simplicité. Avec les plus humbles moyens Charlotte Niese compose une histoire. Rappelons la nouvelle « Flinsheim le fou ». C'est un petit chef-d'œuvre où l'auteur manifeste largement ses dons d'écrivain régionaliste, se bornant à faire agir son personnage comme civilisateur au milieu d'une tribu frisonne sauvage. Le sujet de peu d'intérêt est mis en relief par l'art de l'écrivain.

Le style de Charlotte Niese est empreint de simplicité. Nous ne saurions trop insister sur cette qualité. Même dans le titre qu'elle maintient « histoires » et non « nouvelles » nous voyons une intention formelle de rester simplement « la femme » qui raconte des « histoires » et non pas « l'auteur » qui écrit des « nouvelles ». C'est la simplicité qui est son plus grand mérite et atteste le plus haut effort de vérité de Charlotte Niese réalisé admirablement dans ses œuvres en l'honneur du régionalisme.

La simplicité est la marque de son talent.

IV. — Les Romans (1)

Les romans de Charlotte Niese n'offrent pas une

(1) Donnons la nomenclature des romans avec la date de leur

assez grande diversité qu'il y ait lieu de faire une analyse particulière de chacun d'eux. Nous n'y trouvons pas une variété telle que nous puissions établir des catégories. Les dix romans, si nous exceptons l'étude psychologique « Printemps d'homme », « Eté », « Maturité », sont des études de mœurs rigoureusement établies. Un développement graduel dans le domaine du roman est à peine perceptible. Le « Cajus Rungholt » déjà est pénétré de l'esprit des livres qui l'ont suivi (1). Les critiques affirment : « Charlotte Niese est parvenue à l'apogée de sa carrière, son talent ne se développera plus, il n'en a d'ailleurs pas besoin (2). »

Les romans conçus sur le même plan ne procèdent pourtant pas de la même technique que les nouvelles, mais de nombreux procédés observés dans les nouvelles trouvent une ample utilisation dans les romans. Ceux-ci, tout en étant plus développés, perdent de leur indépendance : sous une forme plus ample l'intérêt se généralise. Il se porte sur le théâtre de l'action,

parution : Cajus Rungholt (1886), Licht und Schatten (1895), Auf der Heide (1898), Der Erbe (1899), Vergangenheit (1902), Die Klambunkerstrasse (1904), Auf Sandberghof (1906), Menschenfrühling (1907), Sommerzeit (1907), Reifezeit (1908), Minette von Söhlenthal (1909), Römische Pilger (1910), Die Alten und die Jungen (1912).

Charlotte Niese met la dernière main à une œuvre nouvelle sous ce titre : « Das Tagebuch der Ottony von Kelchberg », qui sera publiée en 1913.

(1) Theodor Storm signala l'intérêt dramatique de « Cajus Rungholt » dans une lettre à Charlotte Niese.

(2) Hamburger Fremdenblatt : « Charlotte Niese ist auf der Sonnenhöhe ihres Schaffens angelangt, es gibt bei ihr keine Entwicklung mehr, sie hat es auch nicht nötig. »

sur les évènements historiques et sur les caractères des personnages.

Le Schleswig-Holstein reste le cadre dans « L'héritier » « Dans la Lande », « A Sandberghof » et dans « Les vieux et les jeunes ». Charlotte Niese se plaît à des raffinements dans les détails. Elle consacre des descriptions minutieuses à la situation et à l'aspect des villages. Donnons-en une preuve :

« Le village de Rangelrup était situé dans la partie centrale du Schleswig, entre des forêts de hêtres, des tourbières et des landes. Les forêts de hêtres s'étendent vers la mer Baltique où se trouvent aussi des champs de céréales. Les tourbières et les landes vont dans la direction de l'ouest, là où, par pentes douces, le pays s'élève en croupes couvertes de bruyère, là où les collines ne sont couvertes d'un rouge éclatant qu'au fort de l'été et où de temps à autre une vaste tourbière interrompt la lande sablonneuse. Rangelrup n'était pourtant pas, malgré la proximité des sables, pareil aux villages situés dans la lande. De beaux champs et de belles prairies entouraient les habitations de paysans, et à quelque distance du village, où se trouvait Sandberghof, le domaine du bailli Wilder, les prairies et les forêts alternaient de façon si gracieuse qu'il était presque impossible de croire qu'à une bonne heure de là on était en pleine lande déserte (1). »

(1) Auf Sandberghof, p. 1 : « Das Dorf Rangelrup lag im mittleren Schleswig, zwischen Buchenwäldern, Moor-und Heide-land. Die Buchenwälder erstreckten sich nach der Ostsee hin, wo auch die Kornfelder lagen. Die Moor-und Heidestreifen breiteten sich gegen Westen aus, dorthin, wo der grosse Hei-

Malgré l'indication topographique, l'auteur craint les allusions personnelles, elle dissimule sous un pseudonyme d'invention le nom véritable du village.

La grande ville n'est pas moins bien décrite, car Charlotte Niese reste fidèle à ses propres théories : elle garde le souci de l'exactitude et la religion du passé.

Dans le roman « Passé » elle place l'action à Hambourg et dans la ville sœur Altona. Le monde extérieur est représenté objectivement, soit que l'auteur nous conduise dans les quartiers du port de l'ancien Hambourg, soit qu'elle nous montre le centre du vieil Altona. Elle réussit à nous intéresser grâce à la sincérité du décor placé sous une vive lumière de vérité ; qu'on en juge : « La maison était située à une extrémité de la place du Marché de l'hôtel de ville. Les messieurs qui déjeunaient chez Pflock traversaient la place et, quand ils arrivaient trop tôt, ils s'arrêtaient sur la porte, promenaient leurs regards sur l'hôtel de ville et les soldats danois qui montaient la garde, sur la vaste place entourée de petites maisons aux toits pointus, sur le clocher de l'église principale qui s'élevait

derücken des Landes allmählich ansteigt, wo die Hügel nur im Hochsommer mit warmem Rot übergossen sind, und wo hin und wieder ein ausgedehntes Torfmoor den Heidesand unterbricht. Aber Rangelrup war, trotz der nahen Heide, kein Heidedorf. Schöne Felder und Wiesen umsäumten seine stattlichen Bauernhäuser, und etwas weiter vom Dorf, wo Sandberghof, der Besitz des Hardevogts Wilder, lag, wechselten Wiese und Wald so anmutig miteinander ab, dass es fast unglaublich war, wie auch hier die öde Heidegegend in einer guten Stunde zu erreichen war. »

au-dessus des toits peu élevés des maisons de la rue des Princes (1). »

Les détails poétiques sont mieux observés dans les lignes suivantes ; il s'agit de M^{me} de Genlis, émigrée à Altona : « En descendant de sa chaise à porteurs, elle jeta autour d'elle des regards curieux. La place du Marché de l'hôtel de ville n'avait pas changé : là-bas, les Danois montaient toujours la garde, le fusil négligemment posé sur l'épaule. Tranquilles et paisibles, les maisonnettes se dressaient autour de la place ; juste à ce moment le veilleur de l'église principale sonnait du cor, là-haut dans sa tour (2). »

Dans « Rue de Klabunker », Charlotte Niese suit la même voie, mais l'action se passe de notre temps. Le Hambourg qu'elle décrit n'est pas encore le bouillant Hambourg actuel. L'artiste se réfugie dans une atmosphère paisible où la vie agitée s'atténue : « La rue de Klabunker était située en plein

(1) *Vergangenheit*, p. 44 : « Das Haus lag am Ausläufer des Rathausmarktes. Ueber den Markt spazierten die Herren, die bei Monsieur Pflock das Mittagsmahl einnahmen, und wenn sie zu früh kamen, dann standen sie noch in der Haustür und sahen auf das Rathaus mit der dänischen Schildwache davor, auf den weiten Platz mit den kleinen spitzgiebligen Häusern darum und auf den Turm der Hauptkirche, der über die niedrigen Dächer der anstossenden Prinzenstrasse ragte. »

(2) *Vergangenheit*, p. 533 : « Als sie aus ihrer Sänfte stieg, sah sie neugierig um sich. Der Rathausmarkt war unverändert, dort stand die dänische Wache und schulterte gemächlich die Muskete. Still und friedlich umstanden die kleinen Häuser den Markt, und eben stieß der Türmer der Hauptkirche droben in sein kleines Horn. »

cœur de Hambourg, là où on l'on trouve encore des maisons aux pignons pointus, pressées les unes contre les autres, où de temps à autre l'eau vaseuse d'un canal miroite, et où l'on ne perçoit que dans le lointain les sonneries des tramways électriques et le bruit sourd des sirènes de navires (1). »

« Lumière et Ombre » nous conduit dans le Hambourg moderne. Là son inspiration s'affaiblit, on sent bien qu'elle n'est point passionnée pour cette activité dévorante des cités commerciales. « Du large fleuve qui roule ses eaux blanchâtres vers la mer grise, on ne peut apercevoir que peu de choses à de rares endroits ; les entrepreneurs ont réussi à élever leurs casernes élégantes sur tous les points, d'où l'on pouvait, de la route, avoir autrefois le plus ravissant coup d'œil sur le vaste fleuve, les îles vertes et les sombres montagnes de Harburg. Ici ou là seulement les propriétaires de villas ont éprouvé quelque sentiment humain, ils ont laissé libre la vue sur l'Elbe et n'ont pas édifié de murs, ni planté de haies (2). »

Les romans « Cajus Rungholt », « Guillaumette de Söhlenthal » et « Pèlerins de Rome » transportent le

(1) Die Klabunkerstrasse, p. 2 : « Die Klabunkerstrasse lag mitten in Hamburg ; dort, wo es noch spitze und eng aneinander stehende Giebelhäuser gibt, wo hin und wieder das graue Wasser eines Fleetes aufblitzt, und wo nur von fernher das Läuten der elektrischen Bahnen, das dumpfe Dröhnen der Schiffe klingt. »

(2) Licht und Schatten, p. 84 : « Von dem breiten Strome, der seine grauen Wellen der grauen Nordsee zurwälzt, ist nur an wenig Stellen noch etwas zu erblicken ; die Bauunternehmer haben es möglich gemacht, ihre ungeschickten Wohnungskasten überall dort aufzu-

lecteur dans des capitales de l'étranger. Charlotte Niese nous fait goûter les beautés de l'architecture, soit à Copenhague, soit à Rome. Toujours le milieu minutieusement dépeint se lie aux faits et par là tient une place d'élection. Sabine, héroïne de « Pèlerins de Rome », s'adonnant à la peinture dans les galeries du Vatican, nous familiarise avec ses impressions sur l'art romain.

Notre romancière ne néglige ni les demeures ordinaires des humbles villageois, ni les installations pompeuses des princes. D'ordinaire, dans les romans, l'une ou l'autre de ces descriptions alterne. Dans « Guillette de Söhlenthal » l'aspect austère d'un cloître contraste avec la peinture d'une demeure royale : « Ici tout était en fête, tout respirait la joie et proclamait l'éclat des plaisirs. Devant le portail du château bâti en carré la garde montante arrivait, la musique jouait, les carrosses allaient et venaient (1). »

Ou rappelons encore la description du château de Rosenborg dans « Cajus Rungholt ». C'était par une douce soirée de juin, la nuit tombait tranquillement sur le parc embaumé de roses. Le crépuscule éclairait de ses derniers rayons le coquet bâtiment, dont les murs en briques étincelaient tandis que les lions de granit, en

pflanzen, wo man ehemals vom Wege aus den lieblichsten Blick auf den mächtigen Fluss mit seinen grünen Inseln und den dunkeln Harburger Bergen hatte. Nur an einigen Stellen haben Villenbesitzer ein menschliches Rühren empfunden; die Elbaussicht freigelassen und sie nicht mit Mauern und Hecken verbaut. »

(1) Minette v. Söhlenthal, p. 279: « Hier war Festesjubiläum und Festesglanz. Vor dem Portal des Schlosses, das im Viereck gebaut war, zogen die Wachen auf, spielte die Musik. Karossen kamen und gingen. »

avant du pont-levis, menaçants et furieux, paraissaient défendre l'entrée du séjour préféré du roi Christian (1). »

Elle veut décrire toujours « de visu », rien ne le prouve mieux que les descriptions des paysages exotiques qu'elle a vus. Elle ne décrit pas une Italie de convention. Si Charlotte Niese rend l'effet des cyprès noirs au couchant, les plages où les peintres ont installé leur chevalet pour saisir les teintes fugitives de l'horizon pourpré, si elle traduit le bruit des rames dans quelque barque de pêche, c'est pour caractériser le pays de la beauté, des peintres et du chant, mais non pour glorifier le pays de la « Sehnsucht ». Elle n'admire pas banalement, elle dit : « A vrai dire le temps était toujours mauvais à Rome. Dans l'après-midi seulement le ciel cessait parfois d'être gris et le soleil apparaissait à travers les nuages. Il en était ainsi ce jour-là. Tout d'abord un vent violent soufflait encore et quelques gouttes d'une eau glacée jaillissaient sur les excursionnistes et leur inondaient le visage. Puis le vent se calma et dissipa le voile sombre qui cachait les montagnes (2). »

(1) Cajus Rungholt, p. 130 : « Ein milder Juniabend senkte sich leise auf den rosendurchdufteten Park des reizenden Rosenborger Schlosses. Im verglimmenden Abendrot lag der zierliche Bau, dessen ziegelfarbene Mauern wie Feuer glühten, während die Sandsteinklöwen vor der herabgelassenen Zugbrücke zornig und drohend den Eingang zu König Christians Lieblingsaufenthalt zu verwehren schienen. »

(2) Römische Pilger, p. 113 : « Das Wetter war eigentlich immer schlecht in Rom. Nur in den Nachmittagsstunden verzog sich manchmal der graue Himmel, und die Sonne schob sich hinter den Wolken hervor. So war es auch an diesem Nachmittag. Zuerst wehte es noch scharf, und einige kalte Tropfen sprühten den Ausflüglern ins Gesicht, dann aber legte sich der Wind, und der düstere Schleier hob sich von den Bergen. »

La nature du Schleswig-Holstein lui inspire des pages bien colorées, bien vivantes. C'est à noter dans les romans où le merveilleux est intimement lié à la nature du pays. Les légendes, les apparitions, l'introduction des sorcières dont nous avons déjà parlé précédemment s'expliquent par les brumes, la solitude des landes et la tendance mystique du peuple.

Comment ne pas admettre qu'un farfadet viendra déchaîner la tempête si les hommes le raillent quand la mer hurle et que le ciel est de plomb ? Comment refuser aux femmes le don de guérir par des incantations, dans un pays où le rouet tourne lentement pendant les soirs interminables et où la plainte du vent fait retentir les vieux ais ? Comment ne pas se laisser tenter par le doux mirage de revoir ceux que la tourbière a enlisés, dans un pays où la civilisation n'a pas encore de son souffle puissant fait envoler la crédulité ?

Charlotte Niese nous renseigne sur la vie, les conditions, les événements d'une époque peu lointaine ou contemporaine. Elle se sert à cet effet de détails empruntés à l'histoire ou à des faits dont elle a été témoin, ou bien elle s'en rapporte à la tradition orale. Le tableau de mœurs semble la passionner, c'est là que tend son effort.

« Dans la lande » et « A Sandberghof » nous font vivre dans une période guerrière. Le premier roman nous dit que les Allemands viennent d'être vaincus à Idstedt. Nous ne sommes pas conduits sur le champ de bataille où résonne le cri des vainqueurs, nous ne suivons pas l'action. La solitude s'offre à nos regards : la lande du Schleswig-Holstein où les habitants sont de toutes parts cernés par la bruyère semblable à un océan de pourpre. Les troubles politiques les ont bouleversés.

Une atmosphère sombre les enveloppe. Avant la guerre ces paysans allemands et danois étaient amis, la guerre a dressé entre eux un mur d'airain qui les oppresse. Pour conserver la paix, ces paysans de la lande sont contraints de se taire. Le Danois doit ignorer sa gloire récente s'il veut rester d'accord avec le voisin, et l'Allemand, tout patriote qu'il soit, ne peut ouvertement affirmer sa confiance en un avenir meilleur. Aussi l'auteur appelle-t-elle le Schleswig-Holstein de l'été 1850 « le pays du silence ».

Cette attitude imposée par les circonstances est saisie avec finesse par Charlotte Niese ; sans appuyer, et avec la touche délicate propre à une femme, elle n'humilie pas les vaincus et respecte le vainqueur.

L'action est plus vive dans « Cajus Rungholt », « Lumière et Ombre » et « Passé ». Le fond historique donne à ces deux dernières œuvres un intérêt constant. L'auteur pouvait dire : « Moi-même j'ai suivi la marche de l'épidémie de choléra du début à la fin. »

A juger d'après l'exactitude rigoureuse des moindres faits, on ne peut mettre en doute la véracité des détails dans « Lumière et Ombre ». Voilà d'abord le port de Hambourg, bruyant, affairé. Le choléra s'y propage. Les premières atteintes laissent le commerçant indifférent ; même lorsque, par une chaleur étouffante, l'épidémie pénètre rapidement dans les quartiers de pauvres, il ne peut y croire. Charlotte Niese insiste longuement sur cette panique. L'indifférence de l'habitant de Hambourg montre admirablement son amour pour sa ville, sa confiance absolue dans l'administration. Il ne veut pas croire que la ville natale puisse avoir une eau contaminée et que les mesures n'aient pas été prises avec rigueur dès l'apparition du fléau. L'ange exterminateur passe de

maison en maison. Là où tout à l'heure les nombreux bateaux sillonnaient le port, le silence règne. L'épidémie terrorise les vivants. Des quartiers entiers sont vides, les habitants qui ne sont pas atteints fuient, enfin l'épidémie décroît, elle recule.

Le choléra marque une des plus malheureuses années de l'histoire de l'antique ville hanséatique (1).

« Passé » nous transporte au temps de l'émigration française. Dans cette vaste étude on peut envisager deux points de vue : la vie des habitants de Hambourg et d'Altona sous l'influence des étrangers et celle des émigrés eux-mêmes placés dans des circonstances nouvelles. Charlotte Niese facilite par ses descriptions cet aperçu : « Jusqu'alors la vie avait été paisible, dit-elle, avec les émigrés une vie ardente commence (2). » L'Allemand par l'arrivée des Français voit naître une concurrence pénible dans le travail. L'émigré se crée des situations à l'étranger, soit comme professeur, petit fonctionnaire ou bien artisan, et souvent son habileté nuit au bourgeois natif. Tel le boulanger Witzig jusqu'alors fournisseur de l'aristocratie ; il perd sa clientèle, car « Le boulanger français dans la Grande-Rue de la Montagne avait de bien meilleur pain dans sa boutique que Maître Witzig (3). »

L'époque des émigrants provoque un égoïsme mesquin qui dégénère en véritable haine parfois, dans la popula-

(1) L'épidémie de choléra éclata en 1892.

(2) *Vergangenheit*, p. 20 : « Bis dato war das Leben friedlich gewesen... »

(3) *Vergangenheit*, p. 10 : « Der französische Bäcker in der Grossen Bergstrasse hatte viel besseres Brot im Laden als Meister Witzig. »

tion marchande. Mais il ne faut pas croire que l'auteur refuse à ses compatriotes toute bienveillance à l'égard du Français. L'émigré sans abri trouve un asile et le malade est soigné. Quant aux émigrés, les uns lancent des regards languissants vers la vieille patrie, ils sont pour la plupart des malheureux, aux vêtements usés, qui souffrent de l'exil, tandis que le riche sait rendre son séjour à l'étranger agréable. N'a-t-il pas les mêmes divertissements que dans sa patrie?... Charlotte Niese ne peut manquer de remarquer les nuances qui distinguent le caractère de l'Allemand de celui du Français. Elle nous montre ce dernier, dans la pire disgrâce, riant et se lamentant avec discrétion, tandis que l'Allemand accuse facilement le sort.

Dans « Pèlerins de Rome » le tableau de mœurs consiste à décrire la société moderne qui, vers Pâques, séjourne dans la capitale romaine. Les intérêts de ces « Pèlerins » sont différents mais d'ordre banal : La majorité est amenée par la curiosité, l'oisiveté ou l'amour des aventures ; d'autres, les malades, mettent leur espoir de guérison dans le ciel d'azur, dans le renouveau ; un petit nombre a une compréhension digne des beautés de la « Roma eterna ». C'est pourquoi les pèlerins de Rome sèment autour d'eux la banalité. Il est vrai que quelques-uns trouvent ce qu'ils cherchent ; d'autres voient leurs aspirations inassouvies dans la ville éternelle. Nous voyons bien que dans la Rome des Césars il y a autant de bruit qu'ailleurs, on y peut étudier mais on y peut aussi nouer des intrigues, aimer, dire des riens devant la colonne trajane ou devant les marbres du Colisée ! Si les uns ont le bonheur de « revoir les bords qu'ils ont dû quitter », d'autres pèlerins dorment sous les cyprès du cimetière.

La base de l'action est uniforme à travers ces romans ; c'est une trame fragile sur laquelle l'auteur brode des arabesques souvent heureuses, parfois médiocres.

Dans les autres œuvres, elle se borne à entremêler l'action d'épisodes attestant la vie et les mœurs de jadis. « *Guillaumette de Söhlenthal* » en est le type. L'histoire d'amour de l'héroïne renferme des détails sur la cour danoise au temps de Christian VII. Qu'on se rappelle la description brillante de l'arrivée de Caroline-Mathilde d'Angleterre à Hambourg, ou bien la visite du couple royal à Ploen. Les préparatifs de cet événement joyeux sont décrits ainsi : « Toute la petite ville était en émoi. Écoliers et écolières apprenaient des compliments ; les jeunes filles tressaient des guirlandes, tous les habits de fête étaient exposés à l'air et les femmes rafistolaient leurs robes de mariage (1). » Un tableau de l'entrée solennelle suit : « On avait énormément de plaisir à voir les carrosses et les berlines des voisins, qui traversaient presque chaque jour les rues étroites de Ploen, les courriers et les laquais du comte d'Ascheberg se montraient partout. Leurs Majestés étaient vraiment les hôtes chez le comte Schack Karl ; et, par un matin d'été, un groupe de cavaliers de distinction traversa Ploen au galop. Parmi eux se trouvait une femme blonde qui montait en amazone ; à ses côtés, le conseiller privé Struensee ; immédiatement derrière, le chambellan Brandt ; des hom-

(1) *Minette von Söhlenthal*, p. 209-10 : « Die ganze kleine Stadt geriet in Aufregung. Die Schulkinder lernten Begrüßungsverse, die Jungfrauen wanden Girlanden. Alle Bratenröcke des Städtchens kamen an die Luft, und die Frauen nähten an ihren langverwahrten Hochzeitskleidern. »

mes et des femmes en habits magnifiques formaient l'avant-garde et l'arrière-garde. Les chevaux passaient comme la rafale, voiles et panaches flottaient au vent, des yeux étincelants et rieurs regardaient les modestes petites maisons à pignons (1). »

Charlotte Niese encadre dans ses romans un très grand nombre de personnages. Dans « Cajus Rungholt », « Passé » et « Guillaumette de Söhlenthal » des figures historiques participent même à l'action, mais celles-ci trop souvent ne sont qu'esquissées. La douloureuse figure de Caroline-Mathilde, femme de Christian VII, passe dans « Guillaumette de Söhlenthal » comme une image pâle. La romancière n'a pas approfondi ce que cette princesse avait de touchant et de mélancolique, son union malheureuse passe inaperçue. Charlotte Niese dédaigne de profiter de ce mot de Hebbel au sujet de cette reine : « Aucun n'a besoin de l'excuser, parce qu'aucun n'osera la condamner » (2); elle ne trouve d'intérêt que dans

(1) Minette v. Söhlenthal, p. 213 : « Es gab vieles zu geniessen. Von den Karossen und den Berlinen der vornehmen Nachbarschaft, die fast jeden Tag durch Plöns enge Strassen rasselten, zu den Läufern und Lakaien des Ascheberger Grafen, die überall zu sehen waren. Die Majestäten waren wirklich auf Ascheberg als Gäste Schack Karls eingetroffen, und an einem Sommermorgen sprengte eine vornehme Reiterschar durch Plön : In ihrer Mitte eine schöne blonde Frau, die wie ein Mann zu Pferde sass, an ihrer Seite der Konferenzrat Struensee, dicht hinter ihr der Kammerherr Brandt, während prächtig gekleidete Kavaliers und Damen die Vor- und Nachhut bildeten. Wie ein Sturmwind flogen die Pferde, Schleier und Federn wehten, blitzende, lachende Augen sahen auf die kleinen bescheidenen Giebelhäuser. »

(2) Hans Schulz, Friedrich Christian, Herzog zu Schleswig-Holstein, introduction : « Niemand braucht sich zu bemühen Caroline-Mathilde zu entschuldigen, sagt Friedrich Hebbel, weil niemand es wagen wird, sie zu verdammen. »

quelques détails physiques se rapportant à Caroline-Mathilde, par exemple la taille charmante et gracieuse.

Ou bien encore, essayant de faire vivre les personnages historiques, elle s'écarte des faits. On se demande pourquoi Julienne, la reine douairière, dont le caractère impérieux est bien connu, devient chez Charlotte Niese douce et tendre. Klopstock, Matthias Claudius, M^{me} de Genlis qu'elle met en scène dans « Passé » ont un aspect nouveau peu conforme à la vérité historique et nous en restons surpris. L'auteur nous fait voir M^{me} de Genlis jouant de la harpe, se consolant de l'exil très légèrement, et aujourd'hui des travaux récents nous montrent M^{me} de Genlis vraiment exilée, fuyant de Hambourg à Altona, chassée et obligée de signer un engagement de ne pas revenir (1).

Les personnages secondaires sont dessinés d'après nature. C'est parmi eux que nous avons retrouvé des portraits de parents de notre romancière. Tous représentent leur époque, leur pays. Les traits caractéristiques abondent, la tradition du Schleswig-Holstein toutefois semble moins vivement exprimée que dans les nouvelles. Dans « A Sandberghof » et « Dans la lande » tous les types de cette province aux sympathies ou danoises ou allemandes sont des politiciens, même les femmes. Un idéalisme pur se manifeste ardemment chez tous ces personnages.

Que ce soit dans la grande ville ou dans la campagne, les figures qui se meuvent dans son rêve n'ont rien d'imaginaire, elle les a vues. Passons en revue celles

(1) M^{me} de Genlis, par Harmant (1912) ; M^{me} de Genlis, étude de M. Faguet (La Revue, 1^{er} novembre 1912).

qui agissent dans « Lumière et Ombre », qui est peut-être à cet égard l'œuvre maîtresse. Charlotte Niese se garde de cette erreur vulgaire d'attribuer toutes les vertus aux grands et de charger les pauvres de tous les méfaits, elle fait une juste mesure de vices et de vertus sans égard pour la position sociale. Bardenfleth est le modèle d'un vrai patricien. C'est un bourgeois fier, mais devant la détresse de son semblable il ne connaît pas l'esprit de caste. Il se révèle désintéressé, il oublie la douleur causée par la perte de sa fille pour se vouer aux intérêts de la ville. Par opposition, Oscar, riche bourgeois de Hambourg, reste dur et mauvais en présence de l'épidémie. Il continue une vie désordonnée au sein du luxe et des plaisirs. Trine Hauberg, cette vieille servante, est un exemple de dévouement et de foi religieuse. On l'entend dire à son ancienne maîtresse : « Madame, Dieu dans le ciel sait que je pleure avec vous. Aussi je ne peux pas comprendre que Dieu me laisse vivre alors que je ne suis cependant bonne à rien, et qu'il laisse mourir une si gentille fillette. Sans doute elle était trop bonne pour cette terre. Dieu veut aussi avoir quelqu'un de gentil au ciel à une époque où il a affaire à tant de méchants. Car, Madame, ce qu'il meurt de canailles aujourd'hui, je ne puis pas vous le dire ! Et également tant d'enfants innocents et de mères indispensables. Oui vraiment je ne peux pas comprendre le bon Dieu qui laisse une pauvre vieille femme comme moi toujours bien portante (1). »

(1) Licht und Schatten, p. 205 : « Frau Doktern, Gott im Himmel weiss, dass ich mit Sie weine! Ich kann das auch gar nicht begreifen, dass unser Herrgott mir leben lässt, wo ich doch ganz und gar nix nütze bin, und dass er so'n süsse kleine Deern

Comment mieux traduire cette naïve philosophie ? Avec quel accent de sincérité Charlotte Niese exprime les sentiments si purs de cette vieille femme !

Le même contraste entre le bien et le mal ressort chez deux représentants du prolétariat moderne : les ouvriers Rüppel et Dierks. L'un est engagé dans la grève des Dockers avant l'épidémie de choléra (1), il devient buveur et s'avilit de plus en plus jusqu'au meurtre. L'autre, tout grossier qu'il paraisse, est honnête. Il a fait son devoir de citoyen en face du fléau et après il retourne simplement au Schleswig-Holstein. Du haut du pont de navire il salue la ville hanséatique en prononçant ce vieux proverbe patois : « A l'est et à l'ouest : c'est chez soit qu'on est le mieux » (2), qui est bien l'expression du dicton français : « On est bien chez le roi, mais on est mieux chez soi ! »

D'après ces citations, qu'on nous excusera d'avoir trop multipliées, nous pensons avoir bien mis en valeur la vérité avec laquelle Charlotte Niese conçoit ses carac-

sterben lässt! Sie war woll zu gut for diese Welt, unser Herrgott will auch mal was Nüdliches in sein Himmel haben, wo er in diese Zeit so viel Slechtes kriegt. Denn, Frau Doktern, was da heutzutage for Pack stirbt, das kann ich Sie gar nich sagen! Und zwischendurch soviel unschuldige Kimners und Mütter, die gar nicht entbehrt werden können! Ja, ich kann den lieben Gott warrafftig nicht begreifen, wo so'n altes Frauensmensch wie ich noch immer gesund ist. »

(1) La durée de la grève est raccourcie chez Charlotte Niese, en réalité elle dura dix semaines.

(2) Licht und Schatten, p. 406 :

« Osten und Westen :
To Huus is am besten ! »

tères. Si elle ne change point trop la représentation de ses personnages, c'est que l'uniformité est commune chez nous ; il est difficile, pour être vraie comme veut l'être Charlotte Niese, de varier les types. Hinnerk dans « Cajus Rungholt » est l'image de Dierks, et Metta Papperlein dans « Passé » rappelle Trine Hauberg. Mais c'est le peuple allemand avec son âme, son caractère, sa langue.

Charlotte Niese n'abandonne pas les personnages principaux comme on le lui a reproché (1). Elle leur donne le relief qu'ils comportent, tout en accordant aux personnages secondaires un soin égal. Evidemment les gens du peuple sont représentés d'une manière plus objective que les caractères féminins de premier plan.

Au point de vue psychologique cependant les héroïnes sont plus complexes. Rüppel autant que Trine ne montrent qu'un seul côté de caractère : l'un est l'image du vice, l'autre est celle de la vertu. Charlotte Niese reconnaît dans ces natures des types d'élection qui servent d'exemple pour le bien ou pour le mal. Parlant d'un escroc elle nous dit : « Sans doute, il n'a jamais eu un caractère extraordinaire : mais des hommes comme lui doivent aussi être supportés et, somme toute, ce sont des « modèles » à éviter plutôt que des êtres nuisibles (2). »

(1) W. Lobsien, *Die erzählende Kunst in Schleswig-Holstein von Theodor Storm bis zur Gegenwart*, p. 89 : « Die Liebe mit der Charlotte Niese einige ihrer Nebenpersonen schildert hindert die Dichterin bisweilen, ihre Hauptcharaktere klar genug zu erfassen und scharf zu umreißen, ohne ein Zuviel oder ein Zuwenig, darzustellen. »

(2) Auf Sandberghof, p. 372 : « Ein grossartiger Charakter ist er

Dans les personnages principaux, l'analyse des sentiments est mieux faite. Parlons des héroïnes. Elles se ressemblent étonnamment. Charlotte Niese affectionne un type ordinaire de beauté allemande. Ses héroïnes sont blonde, une seule — Magda — est brune; elles ont les yeux d'un vague bleu-gris; elles se « distinguent » volontiers. L'auteur veut nous convaincre de la vérité de ces mots du poète : « Et la grâce plus belle encor que la beauté », car les héroïnes de Charlotte Niese ne sont point « belles », elles ont du charme, de la grâce. Le portrait que nous citons peut les résumer toutes : « Personne ne disait d'Alida Bardenfleth, la fille aînée de Julius, qu'elle était jolie, et cependant son visage allongé avait un charme tout particulier. Il était « spécial », à ce que disaient les gens, et « spéciaux » aussi étaient ses yeux gris et profonds, dont le regard, le plus souvent indifférent, pouvait soudain s'illuminer de l'éclat d'une pensée. Alors les traits fins s'animaient et de sa taille élancée paraissait tout d'un coup émaner une grâce merveilleuse (1). » Charlotte Niese s'hypnotise un

allerdings niemals gewesen; aber solche Menschen wie er müssen auch ertragen werden, und im ganzen wirken sie mehr als abschreckendes Beispiel, als dass sie gerade Schaden anrichten. »

(1) Licht und Schatten, p. 39 : « Niemand nannte Alida Bardenfleth, die älteste Tochter von Julius, hübsch, und doch hatte ihr schmales Gesicht einen ganz eigentümlichen Reiz. Es war apart, wie die Leute sagten, und apart waren auch die tiefliegenden grauen Augen, die meist etwas gleichgiltig blickten, plötzlich aber wie von einem Gedanken erleuchtet auffunkeln konnten. Dann belebten sich die feinen Züge, und die ganze schlank gewachsene Gestalt schien mit einemmale von einem wunderbaren Zauber erfüllt. »

peu sur le mérite des yeux pour elle un peu trop absolument : « si les deux ailes font l'oiseau, les deux yeux font le visage. »

Issues de la noblesse ou de la haute bourgeoisie, les héroïnes ont à se « surpasser » ; ce combat de la vie les contraint à l'action et c'est par là qu'elles se révèlent un caractère uniforme. Guillaumette de Söhlen-thal est une orpheline pauvre, elle a subi de nombreuses épreuves. Demoiselle d'honneur à la cour danoise, elle se cuirasse d'indifférence en face de son premier amour. Mais, voyant la disgrâce de l'élu de son cœur, elle s'attendrit et se dévoue avec désintéressement. Sa vie sera solitaire mais remplie par un devoir suprême : la fidélité envers sa reine. Comparons à cette héroïne du XVIII^e siècle, Sabine dans « Pèlerins de Rome ». Ame fine et énergique, après la mort de sa mère, elle veut se créer une situation à l'étranger. Les déceptions se suivent : accusée de vol, elle quitte Rome et se résigne à devenir garde-malade.

Marthe, Claire, Alida, Ludmilla et Elisabeth sont toutes des sœurs de Guillaumette et de Sabine. Elles sont impressionnables, aiment la nature et les arts. Dans toutes vit l'aspiration vers un bonheur qui aussitôt atteint s'enfuit. Cette lutte contre le sort révèle la femme. Gude de Thienen, qui pourtant est parjure, ne s'écarte pas trop de ses sœurs. Elle n'a pas cessé d'aimer Cajus Rungholt au fond de son âme, mais on l'a trahie. Elle restera fidèle au premier amour et refusera sa main à d'autres prétendants. Un esprit viril s'associe au sentiment exquis des héroïnes de Charlotte Niese et les rend plus sympathiques. Ni Guillaumette, ni Sabine ne méprisent la vie malgré la détresse ; elles luttent contre la fatalité. Alida n'est

pas sentimentale non plus. Elle se découvre une franchise honnête qui brave courageusement le sort : « Sincèrement je dois avouer que jamais Oscar ne m'a tant plu qu'à ce moment. Jusque-là il m'avait toujours paru quelque peu efféminé, maintenant il produit une impression d'énergie, une impression tout à fait bonne. Cependant j'estimais qu'il valait mieux lui rendre sa parole (1). »

Ludmilla estime l'obéissance à ses parents supérieure à son propre bonheur. Jamais cependant sa conscience ne s'abaisse au mensonge. Elisabeth nous semble le modèle de celle qui possède une âme virile et un cœur tendre. Elle a consenti au divorce à la dernière extrémité. Le sentiment du devoir l'a emporté sur son amour et sur la peur de la médisance. Retirée loin du monde, elle consacre sa vie à l'éducation de ses enfants, elle leur enseigne à prier pour leur père.

Les caractères masculins manquent de relief, ils semblent n'être que des fantômes pour faire valoir les héroïnes. Charlotte Niese, comme la plupart des auteurs de son sexe, est inapte à tracer des caractères masculins bien tranchés. Ou bien elle les idéalise comme la figure de Cajus Rungholt et celle de l'étudiant dans « Dans la lande », ou encore elle souligne en eux seulement les faiblesses humaines. Ce reproche s'appli-

(1) Licht und Schatten, p. 46-47 : « Ich muss aufrichtig gestehen, dass Oskar mir niemals so gut gefallen hat wie in diesem Augenblick. Er ist mir früher immer etwas weibisch vorgekommen; jetzt aber macht er einen ganz energischen, netten Eindruck. Aber ich fand es denn doch richtiger, ihm sein Wort zurückzugeben. »

que au baron Wolffenrath, époux d'Elisabeth, et à Brandt, fiancé infidèle de Guillaumette. La conversion morale qui s'accomplit dans l'un ou dans l'autre de ses caractères n'est amenée que par des faits extérieurs et non par conviction.

Bodo, le héros dans « L'héritier », est mieux compris. Il personnifie la perversité d'un jeune père. Nous sommes amenés à reconnaître qu'il lui a manqué l'éducation et les soins maternels. Nous le voyons sur la tombe de sa mère proférer ces paroles : « J'ignore entièrement ce qu'est une mère. On m'a seulement dit que derrière cette porte elle dort. Et sa main semblait frôler la pierre dans un geste de caresse (1). » Il est victime de la médiocrité de son entourage. Il déplore aussi bien cette privation que celle de son foyer détruit par la mort : « Si j'avais une bonne femme, intelligente et belle, tout irait peut-être bien (2). »

Mieux que les hommes, mieux que les femmes, Charlotte Niese décrit les enfants. Au milieu des conflits, auprès des personnages bons ou mauvais apparaissent les fronts sereins et les joues roses des tout petits. Le jeune héritier Hellmut est choyé, il est la seule joie du grand-père. Yella personnifie le sentiment précocement pratique, annonçant la future bonne ménagère allemande. Nous pouvons glaner aussi quelques exemples d'une éducation trop douce gâtant la naïveté de l'enfant, telle

(1) Der Erbe, p. 165 : « Ich weiss ja gar nicht, was eine Mutter ist. Nur, dass sie hinter dieser Thür schläft, hat man mir gesagt. Und seine Hand strich wie liebkosend über sie hin. »

(2) Der Erbe, p. 355 : « Wenn ich eine gute, kluge und schöne Frau hätte, dann könnte noch alles gut werden ! »

Ilse dans « Lumière et Ombre ». Charlotte Niese pourtant la représente avec tant d'amour que nous l'aimons malgré nous. Dodo, Trina et Olaf Trolle, tous sont de bons petits, vrais, aux yeux confiants où tantôt brille la joie et tantôt passe la tristesse, rapide comme ces nuages d'été qu'un peu de pluie accompagne, mais qui rendent le ciel plus clair et le soleil plus beau !

Charlotte Niese pénètre l'âme enfantine. Elle nous fait voir la sérénité de l'enfant même devant la mort. Elle voue à ce sujet des pages attendries en représentant les petits atteints du choléra. Dans « Rue de Klambunker » elle montre que l'enfant est égalitaire. Le fils d'Elisabeth défend avec chaleur sa mère humiliée par de riches parents.

L'étude la plus belle et la plus complète de l'enfant reste dans le volume « Printemps d'homme ». Anneli est une nature rêveuse. L'auteur donne une grande importance à cette tendance naturelle du premier âge : on doit rêver avant de connaître la dure réalité. Elle se fait l'interprète du besoin d'aimer et d'être aimé, si impérieux dans les âmes enfantines. La conséquence grave qui peut résulter d'une éducation froide et sèche se manifeste dans les accès de haine et de rage qu'éprouve cette fillette. Anneli exprime sa soif de tendresse dans les entretiens imaginaires avec l'enfant Jésus. Charlotte Niese souligne bien nettement cette observation psychologique : « Le culte naïf et naturel rendu à Dieu n'est pas autre chose qu'une forme de l'instinct naturel de l'enfant : il aime et veut être aimé, c'est une conséquence de son besoin d'amour (1). » Enfin elle

(1) Prof. Dr Leo Langer, Zeitschrift für den deutschen Unter-

souligne avec art cette particularité propre à l'enfant : il n'établit pas de différence entre l'homme et l'animal. Citerons-nous quelques lignes relatives à cette question : « Elle courut au jardin et vers le petit tombeau du chien César. Pour lui les cloches n'avaient pas sonné le glas et des âmes compatissantes n'avaient pas assisté à ses obsèques. Mais Anneli pensait maintenant à lui comme toujours ; elle s'agenouilla devant le petit tumulus pour le couvrir de pierres aux couleurs variées. Elle n'avait pas d'argent pour lui payer une tombe, mais peut-être trouverait-elle un brave homme qui lui ferait une petite pierre tombale. Ou bien n'était-ce pas permis parce que César n'était qu'un chien ? Un animal qui n'allait pas au ciel ? et qui sait ? Si on priait bien gentiment le bon Dieu. Il avait pourtant créé les animaux et fermerait peut-être les yeux, si on les introduisait, en fraude, au Paradis (1). » Comme ces paroles que des âmes dures

richt (22. Jahrgang, 10. Heft), p. 636 : « Die naive, ursprüngliche, sinnliche Gottesverehrung ist eigentlich nur eine Äusserung des dem Kinde anhaftenden Dranges, zu lieben und geliebt zu werden, eine Folge seines Liebesdurstes. »

(1) Menschenfrühling, p. 181 : « Sie lief in den Garten und an Cäsars kleine Grabstätte. Für ihn hatten keine Glocken geläutet, und keine Leidtragenden waren dabei gewesen, als er begraben wurde, aber Anneli dachte jetzt an ihn, wie sie immer an ihn dachte, und kniete vor dem kleinen Hügel, um einige bunte Steine darauf zu legen. Sie hatte kein Geld, ein Grabmal zu kaufen, aber vielleicht gab es einen guten Mann, der ihr eine kleine Platte arbeitete. Oder war das nicht erlaubt, weil Cäsar nur ein Hund war ? Ein Tier, das nicht in den Himmel kam ! Oder doch vielleicht, wenn man den lieben Gott recht schön bat. Er hatte doch auch die Tiere erschaffen und drückte vielleicht ein Auge zu, wenn man sie einschmuggelte in das Paradies. »

et sèches trouveraient peut-être d'un sentimentalisme niais de vieille fille sont pourtant bien inspirées par la tendresse sincère d'une petite âme pour son compagnon de jeu : le bon chien.

Ajoutons que dans les livres suivants, « Été » et « Maturité », Charlotte Niese démontre que l'éducation peut modifier le caractère de l'homme, mais jamais le transformer. Anneli enfant et Anneli jeune fille et mère restent au fond les mêmes.

Il nous a semblé trouver dans cette étude psychologique une grande partie de la propre vie de notre auteur. Anneli grandissant, passant les longues journées d'été à son gré, mais se trouvant abandonnée si souvent, c'est bien la jeune Charlotte, après le départ des parents et des frères. C'est elle encore qui aime la rêverie et qui se plonge dans la méditation pour préparer, qui sait?... L'écrivain futur !

Les romans, qui ont une plus grande envergure, sont cependant inférieurs aux nouvelles. D'où vient cette infériorité ? La raison s'explique facilement. Charlotte Niese semble s'astreindre à vouloir ressusciter un genre aboli. Le roman romanesque a perdu de son intérêt devant les réalités de l'heure présente. La rêverie, sœur de l'inaction, est bien morte, la génération actuelle a peu de goût pour l'intellectualisme passif : nous voulons agir et non rêver !

Il se trouve des exemples de l'esprit romanesque de notre auteur dans « L'héritier » et « Dans la lande ». Un motif invraisemblable fait le fond de ce premier roman, le soupçon d'un échange d'enfants imaginé ainsi : Une ancienne loi de famille noble veut que toujours le propriétaire du domaine Bärenburg ait à l'âge de vingt-cinq ans un fils, sinon la propriété passe à une

ligne collatérale de la famille. Il arrive qu'après une impatiente attente la femme du baron Josias lui donne un fils. En même temps une parente et amie intime de la jeune mère donne naissance à une fille. Le bruit court que les nouveau-nés ont été échangés dans leur berceau. Les mères meurent l'une après l'autre et les pères absents ignorent ce fait. Un médecin qui semble éclairer le mystère a disparu, lorsque dans la suite des années le soupçon naît dans l'âme d'un cousin qui convoite le bien.

On voit combien cette donnée manque de vraisemblance. La peinture des caractères, si nette, si vraie, ne suffit pas pour masquer cette bizarrerie d'invention.

« Dans la lande » est essentiellement romanesque. Remarquons en passant les scènes qui rompent l'harmonie du tableau de mœurs : celle de la trouvaille du trésor dans le tombeau de famille, ou le mystère lugubre de la grand'mère ayant aimé le meurtrier du mari. Les romans postérieurs ne sont point exempts de prétention romanesque. Dans « Rue de Klabunker » l'auteur abuse des jeux de hasard. La vie réelle n'est pas machinée comme un décor de féerie et nous nous étonnons à bon droit de voir que dans cette œuvre le hasard est véritablement le chef, le metteur en scène : Elisabeth héritant d'une fortune immense sans s'y attendre, l'époux revient auprès d'elle comme par magie.

La dernière œuvre tout récemment publiée, « Les vieux et les jeunes », volume touffu plein de personnages secondaires et de scènes rustiques, montre plusieurs existences mystérieuses. Ainsi M^{me} Wilkens pendant tout le récit, sous prétexte d'une mélancolie malade, cache le secret de son origine aux enfants.

Charlotte Niese se plaît à exagérer la naïveté du lecteur : elle veut attirer l'attention vers un dénouement imprévu. Elle nous conduit volontiers sur une fausse piste, semble se jouer de notre méprise et puis finit par un coup de théâtre.

On peut trouver du plaisir à être ainsi déjoué, mais la logique des faits y perd assurément. L'union harmonieuse du corps et de l'âme, de l'idéalisme et du réalisme, constitue dans une sage mesure le mérite d'un bon romancier. Charlotte Niese a créé des héroïnes à la fois idéalistes et vraies, nous les admirons. L'essentiel n'est pas de créer de toutes pièces un type, mais d'employer pour le créer des modèles pris dans la vie elle-même et non dans la fantaisie de l'auteur, si riche soit-elle. Charlotte Niese ne voit pas toujours où finit le vraisemblable et où commence l'in vraisemblable ; c'est pourquoi la curiosité qu'elle suscite est amorcée au détriment de la vérité. Elle modifie par là la simplicité des nouvelles au lieu d'y révenir avec un art plus développé dont les romans pourraient parfaitement être l'expression.

CHAPITRE IV

LA CONCEPTION DE LA VIE MORALE ET SON ESTHÉTIQUE

Si l'on peut reprocher à Charlotte Niese d'avoir trop sacrifié au romanesque, il faut reconnaître que ses romans autant que ses nouvelles la mettent au-dessus des productions ordinaires de la littérature féminine. Charlotte Niese ne prétend pas à la gloire de grand romancier, mais nous nous attacherons à montrer qu'elle n'est point un écrivain de médiocre valeur.

Il nous paraît nécessaire, après les longs détails des chapitres précédents, de résumer les qualités de notre auteur. Son mérite est le goût esthétique de l'écrivain qui veut faire œuvre populaire.

Nous ne saurions mieux définir les devoirs d'un écrivain populaire que par la théorie de Gustav Frenssen. Dans le roman « Les trois fidèles » il émet le pro-

gramme suivant auquel il obéit religieusement dans son œuvre « Jörn Uhl » :

« Lorsqu'un homme est capable et est vraiment doué, alors il doit parler au peuple du souffle puissant et vif qui est proche et dont nous entendons le bruissement, du travail divin, grand et silencieux, qui s'accomplit autour de nous. La foi doit remplir son âme, l'espérance guider sa plume, il parlera aux hommes de cette ardeur nouvelle de l'amour de Dieu qui se répand dans le pays. Issu du peuple, il doit parler au peuple, l'entretenir de sa détresse et de ses misères, de ses aspirations et de ses erreurs, de ses hardiesses et de ses larmes. Voilà les sujets qu'il doit traiter et ses yeux doivent être illuminés par l'amour et la joie. C'est en lettres de flammes qu'il doit écrire afin que les gens le voient de loin, puissent se guider et peut-être trouver le chemin d'une ère nouvelle (1). »

L'essentiel est donc que le livre destiné au peuple ait une influence bienfaisante. L'auteur qui écrit pour le

(1) Die drei Getreuen, p. 125 : « Wenn einer es kann und hat von Gott die Gabe, so muss er dem Volk erzählen von dem starken, frischen Wind, der nah ist, dessen Sausen wir schon hören, von Gottes grosser, stiller Arbeit, die ringsum anhebt. Er muss seine Seele mit Glauben füllen und seine Feder in Hoffnung tauchen und muss ihnen von der neuen Liebe Gottes erzählen, die durchs Land geht. Er muss ans dem Volk fürs Volk reden, von ihrer Not und Last, von ihrem Streben und Irren, ihrem Mut und ihrem Weinen. Davon muss er erzählen, und seine Augen müssen glänzen von Liebe und Freude. Wie aufgerichtete Feuerzeichen muss dastehen, was er schreibt, dass die Lente es weit sehen und sich vielleicht danach richten und eher den Weg finden, der hineinführt in eine neue Zeit. »

peuple doit prévenir le lecteur des écueils menaçant son bateau, le guider vers le port, le fortifier dans sa foi et dans son espérance.

Charlotte Niese est réellement consciente de ses devoirs d'écrivain populaire. Elle rejette les conceptions superficielles qu'on peut se faire du livre populaire avec la même sincérité qu'elle nie tout mobile ambitieux. Elle est convaincue du pouvoir des livres ; la lecture, pense-t-elle, doit, involontairement mais nécessairement, agir en bien sur l'homme, et elle approuve en d'autres termes ce qu'a dit Rousseau : « On écrit beaucoup de livres, on en écrit peu avec un désir sincère d'aller au bien. » La plus fidèle interprète de Charlotte Niese en ce sens est la vieille Trine Hauberg. Écoutons-la parler : « Je remercie mon Seigneur et mon Dieu de tous ses bienfaits, et si mes yeux ne peuvent plus aussi bien voir, et s'il m'est difficile de lire, — ce qui autrefois était mon seul plaisir, — alors je pense en moi-même : le bon Dieu ne veut sans doute pas que je lise toutes les sottises que l'on imprime aujourd'hui. Quand j'entends parler des histoires que lit M^{me} Rüppell : exécutions, vols, brigandages et autres horreurs, alors je pense : ce que Dieu fait est bien fait. C'est heureux que je puisse tout juste lire le « *Fremdenblatt* » quand par hasard il me tombe sous la main (1). »

(1) Licht und Schatten, p. 25-26 : « Ich bin meinem Herrgott dankbar für alles, und wenn die Augen nicht mehr so wollen und das Lesen mich schwer wird, was ehemaligen mein einzig Vergnügen war, so denk ich bei mich, uns Herrgott will ja auch wohl nicht, das ich all den Schweinkram lesen soll, der nu gedruckt wird. Wenn ich mannichmal höre, was Frau Rüppell for Geschichtens liest, von Koppabslagen und Diebstahl, von Räubers und

D'après ce jugement trop sévère pour les uns, trop indulgent pour les autres (1), on devine que Charlotte Niese ne se fera pas mal juger elle-même en donnant à la sage Trine Hauberg une telle opinion. Son œuvre est toute dirigée vers ce but : élever les âmes.

Tout en représentant fidèlement la vie du pays natal, Charlotte Niese a su se mettre au nombre des écrivains dont l'art régionaliste sans effort fait lever le regard vers l'Idéal. L'idéalisme qui inspire les nouvelles émeut le lecteur ; celui-ci sent que pour l'auteur la nature est l'interprète de Dieu : le soleil brille pour que l'homme soit heureux ; la lune et les étoiles, les fleurs et les oiseaux doivent remplir de connaissance son cœur. Charlotte Niese paraphrase ingénument la parole de la Bible : Les cieux racontent la gloire de Dieu. Comme Lamartine, celui qu'on a si justement nommé la poète des adolescents sérieux et des femmes distinguées, — *dulcis dulcem* (2), — elle trouve dans la nature non pas la « marâtre indifférente », mais la mère pleine de bonté. Si nous approfondissons ce caractère, nous arrivons à la source même de la résignation de Charlotte Niese : Dieu est partout et puisqu'il veut notre bien, restons calmes, ne désespérons pas ! Tous les maux se changeront en joie, car Dieu est tout-puissant et miséricordieux ! Telle

andern Kram, denn denk ich auch, was Gott tut, das is wohlgetan ! Is man gut, dass ich knappemang das Fremdenblatt lesen kann, wenn es mich mal zwischen die Finger kommt. »

(1) A ce sujet voir : Karl Brunner, *Ein Kampftruf gegen die Schundliteratur* (Volkstüml. Bücherei, Pforzheim, 1911) ; Professor Dr F. Hashagen, *Der moderne Roman und die Volks-erziehung* (Hans Bartholdi, éditeur, Wismar).

(2) Faguet. — *Etudes littéraires sur le XIX^e siècle*, p. 126.

est la première leçon qui se dégage de l'œuvre de Charlotte Niese.

Qu'on ne croie pas qu'emportée par son idéalisme, elle n'ait pas le sens des réalités pratiques. Tout en traçant l'image collective de l'habitant du Schleswig-Holstein, elle en fait un type à part : c'est l'homme de physionomie robuste, de cœur ferme, d'une franchise à toute épreuve, mais peu disposé aux concessions, d'une originalité outrée mais d'une bonhomie sincère, l'homme taciturne mais riche d'émotions intimes, celui enfin qui cache ce qu'il a de plus noble aux yeux du profane ! Charlotte Niese affirme que la beauté réelle est celle de l'âme et non celle du corps : l'une émane de Dieu, l'autre n'est qu'un objet de perdition.

En représentant les héroïnes, l'auteur s'attache à un idéal. Cette héroïne n'est plus la femme passive, résignée, qui glorifie l'amour ; elle est moins encore la virago moderne que font haïr les suffragettes. L'héroïne de Charlotte Niese est une femme à la fois délicate et forte dont l'évangile se résume dans ces mots : Soyez des femmes, mais soyez sincères ; aucune outrance ne peut être durable ni favorable à notre cause ! Charlotte Niese paraît ici d'accord avec les féministes françaises les plus modérées, dont la formule est : « Le seul féminisme raisonnable est celui qui saura être le plus féminin. » On ne saurait mieux dire, car de nos jours il semble bien qu'avec le meilleur désir de bien faire, les émancipatrices fassent fausse route.

Par la façon dont Charlotte Niese répartit dans ses œuvres le bien et le mal, elle est optimiste. Ni les sentiments bas, ni la paresse, ni l'ivrognerie, ni la sensualité des riches ou des pauvres qui évoluent dans « Lumière et Ombre » ne peuvent faire perdre de vue à

l'auteur que la vertu seule doit toujours triompher. L'attachement au travail et le désintéressement remportent la victoire : « Il y avait beaucoup d'ombre dans notre belle ville de Hambourg, mais la lumière a pourtant fini par percer (1). » C'est sur ces paroles réconfortantes que s'achève le puissant tableau tracé dans cette œuvre. Nous faisons les mêmes remarques dans « Passé ». Là, elle atteint aussi à une harmonie plus parfaite que ne l'offre la réalité. L'égoïsme et l'amour du prochain luttent dans cette œuvre, mais c'est le bien qui vainc. Charlotte Niese avoue : « Bien que personne n'aimât les étrangers, il était cependant conforme au caractère allemand de toujours les traiter mieux que les indigènes (2). » Ceci s'explique par le fait que les Allemands, chez eux à ce moment, n'avaient pas à supporter la misère des émigrés.

L'optimisme de Charlotte Niese semble fléchir quand il s'agit de la peinture des mœurs modernes. La tournure sérieuse de son esprit la rend incapable de pénétrer les mobiles vains de tous ces élégants qui mènent à Rome une vie oisive. Le tableau de mœurs dans « Pèlerins de Rome » est bien inférieur à ceux de la vie simple du temps passé.

Chez elle la conclusion incline toujours vers le côté sérieux. A la vérité, si le roman s'achève bien, l'auteur ne se soucie guère de donner satisfaction aux préféré-

(1) Licht und Schatten, p. 372 : « Viel Schatten war in unserm schönen Hamburg, aber das Licht ist doch stärker gewesen.

(2) Vergangenheit, p. 133 : « Wenn auch niemand die Fremdlinge liebte, so lag es doch in der deutschen Art, sie allezeit besser zu behandeln als die Einheimischen. »

rences des lectrices. Claire, dans « A Sandberghof », est l'heureuse héroïne qui, après de rudes épreuves, devient l'épouse de l'élu de son cœur. Quant à la destinée des autres, Charlotte Niese ne cherche pas à les montrer triomphantes dans les joies du cœur; elle veut prouver qu'il y a hors l'amour d'autres voies de bonheur: soit le sacrifice à Dieu ou au devoir envers le prochain ou encore au travail. Une seule fois Charlotte Niese semble s'égarer dans les abîmes du désespoir. Il s'agit de Marthe, dans « Dans la lande », qui se réfugie dans la mort. La défaillance peut être ici un acte héroïque: Marthe, croyant avoir trahi celui qu'elle aime, se juge coupable au point de s'infliger la mort.

Un exemple probant du procédé optimiste de Charlotte Niese se trouve dans le héros de « L'héritier ». Nous retrouvons ce personnage dans le chapitre précédent. Bodo est malheureux, il ne peut pas se réjouir de son bonheur d'avoir un fils, mais à l'heure suprême il le bénit et sait gré à celui qui donnera à l'enfant méconnu la tendresse qu'il lui a refusée: « Pauvre garçon, seras-tu, comme ton père, un roseau à la merci du vent, sans foyer et sans amis?... Il regarda Detlef de ses yeux où brillaient des larmes, et celui-ci se pencha vers lui. — Je serai son ami, Baron Bodo, et toute sa vie il sera l'héritier. Je le jure!... La figure pâle du mourant s'illumina d'un rayon de joie et il s'écria: Vous êtes bon ! (1) »

(1) Der Erbe, p. 438: « Armer Junge, wirst du werden wie dein Vater? Ein Rohr im Winde, heimat- und freundlos?... Er sah Detlef mit seinen schimmernden Augen an, und der beugte sich über ihn.— Ich will sein Freund sein, Baron Bodo, und so lange

Charlotte Niese amène le lecteur vers une réconciliation sûre. C'est pour cela que nous l'estimons supérieure à la célèbre Clara Viebig qu'on a bien voulu nommer le disciple de Zola. Malgré les problèmes compliqués que cet auteur traite, elle n'a pas su amener le lecteur vers la beauté morale. Son âme est dure et elle fait passer cette dureté en nos cœurs. Point de salut pour le pauvre, semble-t-elle dire, point de trêve pour l'ouvrière, pour elle il n'y a qu'un tyran exigeant des victimes sanglantes et tout au plus a-t-elle le loisir de pleurer (1).

Une puissance intime attire malgré lui le lecteur dans la voie où Charlotte Niese veut le conduire. Au commencement du récit on croit avoir perdu le fil, mais bientôt on sera persuadé que les détours tendent à un but unique : inspirer la certitude que la conclusion devait être forcément ce qu'elle est et non autre. Ce procédé est celui d'un artiste. La tendance à moraliser de Charlotte Niese existe, mais ajoutons qu'elle ne contrarie point le sentiment esthétique, elle ne nous paraît qu'une conséquence naturelle. Cette tendance ne se révèle pas par les paroles des personnages mais par leurs actes, et, comme dans la vie le bien et le mal luttent chez Charlotte Niese, le triomphe n'est pas aisé. Elle n'accorde pas la palme de la victoire sans mérite. C'est la conscience du véritable artiste qui lui fait adoucir les contours, conduire sagement son inspiration et vers la fin amène une éclaircie : « Au-dessus de nos pen-

er lebt, soll er der Erbe sein? Ich schwöre es! ... Ueber das bleiche Gesicht ging ein heller Schein: « Sie sind gut! »

(1) Voir le roman « Die Wacht am Rhein ».

sées créatrices il y a quelque chose de plus subtil et de plus pénétrant qu'elles et dont le développement dépend de la meilleure de nos facultés ; ce n'est pas un pouvoir créateur, mais sans cela il ne saurait y avoir rien de durable : c'est une puissance morale sans laquelle nos facultés intellectuelles ne produisent que des ombres, c'est le talent en puissance, c'est sa discipline, ce sont ses yeux, ses juges, c'est la conscience de l'artiste (1). »

C'est encore cette force qui, s'associant au tact inné de la femme, l'empêche de tomber dans un excès de réalisme. Elle a horreur du laid.

Sans pruderie pourtant elle aborde avec habileté tous les sujets où un autre, avec plus de tempérament et moins de délicatesse qu'elle, glisserait peut-être dans l'immoralité. Elle note l'exactitude des faits sans nuire au bon ton ni à la vérité. Ce procédé révèle une délicatesse d'esprit assez rare et nous paraît plus difficile à pratiquer que celui de dévoiler tout. Dans la nouvelle « Le papillon doré », un joueur de violon de Bohême accompagne sa troupe au Schleswig-Holstein. Il y rencontre une créature rustique, naïve, qui s'éprend de lui. Les beaux yeux bruns du musicien, le charme de

(1) M. v. Ebner-Eschenbach, Aphorismen, p. 173 : « Es steht etwas über unseren schaffensfreudigen Gedanken, das feiner und schärfer ist als sie. — Seine Ausbildung hängt von der unserer edelsten Fähigkeiten ab. Es ist nicht selbst schöpferisch, aber wo es fehlt, kann nichts Dauerndes entstehen ; es ist eine moralische Kraft, ohne die unsere geistige nur Schemen hervorbringt ; es ist das Talent zum Talent, sein Halt, sein Auge, sein Richter, es ist — das künstlerische Gewissen. »

ses chants, sa douce voie ont séduit la jeune fille. Malgré l'ivresse du premier amour, elle reste sans tache.

Avouons que l'auteur semble redouter de s'élancer dans les sentiers du mal. Elle est devant les ardeurs de la passion peu variée et comme « novice ». Ce n'est pas un de ses moindres mérites que d'être un écrivain de toute sécurité morale, sans fadeur cependant.

Charlotte Niese a une tournure d'esprit espiègle : elle aime à nous dérouter. Au début tel original nous irrite, en heurtant notre sympathie. Mais attendons, il gagnera doublement ce que nous lui refusons, il aura notre amour et notre respect. Pensons encore une fois à la figure de Théodore, la risée du village. Son inertie extrême, son indifférence à tout ce qui se passe autour de lui ne sont pas faites pour toucher le lecteur. « Sa réputation », nous dit l'auteur elle-même, « devenait de plus en plus mauvaise et le pis était qu'il ne s'en préoccupait nullement (1). » Or, à la fin du récit, son acte héroïque dissipera l'antipathie, le bandeau tombera des yeux : Théodore, non seulement s'est conduit en héros devant le malheur de son semblable, mais nous apprenons que toute sa vie il a souffert injustement et en silence.

Charlotte Niese nous apporte le rire. Son humour tient à la fois de celui de Fritz Reuter, qui de façon piquante et tendre aussi suscite la gaieté, et de celui de Marie v. Ebner-Eschenbach, dont Gabrielle Reuter a pu dire : « C'est le sourire d'une femme fine, intelligente et dis-

(1) Die braune Marenz und andere Geschichten, p. 246 : « Sein Ruf wurde immer schlechter, und das schlimmste war, dass er sich gar nichts aus diesem Umstande machte. »

tinguée (1). » Le rire que provoque Charlotte Niese va au cœur et en vient. Tel un arc-en-ciel, son humour annonce le retour du soleil après la bourrasque.

Avec une indulgence souriante les bizarreries des solitaires sont soulignées. Les particularités qu'on observe parfois chez les vieilles filles enclines à maugréer se retrouvent dans son œuvre. Nous pensons à Line et à Christiane. L'humour de Charlotte Niese nous réconcilie avec leurs travers, il nous fait reconnaître que partout où il y a de la lumière il faut aussi de l'ombre, ne serait-ce que pour rendre la lumière plus brillante.

Les erreurs les plus graves sont enveloppées dans une sorte de gaze lumineuse. La coquetterie est raillée dans Marenz, de façon que le seul blâme qui frappe cette vaniteuse c'est d'être appelée partout la « brune Marenz » bien qu'elle ait la chevelure dorée, les joues roses et le plus beau teint du monde. Charlotte Niese n'admet presque jamais le ton satirique. Comme nous avons ri à la première lecture, lorsque Hinrick, d'un ton sérieux, raille la modestie d'un haut fonctionnaire qui en vérité se croit trop élevé pour se charger d'un frère délaissé :

« Quant à moi, il semble qu'il devrait être un peu plus distingué, un peu plus fier et réservé. Aujourd'hui il a tapoté le dos de notre Hermann, et ce n'est pourtant qu'un humble cheval ; il m'a demandé aussi si j'étais marié. Qu'est-ce que cela peut bien faire à un homme comme lui, que je sois marié ou non (2). » Même le secrétaire

(1) G. Reuter, *Marie v. Ebner-Eschenbach*, p. 64 : « Ihr Humor ist das Lächeln einer feinen, klugen, vornehmen Frau. »

(2) *Revenstorfs Tochter und andere Erzählungen*, p. 171 : « Mich deucht, er sollt ein büschen feiner sein ! Son büschen

Rassmussen porté à la boisson nous plaît : « lorsqu'il n'a bu que deux verres de brandy le matin, les histoires qu'il raconte sont bien inférieures à celles qu'il narre lorsqu'il a doublé le nombre des petits verres !... »

Dans les romans où les traits caractéristiques originaux sont moins nombreux, l'humour de Charlotte Niese devient plus délicat ; il semble adoucir le chagrin même : « Charlotte Niese nous élève à des hauteurs où il ne vaut plus la peine de s'occuper des contradictions de la vie, et où nous nous contentons d'en rire (1). » Ce jugement compétent de Timm Kröger (2) nous explique bien la valeur morale de l'humour de notre auteur. Mais si son célèbre compatriote doute de la source dans laquelle elle puise cette force qui règne dans son œuvre, est-ce pessimisme ou bien optimisme ? Nous le savons. L'humour sain peut naître seulement dans une âme sereine. Parce qu'elle aime la vie, Charlotte Niese n'est pas pessimiste et elle nous fait mieux aimer la vie, le monde, les êtres.

Les sujets qu'elle traite sont conçus de manière à

stolzer. und von oben herab. Heut hat er unsern Hermann auf den Rücken geklopft, wo das doch man ein ganz gewöhnliches Pferd is, und mir hat er gefragt, ob ich ein Frau hätt. Son Mann müsst es doch eigentlich eingal sein, ob ich ein Frau hab oder nich. »

(1) Charlotte Niese, Fünf ausgewählte Erzählungen, introduction par H. Krüger-Westend, p. 7-8 : « Sie erhebt uns auf eine Höhe, auf der es nicht mehr lohnt dieses Lebens Widersprüche zu schelten, wo sie uns nur noch lachen machen. »

(2) Timm Kröger naquit à Haale (Rendsburg), le 24 novembre 1844 ; il habite Kiel : Eine stille Welt (1891), Leute eigener Art (1904), Der Einzige und seine Liebe (1905).

intéresser le grand public. L'auteur se refuse par système à traiter les questions compliquées de la politique; elle se borne à la vie simple. Dans « Passé » rien ne nous informe des troubles politiques que la ville hanséatique subit à l'époque des émigrés, mais il est souvent question de perruques, de bonnets, de naissances, de morts, de mariages. Les détails authentiques sur la vie de jadis familiarisent la génération actuelle avec le passé, c'est instruire en amusant.

Au point de vue de la forme, Charlotte Niese prend en considération ce mot du poète : Descendez des sommets entourés de nuages de la haute science, et ne nous demandez pas, à nous tous qui habitons sur terre, d'escalader les cimes où vous habitez en petit nombre (1). » Notre auteur ne gravit pas les hauts sommets, elle n'escalade pas l'Olympe, elle reste à la portée de tous.

Sa langue se caractérise par la clarté et la distinction, elle prend ses racines profondes dans l'idiome allemand; c'est là qu'elle puise sa force. Charlotte Niese n'affecte pas de se servir d'expressions prises à l'étranger, comme c'est encore le travers (2). Elle ne se permet que les termes étrangers qu'un long usage a germanisé, tels Doktor, Professor, Kontor, Büro, etc.

Elle n'emprunte pas aux langues étrangères sans rime ni raison. Son vocabulaire y puise parfois lorsque les

(1) Gottfried A. Bürger : « Steigt herab von den Gipfeln eurer wolkigen Hochgelehrtheit und verlangt nicht, dass wir vielen, die wir auf Erden wohnen, zu euch Wenigen hinaufklettern sollen. »

(2) Voir les romans de Nataly v. Eschstruth, p. e. « Hofluft », p. 18 : « Der Kammerherr wandte sich sehr *ostensibel* sofort wieder seiner Lektüre zu. »

mots étrangers semblent mieux exprimer sa pensée exactement. Ceci n'est point pour paraître « savante ». Tout en se servant du mot « inkognito » elle ne manque pas de l'expliquer par la bouche d'un personnage : « Certainement, Louise, inkognito, cela vaut mieux ; je ne dirai à personne que tu es venue (1). »

Si parfois elle introduit dans sa langue des vocables étrangers, on dirait que c'est pour l'alléger, pour éviter des répétitions. C'est ainsi que nous avons trouvé dans un même passage tour à tour employés les verbes « lustwandeln », « einherschreiten » à côté de « promenieren » ; « goldbordiert » à côté de « pelzbesetzt ». Si Charlotte Niese avait pu trouver un équivalent allemand pour « promenieren » dans « spazierengehen » et pour « goldbordiert », « goldverbrämt » sans se répéter, il y a lieu de constater que son œuvre est un instrument sain contre l'emploi abusif des termes étrangers.

Elle repousse les expressions techniques et les archaïsmes ne figurent pas dans son vocabulaire.

Combien au contraire elle s'attache à rester simple, à se faire comprendre du plus humble, ses images et comparaisons l'indiquent. Charlotte Niese ne suit pas la trace de Marie v. Ebner-Eschenbach à cet égard. Celle-ci répand dans ses pages l'abondance de son érudition. Avouons-nous qu'à la lecture seule de « Bozena » nous avons compté sept expressions redondantes comme celle-ci : « Il passait au triple galop devant la vieille maison, la main à la visière de la casquette, et paraissait voler comme un « *cosaque* », ou bien il passait

(1) Auf der Heide, p. 233 : « Gewiss, Louise, inkognito ist besser ; ich werde keinem Menschen von deinem Besuche sagen. »

lentement et solennellement « *comme le Cid sous le balcon de Chimène* » (1). Mais Charlotte Niese ne possède pas non plus le don créateur de Gustav Frenssen qui emprunte jusqu'aux moindres comparaisons au pays natal et à la vie du Schleswig-Holstein. Souvenons-nous entre autres de ces lignes : Elsbeth, la sœur de Jörn, a été entraînée hors du domaine par le séducteur « *comme on tire par le licou un poulain qui derrière vous s'arrête à la haie et jette autour de lui un long regard circulaire* » (2).

Charlotte Niese cherche ses images dans la nature. Les comparaisons « *ciel d'azur* », « *bleu de violettes* », « *gris de souris* » sont fréquentes chez elle. Il faut y joindre les expressions suivantes : « *Ce qui doit mourir meurt. C'est comme les arbres fruitiers : ils sont chargés de fruits et on se réjouit en pensant à la riche récolte. Mais un orage survient et les fruits verts tombent sur le sable et personne ne peut les utiliser* (3).. » « *Dans ses yeux clairs se reflétait l'intelligence et aussi*

(1) M. v. Ebner-Eschenbach, Bozena, p. 42 : « *Er jagte, die Hand am Schirme seines Käppchens, im Fluge wie ein Kosak, oder er ritt feierlich und langsam wie der Cid unter Ximenens Altan, an dem alten Hause vorüber.* » (Voir encore Bozena, p. 66, 84, 97, 120, 135, 138.)

(2) Jörn Uhl, p. 280 : « *..... wie man ein Füllen am Halfter hinter sich herzieht, das sich am Hektor mit langem Blick umsieht.* »

(3) Die Alten und die Jungen, p. 439 : « *Was sterben soll, das stirbt; das ist gradeso, wie mit den Obstbäumen, die voll von Früchten sitzen, und man freut sich über die grosse Ernte. Aber dann kommt der Sturm, und die unreifen Früchte fallen in den Sand, und niemand kann sie gebrauchen !* »

la réflexion, et l'on pouvait dire en la voyant qu'elle n'avait pas traversé la vie, légère comme un papillon (1). » Ailleurs : « Detlef pensait que souvent un homme avait poursuivi un papillon aux couleurs éclatantes sans pouvoir le saisir. Et si par hasard il s'en était emparé, alors les couleurs des ailes s'en allaient en poussière (2). »

Elle prend encore ses images dans la langue savoureuse du peuple. Elle nous dit d'un personnage qu'il était « pauvre comme un rat d'église », d'un taureau qu'il était « doux comme un agneau ».

De nombreux termes populaires se rencontrent chez Charlotte Niese. De ce nombre sont les désignations : « Klatschliese » pour « pie », « Schwarzröcke » pour « calotins », « Windbeutel » pour « évaporé », « Besprecherin » pour « sorcière » et d'autres, et les verbes « schnacken » pour « bavarder », « petzen » pour « cafarder », « johlen » pour « brailler », etc.

Ajoutons à ces mots quelques locutions populaires employées largement par Charlotte Niese : « Das kommt in den besten Familien vor » (cela arrive dans les meilleures familles); « keinen roten Schilling haben » (n'avoir pas un rouge liard); « die Politik an den Nagel hängen » (pendre la politique au croc); « Das Brot liegt nicht auf der Strasse » (le pain ne se trouve pas sous

(1) Der Erbe, p. 76 : « In ihren klaren Augen lag ein durchgeistigter Ausdruck und zugleich etwas Nachdenkliches, das erkennen liess, dass sie nicht wie ein Schmetterling durchs Leben geflattert war. »

(2) Der Erbe, p. 313 : « Detlef musste daran denken, dass schon mancher einem bunten Schmetterling nachgejagt war, ohne ihn zu fangen. Und wenn er ihn gefangen hatte, dann war der Staub von den Flügeln gestreift. »

les pas d'un âne) ; « Die Rute hängt hinter dem Spiegel » (le martinet est à la bonne-place).

La couleur populaire qui intervient dans le langage de Charlotte Niese s'accroît dans celui de ses personnages au point de prendre le dessus, car remarquons bien que partout ce procédé est conservé : caractériser les personnages en leur attribuant le langage propre qui leur convient.

Pour ce qui touche aux expressions usitées dans le grand monde, voyons « Passé », « Guillaumette de Söhlenthal » et « Pèlerins de Rome » qui laissent une impression de préciosité. Les vieilles comtesses et les dames de la cour, tous les membres de la noblesse et de l'aristocratie émaillent leurs discours de termes français. Tout en abusant des expressions recherchées, les mots qui reviennent le plus souvent, tels que : « obstacle », « plaisir », « condition », « assemblée », « hélas ! » « Mon Dieu ! » « Ma foi ! » sont d'un usage courant et ne peuvent déconcerter le lecteur même peu lettré.

Il en est de même dans la nouvelle « Sur les traces à demi-effacées » où le temps passé est reconstitué avec vraisemblance. Le narrateur de la chronique adapte les formes grammaticales vieilles : la terminaison « et » pour la troisième personne de l'indicatif et du participe passé des verbes « ziemen », « führen » et d'autres. Il dit : « es ziemet sich nicht mehr » pour « es ziemt sich nicht mehr », « sie hat ein Leben geführt » pour « geführt ». On trouve des vocables tombés en désuétude dont la citation suivante offre un exemple : « Ihr habt Recht, wohledler Herr » (Vous avez raison, très noble seigneur). Toutes les irrégularités grammaticales qu'on pourrait encore souligner dans cette œuvre s'effacent dans les autres productions. Tobias, le

savant dans « Passé », est le seul qui ait recours aux archaïsmes. Ne répond-il pas, que son poème n'a pas été lu par Klopstock : « Sintemalen es noch nicht fertig ist » (*par la bonne raison que il n'était pas encore fini*) et qu'il n'a pas vu ce poète chez lui : « dieweilen er justement zu Mittag schlummerte » *pour la meilleure cause : c'est qu'il dormait jusqu'à midi*).

L'enfant est révélé d'après sa mentalité réelle. Charlotte Niese rend le doux langage de l'enfance, la pénurie d'expressions qui oblige l'enfant à résumer dans un seul terme mille objets.

La préoccupation de faire parler chacun comme il a coutume de le faire, devient un procédé essentiel pour représenter les gens du peuple : « Renoncer au dialecte dans mon œuvre serait renoncer à la caractéristique de mes personnages. » Cette parole de Charlotte Niese nous convainc de la sincérité avec laquelle elle s'attache à l'idiome du peuple, elle nous rappelle la réponse un peu âpre de George Eliot : « J'aimerais mieux me faire arracher les dents que de renoncer au dialecte dans mes romans (1). » Charlotte Niese reconnaît dans le dialecte une contribution nécessaire à la réalité, elle ne veut pas tirer parti des bizarreries de diction de ses personnages à la manière d'un Dickens ou d'un Maupassant : « Je ne prétends que peindre les gens tels qu'ils pensent, sentent et parlent », nous écrit-elle dans une de ses dernières lettres (2). Pour elle l'idiome du peuple est donc plus qu'une conception phi-

(1) George Eliot, introduction, p. 23 (Librairie Armand Colin).

(2) Correspondance intime de Charlotte Niese à H. H. du 14 mars 1913.

losophique-ethnique, c'est une forme individuelle de penser et de sentir et d'après cela de s'exprimer, c'est un moyen essentiel pour caractériser les personnages.

Le peuple n'emploie pas dans l'œuvre de Charlotte Niese un patois pur, uniforme, mais un mélange d'idiomes, d'où le nom « Messingsch » (1). Le peuple mêle, dans un désir de parler correctement, le dialecte populaire à l'allemand, de là cet « amalgame » pittoresque. Charlotte Niese doit être signalée comme une des premières qui ait fait usage de ce genre de dialecte ; de nos jours les meilleurs de nos écrivains l'emploient (2). Elle l'a exprimé avec tant de naturel que Wilhelm Jensen, lui, enfant de Heiligenhafen (3), pouvait déclarer son dialecte *excellent*.

Nous donnerons un aperçu de ce mélange de haut et de bas allemand pour lequel il n'y a point de règles fixes. Les marques essentielles en paraissent bien être des barbarismes, des solécismes, élision et contraction de lettres et de syllabes, mauvaise prononciation des voca-

(1) Messing (laiton-cuivre jaune) est employé en bas allemand au sens figuré pour désigner un mélange de haut et de bas allemand ; de là l'adjectif messingisch (bas allemand aussi missingsch) dans les expressions : messingische Sprache, messingisch reden. Ce mot nous paraît être le mieux traduit par baragouin qui lui-même indique un mélange (breton : bara = pain + gwin = vin) et a servi tout d'abord à désigner le langage des Bretons qu'ils ne comprenaient pas et qui employaient souvent ces deux mots ; baragouin signifie aujourd'hui langue peu intelligible.

(2) Voir p. e. Heinrich Seidel, *Leberecht Hühnchen* (J. G. Cotta, éditeur, Berlin).

(3) La ville d'Heiligenhafen est située sur la côte est du Holstein, en face de l'île de Fehmarn.

bles étrangers, emploi de termes et de locutions populaires, maintien çà et là de mots et d'expressions de dialecte (1), enfin cette construction bizarre des phrases qui, se formant d'après la rapidité de la pensée, porte l'empreinte naïve, expansive mais sincère du caractère même de l'interlocuteur. Citons une des harangues du fossoyeur Kelling :

« Schrei man nich so, Jürrn ! Du bist ein büschen hitzig, was nich gut is, und denn hast du auch nich meinen Verstand. Sonstens hättest du mir doch gleich begriffen. Allens hab ich schon verzählt, dass nämlich mein Friedrich Krischane Sörensen in Petersdorf heiraten will, was ein Tochter von Sören Sörensen is, mit den ich seit meine Konfirmatschon in Feindschaft lebe. For die Feindschaft bin ich sonstens nich, weil es for meinen heiligen Stand nich gut is ; Sörenssen konnt ich abers mein Lebtage nich ausstehn. Erstens deswegen nich, weil er mich mal mitn Gesangbuch an den Kopp slug, als wir in der Konfirmatschonstunde gingen. Bloss weil ich ihn ein Stück Lakritzen aus die Tasche genommen hatt. Und wenn ich nach zehn Jahrens mal aus Versehen in sein Garten kam und mich ein klein büschen da wegholte, so braucht Sörensen darum nich in die ganze Welt zu posaunen, dass ich bei sein Grünkohl gewesen bin. Denn Irren is menschlich, und Grünkohl is Grünkohl ; da braucht man nich von zu snacken. Abers Sörensen hat nu mal son intfamten Kurakter, was auch woll davon kommt, dass er sein Lebtage aufn Dorf sitzt und ümmerlos an die alten Geschichtens denkt. In die

(1) L'emploi du bas allemand ne nuit pas à l'intelligence du texte ; d'après cette citation choisie au hasard, il est facile de le voir.

Stadt vergisst man sowas. Ich mein, der Slag soll mir rühren, als Sören zu mich kommt und sagt, er wollt nich mehr an den Grünkohl denken. Unser Kinder, die hätten sich lieb, und da wollt er nich gegen sein ! Nu denk einer an ! Da wollt er nich gegen sein ! Als wenn er da was bei zu tun hätt. Wo ich doch der Vater von den Jungen bin und da natürlicheweise was gegen hab (1). »

Charlotte Niese possède à un haut degré l'art du dialogue. Elle préfère cette forme directe. En faisant

(1) Revenstorfs, Tochter und andere Erzählungen, p. 139-140 : « Ne crie donc pas ainsi, Georges ! Tu es un peu emballé et cela ne fait pas de bien ; de plus tu n'as pas mon expérience, sans quoi tu aurais immédiatement compris ce que je voulais te dire. J'ai déjà raconté partout que mon fils Frédéric veut épouser Christiane Sörensen à Petersdorf, or c'est la fille de Sören Sörensen, mon ennemi depuis ma confirmation. Je ne suis pas partisan de la haine, cela ne s'accommode pas bien avec le caractère sacré de ma fonction. Mais de ma vie je n'ai pu souffrir Sörensen : tout d'abord parce qu'il m'a envoyé son livre de cantiques à la tête, un jour où nous allions au catéchisme, je ne lui avais pourtant chipé qu'un morceau de réglisse dans la poche ; ensuite lorsque, dix années plus tard, j'entrai par mégarde dans son jardin et pris quelques légumes, il n'avait pas besoin de crier sur tous les toits que j'en avais voulu à ses choux. L'erreur est chose humaine et un chou vert est un chou vert, donc inutile d'aller bavarder. Mais Sörensen est un homme qui a un caractère épouvantable ; cela vient sans doute de ce que de toute sa vie il n'est sorti de son village et ressasse toujours les vieilles histoires. En ville on oublie tout cela. Je crois que j'aurai une attaque le jour où Sörensen viendra me trouver et me dire qu'il ne veut plus penser à l'affaire des choux, que nos enfants s'aiment et qu'il ne veut pas s'opposer à leur union ! Comme si cela le regardait. Car enfin moi je suis le père du jeune homme et naturellement j'y trouve à redire. »

parler les personnages, elle nuance les physionomies tour à tour sereines ou irritées, et les sentiments se traduisent ainsi par les mots pour concourir à un ensemble plein de vérités. Si l'on peut dire que le dialogue et le monologue nuisent parfois à l'unité de la composition chez Charlotte Niese, on ne peut pas lui reprocher d'avoir trouvé une forme inexacte pour son genre. N'est-ce pas par la parole que le caractère s'affirme? Une unité absolue dans la composition enlèverait, il nous semble, le pittoresque et ne serait pas en harmonie avec le genre de la nouvelle ou du roman qui doivent refléter la vie.

La forme vive du dialogue, si propre au français, est pour un écrivain allemand un véritable mérite et vaut à notre auteur le titre de narrateur par excellence: «Sa façon de raconter est trop vive, trop saine et trop solide pour jamais tomber dans un excès de sensibilité ou dans des fadaises (1). » Charlotte Niese possède le don de savoir diriger l'entretien. Elle s'est bien inspirée du récit des marins du Schleswig-Holstein qui semblent tour à tour parler à notre esprit et à notre cœur. En l'entendant nous nous figurons être assis autour de la table familiale, sous la clarté douce de la lampe, à écouter quelque oncle retour d'Amérique ou quelque grand'mère évoquant le passé.

Si le dialogue introduit dans l'œuvre de notre auteur la vie et la force, le style apporte l'harmonie. Dans son style règne la simplicité. L'écrivain ne cherche pas ce

(1) H. Krüger-Westend, Charlotte Niese, p. 10: « Ihre frische Art des Erzählens ist zu robust, um übersensitiv, zu gehaltvoll, um fade zu werden. »

qui peut être nouveau ni original, pourtant son souci littéraire ne se dément pas. Elle a le goût instinctif de la pureté et un sentiment du rythme fort développé. Charlotte Niese rejette toute expression outrée autant que l'usage excessif des ornements. Elle recourt le plus souvent au verbe, ce facteur capital dans la langue de Goethe, et s'appuie sur le substantif. Sa phrase est parfois lourde, mais elle est didactique, elle veut contribuer au développement du goût chez le peuple. Liées par des conjonctions brèves, les phrases se déroulent l'une après l'autre, elles s'enchaînent dans un ordre logique. Faut-il donner une preuve de ce style qu'admirait le grand poète Detlev von Liliencron, le compatriote de Charlotte Niese :

« Es war so träumerisch still auf der Heide, dass auch Hans Christian ins Träumen kam. Erst als er nach langem Wandern wieder vor dem Hünengrabe stand, bemerkte er, dass er in seine Gedanken vertieft den Heimweg eingeschlagen hatte. Klapp war schon die mächtigen Steine hinaufgeklettert, die den Unterbau des Grabes bildeten, und Hans Christian folgte ihm langsam. Der Aufstieg war nicht bequem. Dornengestrüpp und Ginsterbüsche machten dem Heidekraut die Herrschaft streitig und wuchsen gerade an den Stellen, wo der Fuss einen Ruhepunkt gefunden hätte. Der junge Mann arbeitete sich aber doch bald hinauf und sah in die Ferne hinaus. Sie bot nichts neues und nichts anziehendes. Grau und verschleiert lag sie vor ihm; nur ein paar weisse Kirchen sah er herüber schimmern. Drei alte Eichen standen auf dem Gipfel des Grabes. Ihre Blätter rauschten im Winde, und ihre Zweige rieben sich aneinander. Das klang wie ein geheimnisvolles Raunen und Flüstern.

» Hans Christian sah zu ihnen empor, und es fiel ihm

ein, dass sein Grossvater an diesem Platz tot gefunden worden war. Als jetzt Klapp mit einem dumpfen Knurren in der Erde zu kratzen begann, rief sein Herr ihm ein befehlendes Wort zu und sprang eilig die Steine wieder hinunter. Ein unangenehmes Gefühl, das er sich nicht zu erklären vermochte, war über ihn gekommen und verliess ihn erst, als er wieder auf dem Hofe zu Kamphöved stand. Hier war alles still und sonntäglich. Am offenen Küchenfenster sass Maren mit einem Strickstrumpf und sang mit näselnder Stimme ein frommes Lied, während Kirke an der Pumpe stand und zwei Milcheimer spülte. Auch sie sang, aber ihr Lied klang wenig geistlich, und Hans Christian musste an das Lied des langen Peter denken, der dem Pfarrer einen Schneider in den Schornstein werfen wollte (1). »

(1) Auf der Heide, p. 140-141 : « La lande silencieuse invitait à la rêverie et Hans Christian finit par rêver. Après avoir marché longtemps, lorsqu'il se retrouva devant la colline tumulaire, alors seulement il s'aperçut qu'absorbé par ses méditations, il avait repris le chemin de la maison. Klapp (le chien) avait déjà escaladé les énormes pierres qui formaient les assises de la colline et Hans Christian le suivait lentement. L'ascension était pénible. Des buissons de ronces et de genêts remplaçaient la bruyère et croissaient précisément aux endroits où le pied aurait pu trouver un appui. Le jeune homme parvint cependant assez rapidement au sommet et regarda au loin : il ne vit rien de nouveau, ni d'attrayant ; à ses pieds le paysage s'étendait gris et voilé ; seules quelques églises blanches jetaient une note claire. Trois vieux chênes couronnaient la colline : leurs feuilles bruissaient, agitées par le vent ; et leurs branches se heurtaient les unes contre les autres ; on aurait cru entendre des murmures et des chuchotements mystérieux.

» Hans Christian leva les yeux et il se souvint que son grand-père avait été trouvé mort à cet endroit. Klapp commença à gratter la

Nous essayons en vain de trouver dans le style de Charlotte Niese des transitions brusques, soit la rhétorique du poète, soit celle de l'orateur. Lorsque Charlotte Niese glisse parfois vers l'emphase, elle y arrive par gradations. Ce n'est qu'après nous avoir fait sentir qu'une nouvelle époque va commencer dans le Schleswig-Holstein qu'elle proclame sa fidélité au pays natal. Les exclamations sont rares dans son style.

La simplicité de Charlotte Niese est l'expression de sa propre personne ; pour elle, le style c'est bien l'homme. D'autre part, la mesure de ce style exempt de faux pathétique révèle un art objectif.

Pourtant Charlotte Niese est subjective par le fait qu'elle se peint elle-même dans les nouvelles et qu'involontairement nous sentons sa subjectivité pénétrer dans tout ce qu'elle aime et dans ce qu'elle hait. Mais elle n'est pas de nature égoïste : elle sait voir autour d'elle et au-dessus d'elle. Toutes les créatures que son humour joyeux enveloppe reflètent cet amour qui selon Gustav Frenssen doit briller dans l'œuvre de l'écrivain populaire.

terre en poussant de sourds grognements ; son maître le rappela d'un ton impérieux et s'empressa de descendre. Un sentiment d'inquiétude dont il ne pouvait s'expliquer la cause s'était emparé de lui et ne le quitta que lorsqu'il rentra à la ferme de Kamphöved. Là régnait le silence du repos dominical. Devant la fenêtre ouverte de la cuisine Maren était assise ; elle tricotait des bas et chantait un cantique de sa voix nasillarde. Kirke, elle, était à la pompe et rinçait des seaux à lait ; elle chantait aussi, mais ce qu'elle chantait n'était pas un cantique et fit penser Hans Christian à la chanson du grand Pierre qui voulait jeter un tailleur dans la cheminée du pasteur. »

Telle nous apparaît l'œuvre de Charlotte Niese dans ses traits principaux. Dans la peinture du sol natal, des personnages, dans les manifestations de son humour et jusque dans son style, partout elle révèle les dons de son talent sain. Avant de résumer notre appréciation sur cet auteur, nous prendrons en considération la maxime qu'elle exprime par la bouche du sage maître Tobias : « Il ne faut pas mettre en balance l'esprit d'un homme, mais ce qu'il est pour nous (1). » De tout temps nous avons reconnu que le monde est un miroir qui nous renvoie notre image. Il nous rend ce que nous lui donnons et il n'est d'ingrats que pour les ingrats. Charlotte Niese illustre exactement cette pensée, et il faut dire que chez elle au « vouloir » s'ajoute le « pouvoir ». Elle est réellement la première femme célèbre dans les lettres au Schleswig-Holstein, et, si nous croyons la voix autorisée de l'auteur de « Hans Hartwig (2) », sa renommée sera plus durable que celle de Gustav Frenssen. Pour nous, nous voudrions rappeler à son sujet le mot que Renan prononçait en faveur de Clémence Royer, cette femme qui, la première, fit connaître en France les travaux de Darwin : C'est presque un homme de génie.

• • •

Nous ne pouvons terminer cette étude, fort incomplète assurément, sans jeter un coup d'œil sur les écri-

(1) *Vergangenheit*, p. 444 : « Ich meine, dass wir nicht den Verstand eines Menschen auf die Wagschale legen sollen, sondern das, was er für uns ist. »

(2) Käthe Jacobsen, née à Copenhague, le 2 juin 1856; elle habite Apenrade (Schleswig). Cette réponse fut donnée de vive voix.

vains contemporains qui semblent avoir subi l'influence de Charlotte Niese.

Citons d'abord Thomas Mann (1) qui, dans son œuvre « Buddenbrooks », traite de la décadence d'une vieille famille de marchands à Lübeck. La description du vieil Hambourg que nous avons signalée dans quelques romans de Charlotte Niese trouve son pendant dans celle que cet auteur donne de Lübeck. Les vieilles mœurs des riches bourgeois des villes hanséatiques avec leur orgueil de race, leurs manies, ont comme dans « Lumière et Ombre » un fidèle observateur dans Thomas Mann. La critique attribue pourtant à Charlotte Niese une plus haute maîtrise (2). En effet, il n'est pas malaisé de reconnaître un fond plus riche dans « Lumière et Ombre », mais ajoutons que l'auteur des « Buddenbrooks » a tiré un merveilleux parti de l'inspiration qu'il puise chez Charlotte Niese.

Son influence, à notre avis, se fait sentir dans les productions de quelques femmes de lettres d'aujourd'hui d'une façon bien plus caractérisée que dans celles de Thomas Mann. Ce sont les nouvelles qui ont attiré l'attention des écrivains femmes dont le talent n'a pas été consacré encore par le grand public.

Ce que Charlotte Niese a fait pour l'île de Fehmarn,

(1) Thomas Mann, né à Lübeck, le 6 juin 1875; il habite depuis 1894 Munich : *Der kleine Herr Friedemann* (1898), *Buddenbrooks* (1901), *Tristan* (1903).

(2) Hermann Krüger-Westend, Charlotte Niese, p. 25 : « Dem Kenner « Buddenbrooks » wird es nach der Lektüre des Buches « Licht und Schatten » wohl begreiflich erscheinen, dass wir dieses als die bedeutendere, weil weit mehr sagende Leistung bezeichnen. »

Theodora Justus (1) le fait pour les îlots voisins de la côte de la Frise occidentale ; elle est l'interprète des mœurs et coutumes des habitants insulaires. Theodora Justus, comme l'auteur des « Histoires du Holstein », apporte une contribution intéressante au régionalisme, soit dans le recueil « En suivant la côte », ou encore dans celui qui porte le titre « Sur la terre natale ». C'est surtout dans la peinture des caractères qu'elle s'identifie avec notre auteur. Elle pénètre l'âme de ces gens taciturnes, renfermés ; de même son but est d'élever les cœurs. Elle insiste sur le salut des âmes par une conversion sincère. Prenons pour exemple Herka dans « Selon le droit et la justice ». Ce jeune homme, de caractère léger, ne découvre la profondeur des sentiments d'une parente qu'après une épreuve : Une maladie l'atteint et dans les soins qu'on lui prodigue il reconnaît qu'il existe des motifs désintéressés qu'il faut découvrir par la douceur et la patience.

L'art de cet auteur est simple comme celui de son maître. Nous pourrions mettre en parallèle l'une et l'autre, mais nous nous contenterons de préciser l'influence de Charlotte Niese sur Theodora Justus. Cette dernière nous dit : « Il est nécessaire de se plonger aux sources pures des âmes simples pour trouver le véritable art (2). » Toute l'œuvre de Charlotte Niese dans ce

(1) Theodora Justus (pseudonyme de Th. Zedelius), née à Ovelgönne (Oldenburg), a écrit : *Am Küstensaum, Strandgeschichten, Auf heimischer Erde.*

(2) « *Am Küstensaum* », préface : « Wir müssen untertauchen in das Volk und seine Einfachheit, um etwas zu leisten. »

qu'elle a de mieux n'est que la glorification de cette pensée. En vérité Theodora n'atteint pas à la perfection de Charlotte Niese car elle néglige son style.

La province de Mecklenbourg nous fournit un autre écrivain qui a subi aussi l'influence de Charlotte Niese, c'est Louise Algenstaedt (1). Elle prend le procédé favori de notre auteur, mettre en scène dans ses nouvelles ses propres frères et elle-même. Elevée dans le même milieu, fille de pasteur, elle a une double tendance à suivre la voie tracée par le peintre du Schleswig-Holstein : son goût personnel et une origine commune.

Dans le récit « Il n'a pas de sentiment », les personnages sont pour ainsi dire calqués sur le modèle de ceux de Charlotte Niese. Jusque dans le titre d'un des recueils de nouvelles récemment publié de Louise Algenstaedt : « Froment et Ivraie », nous reconnaissons l'inspiration de Charlotte Niese particulièrement dans cette conclusion optimiste : « Il y a dans le monde plus de bon grain que de mauvaise herbe. »

Remarquons encore parmi les disciples : Margarete Rerese (2) qui dans ses « Malices d'enfants » exprime en dialecte et non en pur allemand les impressions d'enfance avec cette ardeur et cet enthousiasme propres à Charlotte Niese.

(1) Louise Algenstaedt (pseudonyme de L. Annshagen), née, fille de pasteur, à Ribnitz (Mecklenbourg) : *Kraut und Unkraut vom Heimatboden* (Fr. Bahn, éditeur, Schwerin, 1904).

(2) Margarete Rerese (pseudonyme de M. Wietholz), née à Berlin, le 16 août 1869 : *Kinnerstreek* (Otto Lentz, éditeur, Leipzig, 1897).

Mieux encore chez Luise Westkirch (1) nous avons pu trouver une plus nette imitation. Nous pensons à la nouvelle « Le marais du Diable » qui a une analogie frappante avec « Flinsheim le fou ». Seulement le héros, au lieu d'être un comte, est un maître d'école ; il poursuit le même but : faire pénétrer la lumière de la science dans les âmes du peuple encore incultes.

On pourrait recueillir peut-être dans le champ si vaste des lettres allemandes, et parmi tous ces talents nouvellement éclos, d'autres disciples de Charlotte Niese : nous nous contentons d'avoir indiqué la voie à d'autres chercheurs.

L'influence exercée par Charlotte Niese est évidente : si elle n'a pas contribué à former des talents de premier ordre, elle a donné l'essor à une culture nouvelle de l'art régionaliste. Elle a aidé au développement d'une forme qui nous promet peut-être un nouvel Hebbel : « Du concours des talents régionalistes grands et petits résulte la variété souhaitée dans l'expression d'un art national... Notre régionalisme n'est pas un art capital, mais il peut préparer le terrain à un art plus élevé (2). »

Si la renommée de Charlotte Niese n'a pas encore

(1) Luise Westkirch, née à Amsterdam, le 8 juillet 1853 ; elle habite l'Allemagne (Wiesbaden) depuis 1856 : *Im Teufelsmoor* (Keil, éditeur, Leipzig, 1901).

(2) Adolf Bartels, *Heimatkunst*, p. 17 : « Aus dem Zusammenwirken beider (grosser und kleiner Heimatkünstler) ergibt sich die erwünschte Vielseitigkeit nationaler Kunstübung. Unsere Heimatkunst ist nicht grosse Kunst, aber sie kann der grossen Kunst den Boden bereiten. »

pénétré en France, c'est qu'en Allemagne même elle est restée quelque peu dans l'ombre. Chez nous comme partout les lecteurs sont attirés puissamment vers la nouveauté. Les questions brûlantes que traitent les écrivains très modernes passionnent le public. La lutte de classes, la concurrence pour la conquête du pain, les efforts violents du féminisme n'ont pas d'écho dans l'œuvre de Charlotte Niese si douce, si calme et comme d'un autre temps. Cela explique les circonstances qui ont empêché le grand public de reconnaître l'originalité de Charlotte Niese.

Une autre cause qui l'a tenue à l'écart, c'est que tant d'écrivains régionalistes ont su forcer la renommée et sont mieux parvenus aux premières places; des femmes surtout, renonçant aux antiques conceptions de la vie féminine et embrassant la carrière des lettres, semblent trouver dans le régionalisme une source féconde d'inspiration. On dirait que pour ce genre la femme apporte des qualités spéciales qui la rendent capable de traduire le caractère intime de la terre natale. Y a-t-il aujourd'hui une région de l'Allemagne qui n'ait pas son écrivain régionaliste ?

D'un autre côté, si Charlotte n'a pas attiré l'attention des critiques en France, c'est que, dans la luxuriante floraison du roman français; il n'y a guère de place pour un auteur étranger confiné dans sa province comme le veut être Charlotte Niese.

Cependant, puisqu'en France une certaine curiosité s'affirme pour tout ce qui touche au passé, que ce soit de près ou de loin, peut-être nous saura-t-on gré d'avoir soulevé le voile qui couvre encore l'œuvre savoureuse de la meilleure disciple de Theodor Storm, de Conrad F. Meyer et de Marie v. Ebner-Eschenbach. Si la saveur

de ses productions pouvait tenter quelques curieux de lettres, il nous semble que les nouvelles, déjà introduites en grande partie en Amérique (1), ne perdraient rien à être traduites en français. Leur brièveté, leur concision font d'elles des œuvres très susceptibles d'être goûtées dans la claire et limpide langue de Maupassant ou de Daudet.

(1) Laurence Fossler, professor of German languages, University of Nebraska : Selections from Charlotte Niese's « Aus dänischer Zeit » U. S. Ginn und Comp., 1901.

BIBLIOGRAPHIE

Les **articles de journaux** ont été publiés par les soins de :

Friedrich Trümpler, éditeur, Hambourg (Verlag der Evangelischen Buchhandlung) et de Carl Hirsch, éditeur, Konstanz (Christlicher Buch- und Kunstverlag).

Les **livres d'éducation** :

Eine von den Jüngsten,
Die Allerjüngste,
ont paru chez Geibel et Brockhaus, éditeurs, Leipzig;

Erika,
Aus dem Leben einer einzigen Tochter,
chez Velhagen et Klasing, éditeurs, Bielefeld;

Was Michel Schneidewind als Junge erlebte,
Aus schwerer Zeit,
chez Jos. Scholz Mainz, éditeur (Mainzer Volks und Jugendbücher).

L'éditeur des **nouvelles** et des **romans** est Friedrich W. Grunow, Leipzig.

Cajus Rungholt a été édité par S. Schottlaender, Breslau.
Auf halb verwischten Spuren par A. Nusser, Itzehoe.



La **bibliographie critique** de Charlotte Niese est vite établie. Nous devons des indications à :

1° Hans Eschelbach : Charlotte Niese (Monatsblätter für deutsche Literatur, III. Jahrgang, Februar 1899, 5. Heft, p. 213-217.

2° Hermann Krüger-Westend : Charlotte Niese, eine literarische Skizze, Christian Adolff, éditeur, Altona-Ottensen, 1906. 27 pages.

3° Helene, Freifrau von Schrötter : Charlotte Niese zu Hause (Hierzu vier Spezialaufnahmen für die Woche), (Die Woche, 16. Heft, Berlin, 1905), p. 708-710.

4° W. Lennemann : Charlotte Niese, eine Skizze (Der alte Glaube, n° 29, 9. Jahrgang, Leipzig, 1908), p. 688-690.

5° O. Weltzien, Rostock : Charlotte Niese (Niedersachsen, 11. Jahrgang, n° 12, Bremen, 1906), p. 238-239.

6° Heinrich Danneil, Schönebeck : Charlotte Niese (Das literarische Echo, 7. Jahrgang, n° 13, Berlin), p. 903-908.

7° Wilhelm Lobsien, Die erzählende Kunst in Schleswig-Holstein von Theodor Storm bis zur Gegenwart, Christian Adolff, éditeur, Altona, 1908), Charlotte Niese, p. 86-89.

8° Hermann Binder, Altingen, Württ. : Charlotte Niese, literarische Skizze (Die Bücherwelt, 9. Jahrgang, n° 11, Bonn, 1912), p. 206-212.

VU ET PERMIS D'IMPRIMER :
Montpellier, le 14 mai 1913.

Le Recteur,
Ant. BENOIST.

VU ET APPROUVÉ :
Montpellier, le 14 mai 1913.

Le Doyen,
J. VIANEY.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAPITRE PREMIER. — LA FEMME.....	9
I. — Première période (1854-1868).....	9
II. — Deuxième période (1868-1888).....	26
 CHAPITRE II. — SOURCES DE L'INSPIRATION.....	 53
I. — Theodor Storm.....	57
II. — Conrad Ferdinand Meyer.....	83
III. — Marie von Ebner-Eschenbach.....	98
 CHAPITRE III. — L'ŒUVRE LITTÉRAIRE.....	 113
I. — Charlotte Niese, journaliste.....	114
II. — Charlotte Niese, pédagogue.....	122
III. — Les nouvelles.....	127
IV. — Les romans.....	146
 CHAPITRE IV. — LA CONCEPTION DE LA VIE MORALE ET SON ESTHÉTIQUE	 173
 BIBLIOGRAPHIE	 205

PROPOSITIONS DONNÉES PAR LA FACULTÉ

1. Racine.
 2. Balzac.
 3. « Hernani ».
-

ERRATA

Page	9,	ligne	2	au lieu de	Niess	lire	Niss
—	12,	—	3	—	zerstücketlen	—	zerstückelten
—	26,	—	3	—	frère	—	père
—	45, note, lig.	6	—	—	Kochen	—	kochen
—	45,	—	9	—	nichtübertreiben	—	nicht übertreiben
—	52,	—	2	—	Stochkolm	—	Stockholm
—	64,	—	7	—	Meer	—	Meere
—	72,	—	4	—	erschreckt	—	erschreckt
—	74,	—	5	—	prasselden	—	prasselnden
—	77,	—	7	—	dultet	—	duldet
—	82,	—	3	—	vortrefflich	—	vortrefflich
—	86,	ligne	16	—	Mayer	—	Meyer
—	89, note, lig.	8	—	—	enpfinden	—	empfinden
—	124,	—	1	—	Konfirmierten	—	konfirmierten
—	128,	—	6	—	Volkstuns	—	Volkstums
—	144,	—	4	—	Rummelp ott	—	Rummelpott
—	151,	—	8	—	zurwälzt	—	zuwälzt
—	151,	—	9	—	erbliken	—	erblicken
—	174,	—	7	—	ans	—	aus
—	192,	ligne	16	—	Sörenssen	—	Sörensen

